

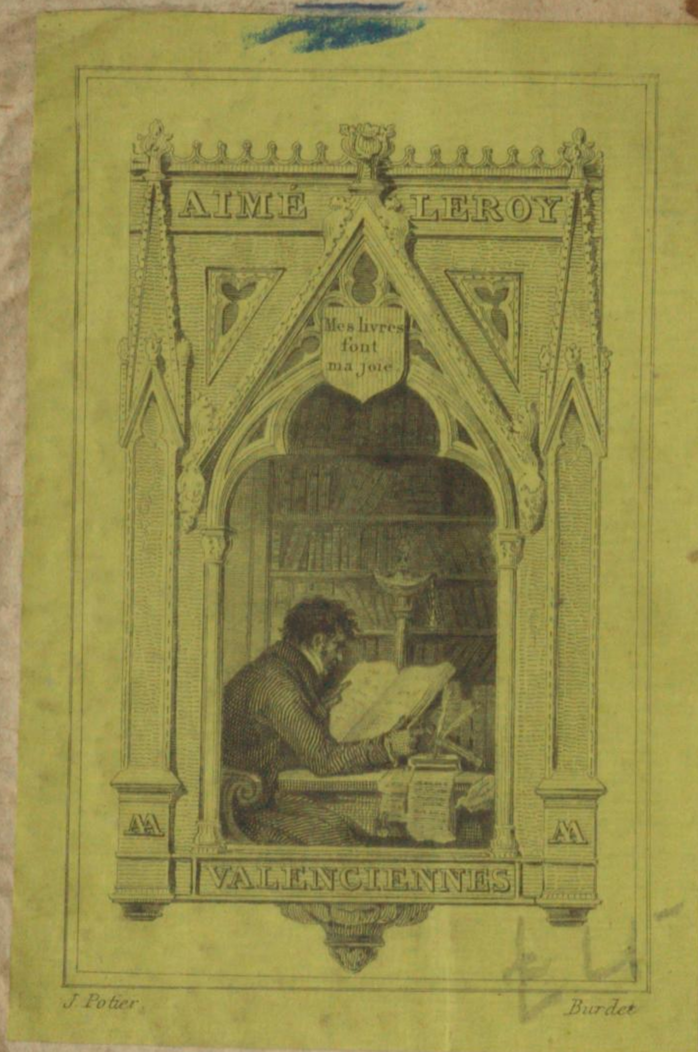











AIMÉ LEROY
Mes livres font ma joie
VALENCIENNES
J. Potier
Burdet

RELATION DE LA NOVVELLE MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS, AV ROYAVME DE LA COCHINCHINE.

TRADVITE DE L'ITALIEN DV PERE Christofle Borri Milanois, qui fut vn des premiers qui entrerent en ce Royaume.

PAR LE PERE ANTOINE DE la Croix, de la mesme Compagnie.



A RENNES,

Chez IEAN HARDY, Imprimeur & Libraire, ruë Sainct Germain.

M. DC. XXXI.

Auec priuilege du Roy, & Approbation.



A MONSEIGNEVR,

MONSEIGNEVR DE BOVRNEVF

Cheualier, Seigneur de Cussé & d'Orgeres &c. Conseiller du Roy en ses Conseils d'Estat & premier President en son Parlement de Bretaigne.

MONSEIGNEVR,

Souffrez, s'il vous plaist, que ceste Histoire estrangere, qui vient d'apprendre à parler nostre langage en ceste ville, se donne la hardiesse

de paroiſtre ſous voſtre nom, & que publiant par tout les bontez dont vous obligez inceſſamment ceux qui la vous offrent, elle faſſe autant de teſmoins des ſentiments qu'ils en ont, qu'elle trouuera de perſonnes qui auront à gré de la lire. Faueur que nous vous demandons, à ce que ceux qui n'ignorent pas voſtre ſinguliere affection pour nous, puiſſent voir au front de ce liure, qu'encore que vos bienfaits ſoyent infiniment au deſſus de nos merites, & de tout ce que Dieu nous à donné de pouuoir, nous n'en ſerons iamais neantmoins ny mêcognoiſſants, ny ingrats. Car quoy que quelques vns loüent hautement encores auiourd'huy, le compliment de cet ancien, qui ſe voyant redeuable, à vn grand homme de ſon temps, d'vn bienfait

extraordinaire, s'auiſa de luy dire, pour remerciment, qu'il l'auoit reduit à la neceßité de viure, & de mourir ingrat. Qui examinera bien quelle fut ſa repartie, mal ayſeement la gouſtera il, ains il la condamnera ſans doute, comme peu conſiderée, & merueilleuſement froide. Et en effet puis qu'il n'y a que le defaut non point de puiſſance, mais de bonne volonté, qui nous rende coulpables d'ingratitude, il euſt tous les torts du monde, de ſe donner luy meſme ce blame dans l'eſprit, de ſon bien-facteur. C'eſt pourquoy nous vous proteſtons qu'autant par inclination, que par toutes ſortes de deuoirs, & pour euiter ce ſale, & honteux reproche, nous ſommes bien deliberez de viure, & de mourir memoratifs, & reco-

gnoissants deuant Dieu, & deuant les hommes de la bien-ueillance, qu'il vous plaist d'auoir.

MONSEIGNEVR,

Pour vos tres-humbles & tres-obeyssants seruiteurs les Religieux du College de Rennes, de la Compagnie de IESVS.

A NOSTRE TRES-SAINT PERE le Pape VRBAIN VIII.

TRES-SAINT PERE,

Ie n'ay iamais pensé que ce mien petit narré de ces pays de la Cochinchine, meritast d'estre presenté à vostre Saincteté, laquelle est occupée au gouuernement spirituel de tout le monde comme Vicaire de IESVS-CHRIST. Toutesfois par ce qu'il y est parlé de la conuersion des ames dont le soin a esté commis à Vostre Saincteté, & qu'elle mesme m'a tesmoigné qu'elle prendroit plaisir à le voir, c'est pourquoy ie le vous viens offrir me prosternant à vos pieds en toutte humilité en vous demandant vostre Saincte Benediction.

C'est

Pere Tres-sainct

Vostre tres-humble seruiteur,

CHRISTOFLE BORRI.

PERMISSION DV REVEREND Pere General.

CEste Relation de la nouuelle mission des Peres de la Compagnie de IESVS en la Cochinchine, composée par le P. Christofle Borri, qui fut vn des premiers Peres qui entrerent en ce Royaume, se peut mettre en lumiere sous le bon plaisir de Monseigneur le Reuerendissime Vicegerent, & de Reuerendissime Pere le Maistre du sacré Palais. Fait à Rome ce 21. Ianuier 1631.

Au lieu † du cachet.

Mutio Vitelleschi General, de la Compagnie de IESVS.

Imprimatur, si videbitur Reuerendiss. Patri Magistro Sacri Palatij Apostolici.

A. Episc. Bellicastren. Vicesg.

Imprimatur.

Fr. Nicolaus Riccardus Sacri Palatij Apostolici Magister.



RELATION DE LA COCHINCHINE DIVISÉE EN DEVX parties.

EN L'VNE DESQVELLES IL SE traite de l'estat temporel de ce Royaume, & en l'autre de ce qui concerne le Spirituel.

PREMIERE PARTIE.

De l'estat temporel du Royaume de la Cochinchine.

CHAPITRE I.

Du nom, situation, & grandeur de ce Royaume.



LA Cochinchine ainsi nommée des Portugais, s'appelle en la langue des originaires du pays *Anam*, qui vaut autant à dire comme quartier Occidental, ce Royaume eu

esgard à la Chine tirāt veritablement du costé de l'Occident. C'est pour ce mesme sujet que les Iaponois luy ont doné le nom de *Coci*, qui en leur langue naturelle, signifie le mesme que *Anam* en langue Cochinchinoise. Mais les Portugais s'estants introduits dans *Anam*, pour y trafiquer, sont ceux qui de ce mot Iaponois *Coci*, & de celuy de Chine, ont fait, & composé ce tiers nom de Cochinchine, l'appropriants à ce Royaume, comme qui diroit Cocin de la Chine, pour le mieux distinguer de Cochin Cité de l'Inde, hantée aussi des Portugais. Et quant à ce que dans les mappemondes, la Cochinchine se trouue ordinairement marquée sous le nom de Cauchinchine, ou Cauchine, ou autre semblable, cela n'est point prouenu d'ailleurs, qu'ou bien de la corruption du nom propre, ou pource que les Autheurs de ces Cartes ont voulu donner à entendre, que ce Royaume estoit l'entrée & commencement de la Chine.

Ce Royaume du costé de Midy, confine à celuy de Chiampa, en eleuation d'vnze degrez du Pole Arctique: du costé du Septentrion, vn peu deuers Northest, il touche le Tunchim. A l'Orient il a la mer de la Chine: & à l'Occidét, sur le Maestral ou Northouest,

le Royaume des Lays.

Quant à sa grandeur, ie parle seulement icy de la Cochinchine, qui est vne partie du grand Royaume du Tunchim, possedée par vn Roy grand Pere de celuy, qui tient à present la Cochinchine, & qui se reuolta contre le grand Roy dudict Tunchim. D'autant que iusques à present les Portugais n'ont negotié qu'en cette Prouince, & que c'est la seule où les Peres de nostre Compagnie ont trauaillé iusques à present, pour y establir le Christianisme. Bien est vray qu'on nous escrit que depuis mon retour en Europe le Pere Alexandre de Rhodes natif d'Auignon, & le Pere Pierre Marquez Portugais y sont entrés & y gaignent vn grand nombre d'ames à Dieu, sous la faueur du Roy, qui les voit de fort bon œil.

La Cochinchine s'estend donc plus de cent lieuës au long de la Mer, commençant depuis le Royaume de Chiampa en la susdite eleuation d'vnze degrez du Pole Arctique, iusques au Golfe d'Aniam en eleuation d'enuiron dix-sept degrez, ou commence l'estat du Roy du Tunchim. Sa largeur n'est pas de grande estendue, se trouuant reserré dans l'espace d'enuiron vingt mille d'Italie tout de plat pays, borné d'vn costé de la mer, & de

autre d'vne grande file & traisnée de montagnes habitées des Kemoïs, nom qui signifie sauuages : Car quoy qu'ils soient Cochinchinois, si ne veulent ils recognoistre le Roy, ny luy obeir en chose quelconque, se cantonants & tenants forts dans leurs montaignes presque inaccessibles.

La Cochinchine se diuise en cinq Prouinces. La premiere ou le Roy fait son seiour, & qui touche le Tunchim, s'appelle Sinuua. La seconde, à nom Cacciam, & en celle cy reside le Prince fils du Roy, en qualité de Gouuerneur. La troisieme se nomme Quamguia. La quatrieme, Quignim, à laquelle les Portugais ont donné le nom des Pulucambis. La cinquieme tout ioignant le Royaume de Chiampa, est dite Renram.

CHAPITRE. II.

DV CLIMAT ET QVALITEZ *du pays de la Cochinchine.*

CE Royaume estant, ainsi comme il a esté dit, entre l'vnzieme & dix-septieme degré d'eleuation du Pole Arctique : de la

s'ensuit consequemment que le pays est plus chaud que froid. Mais quoy que cela soit bien vray, si n'est-il pas pourtant si chaud comme est l'Inde, encore qu'il soit en mesme eleuation de Pole, & sous la Zone torride. La raison de ceste difference vient, de ce que dans l'Inde, il n'y a distinction aucune des quatre saisons de l'année. Pour autant que l'Esté y dure l'espace de neuf mois continus, sans qu'en tout ce temps-là, on se puisse apperceuoir d'vne seule petite nuée dans le Ciel, ni iour, ni nuict : de façon que l'air demeure tousiours embrazé par la reuerberation des rais du Soleil. Les autres trois mois s'appellent d'hyuer, non qu'ils manquent de chaleur : mais à raison des pluyes continuelles, qui se font pour l'ordinaire iour & nuict en ceste saison: Et nonobstant qu'il semble que naturellement parlant, ces pluyes ainsi continuelles, deuroient vn peu rafraichir l'air. Neantmoins comme elles tombent durant les mois de May, Iuin, & Iuillet, lors que le Soleil est en son plus haut point, & au Zenith de l'Inde, n'y ayant pour lors aucuns vents qui tirent, qui ne soient fort chauds, l'air reste si tres fort estouffé, que telle fois les chaleurs, y sont moins tolerables, qu'au milieu de l'Esté mesme, durant lequel pour la

pluspart du temps, viennent de la mer des vents gratieux, pour le rafraichissement de la terre. Et sans cela, & si Dieu n'y eust pourueu en ceste sorte, par vne prouidence tres-particuliere, ces pays seroyent tout à fait inhabitables.

Il n'en est pas ainsi de la Cochinchine, laquelle iouyssant des quatre saisons de l'année encore qu'elles n'y soient pas si parfaitement reglées qu'en l'Europe, elle en demeure beaucoup plus temperée : Nonobstant qu'en son Esté, qui comprend les trois mois de Iuin, Iuillet, & Aoust, elle ait de grandes chaleurs, comme estant aussi située sous la Zone torride, & pour auoir le Soleil en ces mois là, au plus haut point d'eleuation qu'il puisse estre sur leur teste. Neantmoins en Septembre, Octobre, & Nouembre, qui sont leur Automne, les chaleurs cessent, & l'air reste fort temperé, à raison des pluyes continuelles qui ont coustume de choir en ces temps-là sur les montaignes des Kemoïs : D'où viennent des eaux en telle abondance qu'elles inondent tout le Royaume, & se ioignants auec la mer, on diroit que ce n'est qu'vne mesme chose. Au demeurãt ces deluges d'eau viennent ordinairemẽt de quinzaine en quinzaine & leur durée est de trois iours par chaque fois.

Le bien qu'ils font, c'est non seulement de rafraichir l'air: mais aussi d'engraisser la terre, la rendant plus fertile, & abondante en toutes choses: & sur tout en ris, qui est la meilleure manne, & plus commune nourriture de tout le Royaume. Ez autres trois mois de l'hyuer, qui sont Decembre, Ianuier, & Feurier, il souffle des vents Septentrionnaux, qui ameinent des pluyes si froides, qu'elles suffisent pour distinguer l'hyuer, des autres saisons de l'année. Finalement aux mois de Mars, Auril, & May, se voyent les effects d'vn agreable Prin-temps, tout se monstrant vert & fleury.

Au surplus, combien que desia nous ayons parlé de ces inondations, si ne veux ie pas finir ce Chapitre, sans remarquer au prealable quelques curiositez qui s'y rencontrent.

La premiere sera, qu'elles sont vniuersellement desirées de tous, non seulement parce qu'ils en ont vn air plus frais, & plus doux: mais bien d'auantage à cause de la Fertilité, qu'en retire leur terre. D'ou vient, que si tost qu'ils les voyent, le plaisir, & contentement, qu'ils en ont, est tel & si grand, qu'ils le font asses paroistre: s'entreuisitants, & festoyants & s'estrenants les vns les autres, criants tous d'alegresse, & repetants par plusieurs fois

Daden Lut, Daden Lut, c'est à dire voila desia l'eau venuë, la voicy desia venuë. Au reste il n'y a personne de quelque qualité qu'il soit qui ne prene part à la feste, iusques au Roy mesme.

Et d'autant que ces inondations viennent tant à coup, & à l'improuiste, que souuent il arriuera, que sans qu'au soir ils y ayent pensé, ils s'en trouueront au matin inuestis de toutes pars, & enfermez dans leurs maisons, & cela par tout le pays. De la naist, que souuent ils y perdront leur bestial, qui n'aura pas eu loisir de se refugier aux montagnes, & lieux plus esleuez.

A cette occasion, il y a vne loy fort gratieuse en ce Royaume, qui porte que les Bœufs, Cheures, Pourceaux, & autres bestes, qui seront noyées dans ces eaux, soient perdues pour leurs maistres, & appartiennent de bon droit, à qui le premier s'en pourra saisir. Ce qui est encore vn sujet de grand, & singulier plaisir : d'autant qu'a l'arriuée du *Lut*, ils se iettent tous dans des barques, à la chasse & à la queste du bestial noyé, dont par apres ils font leurs festins & banquets.

Les ieunes enfants, y ont pareillement leurs jeux, & esbats proportionez à leur âge pour ce que ces grandes plaines couuertes de

ris. fourmillãts en rats & souris, l'eau remplissant leurs tanieres, force leur est d'en sortir à la nage, & se sauuer sur les arbres, si qu'il y a vn plaisir incomparable, de voir leurs branches toutes chargées de souris au lieu de fueilles & de fruicts. Sortent la dessus à l'enuy dans leurs barquerotes les bandes de petits garçons à la secousse des arbres, pour en detascher & noyer ces animaux. D'où vient outre leur esbat & passetemps enfantin, vn grand bien à toute la terre, qui demeure par ce moyen deschargée & repurgée de ceste vermine, qui autrement petit à petit feroit vn merueilleux degast dans ces larges & vastes campaignes.

Pour derniere commodité qu'apporte quãt & soy le *Lut*, & qui ne doit pas estre mise au rang des moindres, c'est que chacun fournit & pouruoit sa maison de tout ce qui luy est necessaire: Car dans ces trois iours elle rend le pays nauigable de tous les endroits, & auec tant d'aisance & de facilité, qu'il n'y a rien qui ne se puisse mener & transporter d'vne ville à l'autre. Et aussi pour ce subiect remet-on à ce temps la les foires & marchez plus celebres, qui soient au Royaume: ou alors le concours est bien plus grand qu'en tout le reste de l'année. C'est encore durant ces iours-là qu'ils font amas de

bois pour leur chauffage, & pour leurs bastiments, s'amenant des montaignes sur leurs barques, qui passent aisement par les rues, & vont mesme iusques dans les maisons, qui sont à cet effet montées sur des rangs de colomnes fort haut esleuées pour donner à l'eau l'entrée & l'issue fort libre. Chacun se retirant cependant au plus haut estage de sa maison iusques ou, ce qui ne se peut assez admirer, iamais ne monte le *Lut*, pource qu'ils prennent si bien leurs mesures, dans la longue experience qu'ils ont, de la hauteur des eaux, qu'ils ne les apprehendent pas, estants bien certains, qu'elles demeureront tousiours au dessous de leurs bastiments.

CHAPITRE III.

DE LA FERTILITE' DE LA TERRE.

ENCORE qu'on puisse aisement iuger de la fertilité de la Cochinchine, par les profits que luy apporte le *Lut*, ainsi que nous venons de dire, si ne laisserons nous pourtant d'en dire quelque chose plus en particulier.

La terre demeure si grasse & si feconde de ce *Lut*, ou desbordement d'eau, qui l'arrouse si a point, que trois fois tous les ans on y re-

cueille du ris,& ce en si grande quantité, & abondance, qu'il ne se trouue personne, qui vueille trauailler pour gaigner sa vie, chascun ayant dequoy se nourrir plantureusement.

La quantité & varieté des fruicts y est grãde toute l'année,& d'autant d'especes quen l'Inde: aussi la Cochinchine est elle en mesme climat. Elle a toutesfois en particulier des Oranges bien plus grosses, que celles que nous auõs dans nostre Europe,& fort succulentes. Elles ont l'escorce fort deliée, tendre,& sauoureuse: de maniere qu'elle se mange aussi bien que le dedans, qui en est agreable, & de pareille saueur, que les limons en Italie. On y voit encore certains fruits nommez des Portugais Bananes, & des autres figues d'Inde, quoy qu'assez mal à propos à mon iugement, pource que ny l'arbre qu'en l'Inde on appelle figuier, ny celuy de la Cochinchine, n'a rien de commun auec nos figuiers, ny en son bois, ny en son fruict. Et quant à l'arbre, il est semblable à la plante, que nous appellons blé de Turquie, bien plus haut toutesfois: & les feuilles en sont si longues, & si larges, que deux seulement, seroient bastantes de couurir vn homme de pié en cap, & l'enuironner de toutes parts. De la est venu que quelques vns ont voulu dire, que ce fut l'arbre du Paradis ter-

restre dont Adam prist les fueilles, pour couurir sa nudité. Cet arbre pousse tout au haut de sa tige vne grappe de vingt, trente, ou quarante fruicts, attachez ensemble, chascun desquels ressemble, tant en sa forme, qu'en sa lõgueur, & grosseur aux communs citrons d'italie. Quand le fruict n'est point encore paruenu à sa maturité, l'escorce en est verte, & par apres elle iaunist, ne plus ne moins que les citrons. On n'a pas besoin de couteau pour ouurir & peler ce fruict : mais son escorce se leue auec la mesme facilité, que nous leuons celle des feues nouuelles. L'odeur en est fort agreable, il a la moüelle ou chair de dedans toute iaune, & assez ferme, comme celle d'vne poire de bergamotte bien meure, qui se fondroit en la bouche. D'où se voit, que cet arbre n'a rien de nostre figuier, que la saueur & douceur. Il se trouue aussi vne autre espece de ces fruicts, qu'on ne mange que rostis & mis dans le vin. La plante se seiche tous les ans, apres auoir donné son fruict, laissant au pié vn reietton, qui croist par apres pour l'année suiuante. Celuy au reste qu'en Italie nous appellons figuier d'Inde, n'a rapport quelconque, ny auec la plante, ny auec le fruict de ces Bananes, dont nous parlions maintenant, de maniere que ce n'est non plus celuy,

qui ſe trouue en ces quartiers, & que nous nommons figuier d'Inde.

Ce fruict au ſurplus eſt commun à toutes les Prouinces de l'Inde: Mais dans la Cochinchine s'en voit vne ſorte, qu'on ne trouue point ni dans la Chine ny dans toute l'Inde. Il eſt de grandeur eſgale aux plus grands citrons que nous ayons en Italie, & de telle groſſeur, qu'il n'en faut qu'vn pour raſſaſier vn homme, ils ont la chair au dedans fort blanche, & ſont pleins de force petits grains, noirs, & ronds, leſquels eſtants machez enſemble auec la chair, ſont fort agreables au gouſt, & tres-ſalutaires pour les cours de vètre

Il y a encore dans la Cochinchine vn autre fruict, que ie n'ay veu nulle autre part dans l'Inde, ils le nomment *Can*, il reſſemble pour la forme & nature de l'eſcorce à noſtre grenade: mais il a au dedans vne moüelle vn peu liquide, qui ſe prend, & mange auec la cueillier, a la ſaueur aromatique, & eſt de couleur preſque ſemblable à vne neſſle bien meure.

Dauantage ils en ont auſſi qui ſemblent à nos ceriſes, ſinon que leur gouſt eſt comme celuy du raiſin, en leur langage ils luy donnent le nom de *Gnoo*.

Ils ne manquent pas de melons, mais qui ne ſont pas ſi bons que les noſtres, & ne ſe man-

gent qu'auec le sucre, ou le miel. Les concombres ou melons d'eau, comme les autres les nomment, y sont fort grands & tres excellēts.

Il y naist encore vn fruict appellé Gyaque qui est commun ailleurs en l'Inde; mais non pas si beau à beaucoup pres, qu'en la Cochinchine, il vient sur vn arbre de la hauteur du noyer, & du chastaignier, & à les espines beaucoup plus longues. Ce fruict esgale en grosseur les plus grādes citroüilles d'Italie, & n'en faut qu'vn, pour faire la charge d'vn homme. Au dehors il a la forme d'vne pomme de Pin, mais le dedans est tendre & mol. Il est plain de certains espics iaunastres, dont les grains sont plats & ronds, comme vn Iule d'Italie ou vn teston, & au milieu de chasque grain se trouue l'os, qu'on iette quand on le mange. Ce fruict est de deux sortes l'vne appellée des Portugais *Giaca barca*, & quitte le noyau, la chair en est ferme: l'autre ne le quitte point & n a pas la chair si ferme: mais plustost mollasse, & comme de la colle. La saueur de celuy la, & de ce dernier encore, approche fort de ce fruict si delicieux qu'on appelle Durion, duquel nous allons parler.

Le Durion est vn des excellents fruicts qui soit au monde, il n'y en a point ailleurs qu'à Malacca, Borneo, & autres Isles circonuoisi-

nes. Il n'y a gueres à dire entre l'arbre qui le
porte, & la Giaque. Son fruict mesme ressem-
ble encore à l'exterieur, aussi bien qu'à la Gia-
que, à nostre pomme de Pin, tant en sa gros-
seur, qu'en la durté de son escorce. La chair
tient à l'os comme colle, & est merueilleuse-
ment blanche, & sa saueur & douceur reuient
au blanc-manger des Italiens. Ceste chair au
reste, & ceste liqueur, est distribuée au dedans
de la pomme en dix ou douze petites cellules,
chascune desquelles contient son blanc-man
ger au tour de son os, qui est de la grosseur
d'vn gros marron. Et faut sçauoir qu'en la
rompant, & ouurant, on est serui d'vne odeur
fort desagreable, comme pourroit estre celle
d'vn oignon pourri & gasté: encore que le de-
dans ne s'en ressente aucunement, & soit tres-
agreable au goust. Auquel propos ie raconte-
ray vne histoire arriuée en ma presence. Quel-
qu'vn eust enuie de faire gouster de ce fruict
à vn Prelat, venu de nouueau à Malacca, & sans
y penser autrement, l'ouurit deuãt luy, d'où
il sortist vne odeur si forte, & si desagreable,
que ce Prelat en prist vn tel degoust, qu'il ne
luy fut iamais possible de se resoudre à en ta-
ster. Mais comme il se fut mis en table pour
disner, entre les autres seruices, luy fut pre-
senté vn plat, où il n'y auoit que le dedãs de ce

fruict qui en odeur & en saueur, est si sẽblable au blãc-manger, qu'il fut aisé au Prelat de s'y tromper, comme à tout autre qui ne l'auroit veu apprester. Comme donc il y eust porté la main, au premier morceau qu'il en prist, il le trouua d'vn goust tant exquis, qu'en s'estonnant il demãda, qui estoit le cuisinier, qui sçauoit faire vn blanc-manger si delicieux. A quoy celuy qui le traittoit en sa maison respondit en sousriant, qu'autre cuisinier n'y auoit mis la main, que le grand Dieu qui auoit pourueu ce pays d'vn si rare fruict, qui n'estoit autre que le Durion, dont il auoit pris d'abord telle horreur. A ce mot le Prelat demeura merueilleusement estonné, & en mangea de si bon apetit qu'il ne s'en pouuoit saouler. Or ce fruict est si excellent, qu'à Malacca mesme où il vient, il se vendra par fois vn escu la piece.

La Cochinchine foisonne encore en vne autre certaine sorte de fruicts, que les Portugais appellent Ananes. Et jaçoit qu'il n'y ait rien de plus commun en toute l'Inde, & au Brasil : toute-fois pource que ie ne les trouue assez bien descrits à mon gré par ceux qui en ont parlé i'ay pensé d'en dire vn mot. Ce fruict ne croist point sur les arbres, ny ne vient point de semence,

de femence mais de racine, comme nos artichauts. La tige & la fueille eſt tout à fait pareille à celle des cardes & artichauts. Il eſt de figure ronde,en forme d'vne colomne de neuf pouces de long,& gros en ſorte,que c'eſt bien tout ce qu'on peut faire ſi on l'empoigne des des deuxmains. La charnure de dedans en eſt ſerrée & comme celle des raues,mais l'eſcorce en eſt vn peu plus dure,& eſt faite en eſcailles, qui reſſemblent a celles des poiſſons. Quand il eſt meur,il eſt iaune au dedans,& par dehors il ſe nettoye auec le couteau,& ſe mange tout crud. Il eſt d'vn gouſt aigre-doux & pris en ſa maturité,il a la delicateſſe de la poire de bergamotte.

Se voit auſſi en la Cochinchine vn autre fruit, qui luy eſt particulier, les Portugais le nomment Areca. Il a le tronc tout droit comme la palme, il eſt creux au dedans,& ne iette ſes fueilles que tout au haut ſeulement, ſemblables à celles du palmier: Au milieu d'elles, naiſſent de petits rameaux, ou pend le fruict, qui eſt de la forme, & grandeur des noix: la couleur en eſt verte comme l'eſt auſſy l'eſcorce des noix, & la moëlle toute blanche, & dure comme la chaſtaigne. & n'a ny gouſt ny ſaueur aucune.Ce fruict ne ſe mange pas tout ſeul,mais couuert de quelques fueil-

les de Betlé, plante fort cognue dans toute l'Inde : dont les fueilles sont comme le lierre de nostre Europe, & la plante auec, qui s'attache aux arbres, comme le lierre. On decoupe ces fueilles par petites pieces, & dans chacune d'elles, se met vn morceau d'Areca, tellement que de chasque fruict, on en fera bien quatre ou cinq mourceaux. On met encore auec l'Areca de la chaux, qui se fait en ce pays la, non de pierre comme en Europe, mais d'escailles d'h'uistres. Et comme icy en chasque maison, il y à des personnes destinées pour faire la cuisine, la despence, & les autres offices : ainsi en la Cochinchine, en chasque maison, il y à vne personne, qui n'a autre mestier que d'enuelopper ces morceaux d'Areca auec le Betlé, & les officiers qu'on employe à cela, qui pour l'ordinaire sont des femmes, s'appellent Betleres. Ces morceaux ainsi apprestez se mettent dans des boettes, & en vont maschant tout au long du jour, non seulemēt quand il demeurent au logis, mais allants & venants par la ville, en parlant mesme, en tout lieu, & en tout temps : mais apres les auoir long temps maschez & pourmenez dans la bouche, sans les aualler, on les crache, n'en gardāts que la seule odeur, & qualité qui conforte merueilleusement l'estomach. Ce fruict

ainsi preparé par morceaux, est tellement en vsage, que quelqu'vn allant en la maison d'vn autre, pour le visiter, il en porte auec soy vne boette toute pleine, & en presente aussi tost à celuy qu'il visite, qui le met soudain en la bouche. Et deuant que celuy qui rend la visite prene son congé, celuy qui est visité, commande à la Betlere de sa maison, de luy bailler vne boette, qu'il offre à celuy, qui l'estoit venu voir, comme pour rendre la courtoisie qu'il en à reçeu. De maniere que par necessité il en faut faire sans cesse, & si grand est le profit, qui se tire de cest Areca que le plus grãd reuenu de ce pays, cõsiste a auoir des champs plantez d'Areca, comme parmi nous de vignes, & d'oliuiers, l'vsage du Tabac, ou Petun y est aussi, mais non pas si frequent, que de leur Betlé. Il y a encore des courges de toutes sortes en abondance : aussi bien que des cannes de sucre. Les fruicts de nostre Europe ne sõt point encore venus iusques à ceste heure en la Cochinchine. Ie crois toutesfois que la vigne, & le figuier y prendroient fort bien. Nos herbes comme les laictües, la chicorée, les choux, & autres semblables viennent en la Cochinchine, comme en toute l'Inde: Elles ne produisent cependant que des fueilles sans porter aucune semence, & quand on en veut

ſemer de nouueau, il en faut faire venir d'Europe.

La chair y eſt en tres grande abondance, tant pour le nombre tres grand des beſtes à quatre piez, qu'on y nourriſt dans les maiſons, comme vaches, cheures, pourceaux, Bufles, & autres ſemblables, & de ſauuages, comme de cerſs, beaucoup plus grands qu'en Europe, ſangliers, & pluſieurs autres : qu'à raiſon encore de la volaille, comme poules, domeſtiques, & ſauuages, dont les campagnes ſont couuertes, de tourterelles, de pigeons, de canars, d'oyes, & de grues qui ſe trouuent fort agreables au gouſt, & en fin de pluſieurs autres ſortes, que nous n'auons point en Europe.

La peſche y eſt encore fort foiſonnante, & le poiſſon qu'on y prend eſt d'vn gouſt ſi exquis, & releué, qu'apres auoir trauersé tant de mers, que i'ay fait, & couru tant de pays, il me ſemble qu'en aucun autre endroit ie n'en ay point trouué, qui puiſſe eſtre comparé à celuy de la Cochinchine. Et d'autant que comme il a eſté dict, le pays s'eſtend le long de la mer, il y a vn ſi grand nombre de barques pour la peſche, & ſi grande quantité de chaſſe-marées qui portent le poiſſon par tout le Royaume, qu'en toute verité il fait bon voir ces longues files de perſonnes, qui de la mer

menent si souuent du poisson iusques aux montaignes, qu'infailliblement des vingt-quatre heures du iour les vingt pour le moins y sont employees. Et bien qu'il soit vray, que les Cochinchinois facent plus de cas du poisson, que de la chair: toute-fois ce qui fait principalement qu'il s'addonnent tant à la pesche, c'est l'enuie qu'ils ont de se pouruoir d'vne certaine sausse, qu'ils appelent *Balaciam*, qui se fait d'vn poisson salé ramolly, & destrempé dans l'eau. C'est au demeurant vne liqueur mordante, assez semblable à la moustarde, chascun en pouruoit sa maison en si grande quantité, qu'ils en remplissent les tonneaux, & les cuues, de mesme façon qu'en plusieurs endroits de l'Europe, se font les prouisions de vin. Ceste viande prise à part toute seule, ne vaut rien à manger: mais elle leur sert pour donner goust, & resueiller l'appetit à manger leur ris, qu'ils trouueroient fade & sans saueur s'ils n'y apportoient ceste sausse. Le ris estant donc la plus commune, & ordinaire nourriture de la Cochinchine, il est besoin de faire de ce *Balaciam*, sans lequel ils n'y auroient aucun goust, en vne prodigieuse quantité, & par consequent que la pesché soit continuelle. Il n'est pas moins abondant en coquillages, huistres, & autres fruits de la mer,

& principalement d'vne certaine sorte, qu'ils appellent *Cameron.*

Mais sur tout ce qui a esté dict la prouidence de Dieu les à priuilegiez d'vn certain manger rare, & exquis, qui à mon auis, ne peut estre mieux comparé qu'à la manne, de laquelle fut nourry le peuple choisi dans le desert, & ce manger est si particulier à la Cochinchine, qu'il ne se retrouue nulle autre part. Ce que i'en diray ne sera point par ouir dire, & sur le rapport d'autruy, mais par la propre experience que i'en ay, en ayant veu, & mangé souuent. Se retrouue en ce pays vn petit oysillon semblable à l'Arondelle, lequel attache son nid aux escueils, & rochers, ou se rompent les flots de la mer. Ce petit animaillon prend auec son bec de ceste escume de la mer, & auec vne certaine humeur, qu'il tire luy mesme de son estomach meslant l'vn auec l'autre, il en forme vne ie ne sçay qu'elle bouë, ou bitume, dont par apres il se sert pour bastir son nid: qui s'estant depuis desseiché, & endurcy, deuient transparant, & d'vne couleur meslee de iaune & de vert. Or ces nids sont ramassez par ceux du pays, qui estants amolis, & defaits dans l'eau, seruent d'assaisonnement aux viandes, soient de chair, de poisson, d'herbe, ou de quelque autre sorte, & leur communique vne telle diuer-

sité de goust,& si propre à chacũ,qu'on diroit qu'ils auroient esté apprestez, auec poiure, canelle, clous de giroffles,& toute autre sorte d espicerie, si bien que ce seul petit nid,peut suffire à assaisonner toute sorte de viandes, sans qu'il soit besoin d'y employer ny sel, ny huile,ny lard, ny autre assaisonnement quelconque.Ce qui m'à fait dire, qu'il ressembloit veritablement à la manne, qui auoit de soy le goust de tous les plus sauoureux mangers, sinon que celuy cy n'est que l'ouurage d'vn petit oyseau, ou l'autre estoit pestri des mains des Anges du grand Dieu. Et il s'en trouue en telle quantité, que moy mesme i'ay veu charger iusques à dix petites barques de ces nids ramassez le long des rochers, dans l'espace de moins d'vne demie lieue. Mais d'autant que c'est vne chose si exquise, il n'y a que le Roy qui en trafique,ils luy sont tous reserués & le plus grand debit qu'il en fait est pour le Roy de laChine,qui les a en tres grãde estime

Ils ne se seruent nullement de laitages, tenants à grand peché de traire les vaches,& autres animaux, donnants pour raison du scrupule qu'ils font en cela,que le laict est destiné de la nature, pour la nourriture des petits. Cõme si celuy a qui appartienent les petits,ne pouuoit disposer de l'aliment qui leur est deu.

Ils mangent de certaines choses, que nous auons en horreur parmy nous, & que nous tenons pour venimeuses, comme des cameleons, qui sont vn peu plus grands, que ceux, qui dessechez, apportez des pays estranges, se voyent frequemment en Italie. I'en ay veu acheter par vn mien amy quelques vns, liez, & empaquetez, qu'il ietta sur la braise, & leur lien s'estant bruslé, ils marchoient tout bellement à leur mode sur ces charbons ardents, iusques à ce qu'ils sentirent la force du feu, à laquelle ils resisterent pour vn peu de temps, comme estants grandement froids, mais en fin ils s'y rostirent, & grillerent. La dessus ce mien amy vous les tire, & raclant auec vn couteau ceste peau bruslée, la chair se trouua parfaictement blanche, qu'il broya par apres, & les fist cuire auec vne certaine sausse, reuenant au beurre: & les mangea, comme vne viande tres-excellente, en m'inuitant d'estre de la partie, mais ie me contentay bien de la veuë.

Pour ce qui touche le reste de l'entretien de la vie humaine, la Cochinchine en est pareillement tres bien pourueuë. Premierement, parlant des habits, il y a si grande quantité de soye que les manœuures & gens de peu s'en seruent à tous les iours. D'où vient que i'ay pris plus que d'vne fois tres-grand plaisir, de

voir les hommes, & les femmes trauuailler à porter des pierres, de la terre, de la chaux, & autres choses semblables, sans se soucier le moins du monde de prendre garde à ne point deschirer ni souïller les beaux, & riches habits, dont ils sont couuerts. Et cecy ne semblera point estrange, à qui sçaura que ces hauts meuriers, dont les fueilles nourrissent les vers à soye, se sement dans de larges plaines comme icy le chanure, & ne mettent pas plus de temps à croistre. De maniere que dans peu de mois les vers en sortent, & s'en nourrissent à l'air, filent en leur temps la soye, & forment leurs petits blots & pelotons, en si grande quantité, & abodance que non seulement les Cochinchinois en ont assés pour leur besoin, & necessité particuliere: mais en pouruoyent aussi le Iapon, & en enuoyent au Royaume des Laïs d'où apres elle est encore d partie au Thibet. Car bien que cette soye ne soit pas si fine, & delicate, elle est neantmoins plus forte, & solide que celle de la Chine. Pour leurs bastimens & edifices quoyqu'ils ne soient que de bois, si n'ont ils dequoy porter enuie pour ce regard à aucune autre Prouince: puisque sans aucune exaggeratiõ, le bois de ce pays est le meilleur qui soit au reste du monde, au iugement de ceux qui ont esté sur les lieux. Dans le tres grand nõ

bre,&tres-grãde diuersité d'arbres qu'ils ont, il y en à deux,qui sont employés plus communement aux bastimens, & sont de telle façon incorruptibles, qu'ils ne s'endommagent ny dans l'eau, ny sous la terre, & sont si solides, & si pesants, qu'ils ne nagent nullement sur l'eau, & seruent d'ancre aux nauires. L'vn de ces bois est noir, non pas tant toute-fois que l'Ebene: l'autre est roux, & tous deux estants pelez demeurent si polis & lissez, qu'ils n'ont pas besoing de rabot. Ces arbres s'appellent Tin, & possible que celuy ne se tromperoit gueres, qui diroit que ce fut de ceste sorte d'arbres incorruptibles,dont se seruit le Roy Salomon pour la structure de son Temple, veu que desia nous sçauons par l'escriture saincte,qu'ils s'appelloient d'vn nom fort approchant de ceux cy, *Ligna Thyina*. Les Montaignes de la Cochinchine sont toutes couuertes de ces arbres, extremement droits, & d'vne hauteur si desmesurée,qu'on diroit que de leur sime ils touchent les nuées, & de telle grosseur, que deux hommes ne les sçauroient embrasser. C'est de ces arbres que les Cochinchinois bastisent leurs maisons, estant permis à tout chascun d'en prendre sur les montaignes tant que bon luy semble. Toute la stucture de leurs maisons, se porte sur

des colomnes fort hautes, ſolides, & bien appuyees: dans leſquelles s'enchaſſent des planches, qui s'oſtent & ſe mettent, comme ils veulent, pour les pouuoir changer auec des treillis de cannes, & de roſeaux, qu'ils entrelaſſent curieuſement pour donner paſſage à l'air, durant les chaleurs: en partie auſſi pour laiſſer l'entrée, & l'iſſuë libre à l'eau, & aux barques, au temps des inondations, comme nous diſions cy deſſus. Il font en outre mille petites gentilleſſes, & inuentions d'eſprit pour enioliuer leurs maiſons, ouurageants, & elabourants leurs ais, ce qui les pare à merueilles.

Et puiſque nous ſommes deſia ſur le diſcours des arbres, deuant que paſſer outre, i'adiouſteray quelque choſe d'vn bois, qui eſt la plus pretieuſe marchandiſe, qui ſe puiſſe tirer de la Cochinchine pour eſtre portée aux pays eſtranges. C'eſt ce tant renommé bois Aquila, & Calamba: qui ſont meſme choſe pour le bois, mais bien diuers, quant à l'eſtime, qu'on en fait, comme auſſi en leur vertu.

Il ſe trouue quantité de ces arbres, particulierement ſur les montaignes des Kemoïs, qui ſont, & fort gros, & fort hauts. Que ſi ce bois ſe coupe d'vn ieune tronc, c'eſt l'Aquila, dont il y a aſſes grande quantité, & tout

chascun en emporte tant qu'il peut. Mais quand le bois est pris d'vne bien vieille souche, c'est le Calamba, qui seroit fort difficille à recouurer, si la nature mesme, n'y auoit pourueu, faisant naistre ces arbres à la sime la plus haute & la plus roide des plus difficiles montaignes, ou ils ont tout loisir de se vieillir, sans qu'il leur soit fait aucun tort. Il en tombe de temps en temps quelques branches, qui se rompent & deprenent d'elles mesmes du tronc, ou par trop de seicheresse, ou par trop grande vieillesse, & partant on les trouue toutes cariées, & vermoulues : & cestuy cy est le tant prisé & renommé Calamba qui surpasse notablement en vertu, & en suauité d'odeur, l'Aquila commun. Tout chascun vend l'Aquila comme il luy plaist, mais le trafic du Calamba est reserué au Roy seul, à cause de l'excellence de son odeur, & de sa vertu. Et certainement il est sur les lieux ou il se recueille, si doux, & si odorant, qu'en ayant voulu esprouuer quelques pieces qui m'auoient esté données, ie les enseuelis sous terre à la profondeur de plus de cinq piez & nonobstant se faisoient sentir, & cognoistre par leur odeur. Le Calamba pris ou il s'amasse, vaut cinq ducats la liure, mais sur le port de la Cochinchine, ou le commerce

s'en fait, il se vend bien dauantage, & ne l'auroit on pas à moins de seize ducats la liure, transporté au Iapon la liure en vaut deux cens ducats. Mais si on en rencontre vne piece de telle grosseur, qu'il puisse seruir à faire vn oreiller, ou trauersin de lit, les Iaponois l'achetent au prix de trois cens & quatre cens ducats la liure. Et cela vient de ce qu'ils ont experimenté que mieux vaut pour sa santé d'auoir en dormant quelque chose de dur sous la teste, qu'vn oreiller de plume, mal sain, & maladif, pour l'ordinaire ils se seruent d'vne piece ce bois, que chascun selon ses moyens veut estre du plus pretieux, qu'il peuuent recouurer. Et si c'est du Calamba c'est vn cheuet digne seulement d'vn Roy, ou de quelque bien grand Seigneur. L'Aquila bien que moins estimé, & de moindre prix que le Calamba, est bien tel cependant, qu'il ne faut qu'vn nauire chargé d'Aquila, pour rendre vn marchant riche, & opulent pour toute sa vie. Et la meillieure recompeuse que puisse donner le Roy au Capitaine de Malacca, c'est de luy permettre vne traicte d'Aquila. Car les Brachmanes & Banians de l'Inde, ayants coustume de brusler les corps de leurs morts auec ce bois, tres odorant, sont cause qu'il s'en depesche aussi tost vne infinie quantité.

Enfin la Cochinchine a quantité de minieres des plus pretieux metaux, & d'or principalement. Et pour comprendre en peu de mots ce qui meriteroit bien d'estre estendu plus au long touchant la fertilité de ce pays. Ie concluray ce chapitre auec ce qu'en disent les Marchands Europeans qui y vont, que les richesses de la Cochinchine sont plus grandes, que celles de la Chine mesme, que nous sçauons toutefois estre si riche, & opulente en toutes choses.

Il faudroit adiouster en cet endroit quelque chose des animaux, que nous auons desia dit estre en grand nombre en la Cochinchine: mais pour ne me point trop espancher, ie veux seulement parler des Elephants, & Abades ou Rinoceros, qui se trouuent en ces pays la principalement, & beaucoup de choses bien curieuses s'en peuuent dire, que plusieurs n'auront possible iamais ouy.

CHAPITRE. IV.

DES ELEPHANTS ET ABADES.

IL y a force Elephants dans les bois de la Cochinchine, dont ils ne se seruent pas, pour

n'auoir l'addresse de les prendre, & de les apprivoiser. Ainsi les ameine-on desia tous dressez, & disciplinez de Cambogia, qui est vn autre Royaume voisin. Ceux-cy sont deux fois plus grands que ceux de l'Inde. Le pas, & vestige, qu'ils laissent apres eux, n'a pas moins d'vn pié & demi de diametre. Les dents qui leur sortent de la bouche, desquelles se faict l'yuoire ont bien souuent treize à quatorze piez de longueur aux masles, les femelles les ont de beaucoup plus courtes. D'où il est aisé de iuger, de combien plus grands sont les Elephants de la Cochinchine, que ces autres, qu'on va menant, & monstrant par l'Europe: les dents desquels ne passent pas plus de deux piez & demi de long.

Ils viuent longues années, & comme vne fois i'eusse demandé quel âge auoit vn que ie voyois, son conducteur me respondit, qu'il en auoit soixante de Cambogia, & quarante de la Cochinchine. Et parce que i'ay voyagé plusieurs fois sur des Elephants par ce Royaume, i'en pourray rapporter plusieurs choses, qui auront de la nouueauté, mais qui sont neantmoins tres vrayes.

L'Elephant porte d'ordinaire treize ou quatorze parsonnes, qui s'y accommodent en ceste façon. Tout ainsi comme nous mettons

vne selle sur nos cheuaux, ainsi ils agencent sur leurs Elephants vne certaine machine, en la forme d'vne grande litiere, en laquelle sont quatre sieges, & elle se lie auec des chaines sous le ventre de l'Elephant, comme la selle d'vn cheual auec ses sangles. La litiere a deux entrées sur les costez, ou sont six personnes, rangées trois à trois, & vn autre sur le derriere, ou se placent deux autres personnes, & finalement le Nayre, qui est comme le carrossier qui se met sur la teste de l'Elephant, pour le regir & gouuerner. Il ne m'est pas seulement arriué de voyager par terre en la façon susdite, mais encore plusieurs fois par eau, passant en cette sorte quelque bras de mer esloigné de la terre de plus d'vne demy-lieüe. Et a dire le vray c'est vne chose merueilleuse, à qui ne l'a iamais esprouué, de voir vne si grande, & vaste masse de chair, chargee d'vn si grand fais, aller nageant à trauers les eaux ressemblant a vne barque poussee de ses rames. Bien est-il vray qu'il faisoit assez paroistre qu'il souffroit beaucoup, tant a raison de la peine qu'il auoit à porter sa grande masse de corps, que pour la difficulté de la respiration, tellement que pour se soulager & rafraischir en cest ahan, il prenoit l'eau auec sa trompe, & la reiettoit si tres-hout en l'air, qu'on eust dit que

dit que c'estoit vne Baleine qui noüoit dans l'Ocean.

A raison mesme de ceste si grande corpulence, il a vne difficulté extreme à se courber. Et quoy qu'il soit necessaire qu'il le face pour la commodité des voyageurs qui ont à sortir ou entrer dans la litiere, il ne le fait pas neantmoins sans le commandement du Nayre, & si pendant qu'ils se tient courbé quelqu'vn s'amuse vn peu trop, soit pour faire des compliments à ses amis, soit autrement, il se dresse sur ses piez d'impatience qu'il a de plus attendre, tant il luy est violent de se tenir en ceste posture.

Il n'y a pas moins dequoy s'estonner, de voir qu'au commandement du mesme Nayre, il fait de son corps, pour ainsi dire, comme vne eschelle, pour la plus grande commodité de ceux qui doiuent entrer dans la litiere. Pour premier eschelon il donne le pié, qui est assez esleué de terre. Pour le second, il presente le haut du pasturon, qui en est assez esloigné, & pour le troisieme, il plie le genoüil. Le quatrieme est l'os du flanc, qui se iette vn peu en dehors à cet effect, & de la il vous reçoit sur sa trompe, & vous porte, a vne chaine attachée à la litiere.

D'icy se voit bien euidamment combien

ceux la se sont mespris qui ont dit & laissé mesme par escrit, que l'Elephant ne se pouuoit ny courber ny coucher, & que pour le prendre l'vnique moyen estoit, de sier l'arbre contre lequel il se deuoit appuyer pour dormir, parce que tombant à la cheute de ce soustien trompeur, il luy estoit force de demeurer la, sans se pouuoir releuer, & que par ce moyen la proye demeuroit asseurée au Chasseur qui la poursuiuoit. Tout cela n'est qu'vne fable, encore qu'il soit hors de doute que pour dormir, il ne se couche iamais, ceste situation luy estant si incommode & violente comme il a esté dit. Et pourtant il dort tousiours debout auec vne continuelle agitation de teste.

Aux occasions de guerre & de bataille on oste le ciel de la litiere, d'ou comme d'vne tourelle les soldats combattent auec flesches & mousquets, & par fois encore auec pieces de campagne : les forces ne manquant pas à l'Elephant pour les porter estant vn animal grandement fort, s'il y en a aucun autre. Et i'en ay veu moy mesme vn lequel auec sa trompe portoit des fardeaux excessifs : vn autre qui enleua vne grosse piece d'artillerie : & vn autre aussi qui tout seul tira dix galiotes l'vne apres l'autre, les prenant entre ses

dents auec vne merueilleuſe dexterité , & les iettant dedans la mer. I'en ay veu d'autres arracher de gros arbres auec auſſi peu de peine que nous pourrions faire vn chou, ou vne laitue. Auec la meſme facilité ils iettent par terre, & renuerſent les maiſons, abbattants les ruës entieres quand cela luy eſt commandé en guerre, pour endommager l'ennemy & en paix pour couper chemin aux flammes en cas de feu & d'incendie.

La trompe eſt longue par proportion à la hauteur du reſte du corps, de ſorte que ſans ſe pancher ou courber il peut aiſement prendre à terre ce que bon luy ſemble. Elle eſt composée de pluſieurs petits nerfs liez, & enchaiſnez l'vn auec l'autre, en ſorte que d'vn coſte ils la rendent tellement flexible & maniable qu'il l'eſtend comme il veut pour prendre les choſes les plus petites, & d'autre part dure & forte comme nous auons dit.

Tout le corps eſt couuert d'vne peau rude, & aſpre, de couleur de cendre, le chemin qu'il fait ordinairement eſt de douze lieux par iour. Son mouuement à qui n'y eſt accouſtumé, cauſe la meſme incommodité qu'experimentent quelques vns, peu faicts aux voyages de Mer par le branſle du nauire.

Pour la docilité de l'Elephant, i'en diray

choses plus merueilleuses que ce qui s'en raconte d'ordinaire : qui feront bien voir qu'auec raison vn certain à dit que *Elephanto belluarum nulla prudentior*, veuque il fait des choses qui feroient croire iustement qu'il opere auec intelligence & auec prudence. Premierement encore que le Nayre se serue d'vn instrument de fer long de quatre palmes, qui par vn bout à vn crochet auec lequel il le bat & le pique, à ce qu'il s'esueille & se rende attentif à ce qui luy est commandé, auec tout cela cependant d'ordinaire il le gouuerne & regit de parolle, de façon qu'il semble qu'il entende bien son langage, & s'en trouue quelques vns qui en sçauent trois où quatre tres-difficiles selon les diuers pays, & Royaumes dans lesquels ils ont vescu. Ainsi sembloit-il que celuy sur lequel i'ay voyagé entendist la langue de Cambogia, d'ou il estoit venu, & celle de la Cochinchine où il seruoit. Mais qui ne s'esmerueilleroit de voir le Nayre deuiser auec son Elephant, l'informer de son voyage, & des chemins qu'il doit prendre, par ou il doit passer, en quelle hostellerie il s'est resolu de loger, ce qu'il y trouuera à manger, & en fin luy raconter par le menu tout ce qu'il deura faire ceste iournée la : Et que l'Elephant execute ce qui le regarde

auec autant de punctualité, que le pourroit faire vn homme de bon & ſain iugement. Tellement qu'apres que l'Elephant ſemble auoir bien entendu le lieu ou il doit aller, il s'y porte tout droit par le plus court, ſans s'amuſer à chercher le chemin le plus battu, & ſans s'eſtonner au rencontre, ny des fleuues, ny des bois, ny des montaignes, mais s'imaginant fort bien qu'il paſſe aiſement par tout, il prend ſon chemin & le pourſuit, paſſant par deſſus toutes ſortes de difficultez. Et s'il a vne riuiere à trauerſer, ou il la guée, ou il s'en tire à la nage. S'il luy faut aller au trauers de quelque bois, il met en pieces les branches qui l'empeſchent, arrache les arbres entiers auec ſa trompe, & tranche les autres auec vn fer bien affilé, fait en guiſe de faux, qu'on attache à cet effet ſur le deuant de la litiere, & quand l'occaſion s'en preſente, il tire premierement les branches à ſoy puis il vous empoigne ce fer & les couppe & abbat, ſe faiſant par tout vn chemin large & aiſé, donnant le gaſt aux foreſts pour fortes & eſpaiſſes qu'elles puiſſent eſtre, ſi qu'on s'apperçoit bien que l'Elephant y a paſſé, & s'y eſt ouuert ſon chemin. Et tout cela pour executer le commandement du Nayre, auec autant de facilité que de promptitude & ſou-

daineté. Vne seule chose incommode fort cet animal, & luy donne bien de la peine, c'est quand quelque espine, ou chose semblable luy blesse la plante du pié, qu'il à merueilleusement tendre & sensible, & pourtant il va auec grande circonspection, & pas mesurez, quand il passe par des lieux dangereux pour tels rencontres. Ie me suis trouué vne fois dans vn voyage, ou il y auoit sept ou huit Elephants qui marchoient tous de compagnie, lors que i'ouys les Nayres qui auisoient chascun le sien, qu'ils se prissent bien gardes ou ils mettoient le pié, d'autant qu'vne demy-lieuë durant ils deuoient passer par certaines sablonieres, dans lesquelles ont coustumes de naistres des espines. A cet aduis les Elephants baisserent la teste, & ouurant bien, & beau les yeux, comme quand on est en peine de trouuer quelque petite chose qui se seroit esgarée, ils alloient pié à pié auec attention, autant que dura ce chemin, iusques à tant qu'estants aduertis, qu'ils n'auoient plus que craindre, ils hausserent aussi tost la teste, & continuerent leur chemin comme deuant. Arriuez qu'ils furent le soir à l'hostelerie, les Nayres commanderent aux Elephants d'aller pasturer dans vn bois, sans leur oster la litiere de dessus le dos, & comme

se leur demandois, pourquoy ils ne les deschargeoient point, ils me respondirent que les Elephans se paissoient de troncs d'arbres, & qu'afin qu'il les peussent tailler à leur poste, auec la faux que nous auons dit il estoit necessaire de leur laisser leur litiere. Le iour suiuant ayants à gister en vn lieu, où il n'y auoit point de bois chasque Nayre y porta vn fagot de troncs verds & assez gros pour son Elephant. Ie m'entretins auec vn singulier contentement à en considerer vn qui prenoit ces branches auec sa trompe plus habilement que les autres, les peloit auec les dents, & puis le mangeoit aussi viste, & auec autant d'appetit, que nous mangerions vne figue, ou quelque autre fruict. Me trouuant le iour d'aprez à deuiser auec les autres voyagers qui estoient bien vne vingtaine : ie leur dis le singulier plaisir que i'auois pris à voir la gentillesse de cet Elephant à manger ces branches d'arbre. Sur l'heure le Nayre par commandement du seigneur de cet Elephant, l'appella à haute voix par son nom de *Gnin*, & comme il estoit vn peu à l'escart, il haussa soudain la teste pour prester l'oreille, à ce qu'il luy vouloit dire. Ressouuiens toy, dit le Nayre, de ce Pere passager, qui te regardoit hier manger, auec plaisir, prens tout à cet heure vn tronçon comme

celuy que tu auois, & viens-t'en en sa presence faire comme tu faisois. Le Nayre n'eust pas plustost parlé, que voila l'Elephant venu deuãt moy, tenant de sa trompe vn tronc d'arbre, & me remarquant entre tous les autres, me le presenta, le pela, & le mangea, puis m'ayant fait vne profonde reuerence, il se retira quasi comme en se riant, auec des signes d'aise, & de resiouyssance: Et moy ie restay fort estonné, de voir en vn animal tant d'aptitude à cognoistre, & à faire ce qui luy estoit commandé. Il n'obeit pourtant qu'au Nayre, ou à son Maistre, & ne peut voir que personne autre le monte, & si quelqu'vn l'enterprenoit, & que l'Elephant s'en apperceust, il seroit bien à craindre qu'il ne iettast sa litiere contre terre, & ne le tuast auec sa trompe. C'est pourquoy quand quelqu'vn le doit monter, le Nayre luy couure les yeux de ses oreilles, qui sont fort grandes, & difformes. Quand il se monstre retif à ce qui luy est commandé, & qu'il ne le fait si promptement qu'il deuroit, le Nayre ayant les deux piez sur sa teste, le bat, & chastie fort, & ferme, & luy descharge de grands coups de baston sur le milieu du front. Et cõme vne fois nous estions plusieurs de compagnie sur vn Elephant qui nous portoit, le Nayre le bastonnant en la façon que nous ve-

nons de dire, à chasque coup qu'il receuoit on eust dit, qu'il nous alloit tous ietter par terre. On luy donne d'ordinaire six ou sept coups dans le milieu du front: mais auec tant de vehemence, que l'Elephant en tremousse tout: ce que toutesfois il endure auec beaucoup de patience.

Il n'y a qu'vn seul rencontre, auquel il refuse d'obeyr au Nayre, & à qui que ce soit, qui est quant à l'improuiste, il entre en rut: car pour lors comme estant tout hors de soy, il ne souffre personne, & prend la litiere auec sa trompe, & tous ceux qui sont dedans massacrant, fracassant, & mettant tout en pieces. Toutefois le Nayre s'en apperçoit ordinairement vn peu auparauant, par certains signes, & mettant soudain pié à terre auec toute sa compagnie, il le descharge aussi de sa litiere, & le laisse tout seul à l'escart, iusques à tant que sa chaleur soit passée. Aprez laquelle s'auisant de ses desordres, & comme ayant honte de soy-mesme, il va la teste baissée receuoir les bastonnades, qu'on luy doit donner, luy semblant qu'ils les a bien meritées.

On s'en seruoit autre fois fort vtilement en guerre, & les armées qui sortoient en campaigne, auec de bonnes bandes de ces animaux estoient à craindre. Mais depuis que les Por-

tugais trouuerent l'inuention de leur ietter au nez, des torches & brandons de feu, ils deuindrent plustost dommageables qu'autrement. Pource que ne pouuants souffrir ces flammes allumées, qui leur donnoient dans les yeux, ils se mettoient furieusement en fuitte, & iettoient leurs propres armées en desroute, tuants & bouluersants, tout ce qui se presentoit en leur chemin.

L'Elephant priué ne combat que deux animaux, qui sont l'Elephant sauuage, & l'Abade ou Rinoceros, cestuy-cy, il le surmonte: mais de l'autre, ordinairement il est vaincu.

L'Abade est vn animal qui à quelque chose du bœuf, & du cheual, gros pourtant comme vn petit Elephant. Il est tout couuert d'escailles, dont il est armé comme de plastrons. Il n'a qu'vne seule corne au beau milieu du front, toute droite en forme de piramide, & a les piez & les ongles comme le Bœuf. Comme i'estois à Nouocmon, ville de la Prouince des Putucambis, le Gouuerneur sortit vne fois pour aller à la chasse d'vne Abade, qui estoit dans vn bois proche de nostre demeure. Il s'estoit accompaigné de plus de 100. hommes, qui alloient auec luy, partie à pié, partie à cheual, & auoit auec cela huict ou dix Elephants. L'Abade sort du bois, & à la veüe de tant d'en

nemis, non seulement, elle ne donna aucun signe d'apprehension, mais s'estant ramassé ses forces elle s'en vint furieusement contre eux tous, la dessus la compagnie se diuise & fend en deux aisles, au trauers desquelles passa l'Abade à la course, & arriua à l'arriere garde, ou estoit le Gouuerneur qui l'attendoit pour la tuer, monté sur vn Elephant, lequel tascha de l'empoigner auec sa trompe: mais il n'en peut iamais venir à bout, tant elle faisoit de sauts & de bonds, ains elle s'efforçoit d'enferrer l'Elephant auec sa corne. Le Gouuerneur sçachãt tres bien qu'elle ne pouuoit estre offensée que au defaut de ses escailles, & s'il ne luy donnoit dans le flanc, attendit qu'en sautant, elle luy descouurit le ventre, & alors prenant son à point, auec vne merueilleuse dexterité, il vous luy lança vn dard, & la transperça de part en part, auec les acclamations, & cris d'allegresse de tous ceux de sa bande. qui sans attendre autre chose, firent sur le champ vn grand amas de bois, auquel on mit le feu, & tandis que les escailles de cet animal se brusloient, & qu'il se rostisoit, ils balloient, & sautoient tout à l'entour, en tranchant chascun l'vn apres l'autre sa carbonnade, à mesure que le rosti se cuisoit, & les mangeoient ioyeusement. Cela fait ils ouurirent l'Abade, pour en tirer le cœur, le

foye, & le cerueau, dont ils firent vn plat plus honneste, qu'ils presenterent au Gouuerneur, qui s'estoit tiré vn peu à l'escart, en vn lieu assez esleué, prenant son plaisir, & passetemps à regarder ce ieu. Et moy qui me trouuay present à ceste deffaite, i'eu pour ma part les ongles, que i'obtins du Gouuerneur, lesquelles ont, à ce qu'on tient, les mesmes vertus, & proprietez que celles de l'Elant. La corne aussi en est souueraine contre les poisons, ne plus ne moins que celle de la Licorne.

CHAPITRE. V.

DV TEMPERAMENT, MOEVRS *& Coustumes des Cochinchinois, de leur façon de viure, vestir, & se medicamenter.*

LEs Cochinchinois ne different gueres pour la couleur du visage des Chinois, & ont tous le teint oliuastre, parlant de ceux qui sont plus voisins de la mer : car pour les autres, qui sont plus auant dans la terre iusques au Tunchim, ils sont aussi blancs que les Europeans. Pour les traits de visage ils retirent encore aux Chinois, ayants comme eux

le nez plat, les yeux petits, & quant à leur stature, elle est mediocre, ie veux dire, qu'ils ne sont, ny si petits que les Iaponois, ny si hauts que les Chinois. Mais en force & disposition du corps, ils les surpassent les vns & les autres, & en courage & valeur, ils deuancent les Chinois, seulement les Iaponois les surmontent en vne chose, qui est le mespris de la vie, dans les perils & combats. Car les Iaponois n'en font point de cas, ne craignants la mort en façon quelconque. Le Cochinchinois est plus doux, & plus courtois en sa conuersation, qu'aucun autre peuple d'Orient, & quoy que d'vn costé ils se prise beaucoup de sa valeur, si tient il d'autre part à grande infamie de se laisser transporter à la cholere. Et la ou toutes les autres nations Orientales tiennent les Europeans pour gens profanes, & que naturellement ils les ayent en horreur, tellement que quand nous abordons à quelqu'vne de leurs terres, ils se mettent tous en fuitte. Le contraire se fait toutes-fois dans la Cochinchine, ils nous accostent à l'enuy, ils nous font mille demãdes, nousprient de mãger auec eux, bref ils vsẽt de toutes sortes de courtoisie, ciuilité, & priuauté en nostre endroit. Ainsi m'arriua il, & a mes autres compagnons, à nostre premiere entrée en ce pays, ou on eust

dit que nous estions parmy nos plus grands amis,& qu'on nous y cognoissoit de longue main. Qui est vne belle porte ouuerte aux Predicateurs de IESVS-CHRIST, pour y prescher le sainct Euangile.

De ce naturel qu'ils ont si complaisant, & de cette facilité de mœurs, s'ensuit pareillement vne grande vnion, & bonne intelligen-qu'ils ont par entre eux, traictants par ensemble les vns auec les autres, auec autant de franchise, & de candeur, comme s'ils estoient tous freres,nourris, & esleuez en mesme maison, encore qu'ils ne se soient iamais veus ny cogneus. Et seroit estimé grande vilenie parmy eux, que quelqu'vn mangeast quelque chose pour petite qu'elle fust, sans en faire part à ceux qui sont auec luy,donnant à chascun son morceau. Ils sont d'inclination liberaux, & bien faisans aux pauures à qui ils ont coustume de ne iamais refuser l'aumosne, qu'ils demandent : & penseroient auoir bien fort manqué à leur deuoir,s'ils la leur auoient desniée, comme s'y tenants obligez par iustice. De la est que quelques estrangers s'estants vne fois sauuez d'vn naufrage en vn port de la Cochinchine, & n'ayants aucune cognoissance de la langue pour pouuoir demander ce qui leur faisoit besoin, il ne leur

fallut apprendre que ce tout seul mot, *Doij*, qui veut dire iay faim. Car tout aussi tost qu'ils entendirent ces estrangers se plaindre de cette sorte, & s'en aller criants aux portes de leurs maisons *Doij*, ils sortoient tous à l'enuy touchez de compassion, & leurs donnoient à manger, si bien qu'en moins de rien ils amasserent tant de prouision, qu'vn nauire leur ayant esté depuis accordé du Roy, pour retourner en leurs pays, il ne s'en trouua pas vn qui voulut se resoudre a prendre ceste commodité, tant ils s'estoient affectionnez à vn pays, ou ils auoient trouué des personnes, qui leurs fournissoient si liberalement dequoy s'entretenir, sans trauailler. Si bien qu'il fut necessaire que le Capitaine du nauire les contraignist à grand coups de baston, & de plat d'espée à s'embarquer, comme ils firent, chargeants leur nauire du ris qu'ils auoient recueillis, allants seulement crians par les portes, iay faim.

Mais autant que les Cochinchinois se monstrent prompts & liberaux à donner, autant & plus le sont ils à demander tout ce qu'ils voyent : aussi n'ont ils pas plustost ietté les yeux sur les choses, qu'ils pensent estre rares & curieuses, qu'ils leur en prend enuie, & vous disent aussi tost *Sin mecaii*, qui veut dire

donnez-moy vne de ces choses la. Et tiennent à si grande discourtoisie, qu'on leur refuse vne chose, bien que rare, & pretieuse, & que l'on n'ait que celle la, que quiconque leur fera ce refus, il sera aussi tost pris pour vn vilain. Si que il est besoin, ou de cacher ce qu'on a, ou d'estre prest à le donner, a qui le demande.

Vn marchant Portugais ne prenant pas plaisir à ceste façon de faire, si extraordinaire, comme il y en a bien peu qui s'y plaisent, & se voyant tous les iours importuné en ce pays, de donner ce qu'on luy voyoit de beau entre ses mains, s'aduisa vn iour de se gouuerner de mesme façon auec eux. Il s'approche à ce dessein, de la barque d'vn pauure pescheur, & mettant la main à vn grand panier, qu'il auoit plein de poisson, luy dist en langue du pays *Scin mocaii*, donnes-moy cela, le bonhomme sans autre discours luy bailla le panier, tel qu'il estoit pour l'emporter, comme fit le Portugais, en sa maison, non sans s'estonner, & s'emerueiller, de la liberalité des Cochinchinois. Bien est vray qu'ayant pitié du pauure pescheur, il luy paya depuis, ce que pouuoit valoir son poisson.

Les termes d'entretien, courtoisie, & ciuilité, sont à plus pres les mesmes que ceux des Chinois. Les inferieurs traitants auec beau-

coup d'esgard auec leurs superieurs, comme aussi les esgaux entre eux, pratiquants toutes les petites punctualitez, & menus compliments, que nous sçauons estre tous particuliers aux Chinois : & specialement ce grand respect qu'ils rendent aux plus vieux, preferants tousiours les plus âgez en toutes choses, en quelque degré, & condition qu'ils soient, & donnants à la vieillesse toute sorte de preeminence par dessus les ieunes. Et par ainsi quelques vns de ces seigneurs, nous estants venus plusieurs fois visiter en nostre maison, encore qu'ils eussent esté aduertis par l'interprete, qu'vn bon Pere, plus âgé que les autres, n'estoit pas nostre Superieur, il ne leur fut pas toutefois possible de s'abstenir de saluer le vieillard deuant le Superieur, qui estoit beaucoup plus ieune. Dans toutes les maisons des Cochinchinois pour pauures qu'elles soient, on garde trois manieres de se seoir. La premiere & moindre de toutes, se fait sur vne natte estenduë à platte terre, & c'est de la sorte, que s'assoyent les personnes qui sont de mesme qualité. La seconde sur certaines cordes, ou sangles tenduës, & reuestuës de natte bien plus fine, & delicate que l'autre, ou se mettent les personnes plus honorables. La troisiesme est sur vne tente, esleuée de terre d'en-

uiron deux piez & demy, dreſſée en forme de lict,& qui ſe preſente aux Gouuerneurs ſeulement,& Seigneurs du lieu,ou aux perſonnes dediées au ſeruice diuin, auſſi y font ils touſiours ſeoir nos Peres.

De ceſte gentileſſe & agreable humeur des Cochinchinois, naiſt l'eſtime, qu'ils font des eſtrangers, auſquels ils donnent la liberté de viure chaſcun ſelon ſa loy,& de ſe veſtir comme bon leur ſemble. Ains ils loüent leurs façons de faire, admirent leur doctrine,& la preferent librement à la leur: tout au contraire des Chinois, qui ne font eſtat que de leur pays, façons de faire,& doctrine.

Pour ce qui eſt de leurs habillements, nous auons deſia dit, que la ſoye eſt ſi commune en la Cochinchine, que tous en vont veſtus. Reſte ſeulement de parler de la façon qu'ils y gardent. Et pour commencer par les femmes, il faut aduoüer que leur habit m'a touſiours ſemblé le plus modeſte de toute l'Inde, puiſqu'elles ne pourroient ſouffrir qu'aucune partie de leurs corps fut deſcouuerte, non pas meſme durant les plus grandes chaleurs. Elles portent cinq ou ſix taffetas, l'vn ſur l'autre, & tous de differentes couleurs. Le premier deſcend juſques à terre,& elles le font traiſner auec telle grauité bien-ſeance, & majeſté,

qu'on ne peut mesme apperceuoir le bout de leurs piez, suit apres le second plus court que le premier de quatre ou cinq doits, puis le troisieme plus court, que le second, & ainsi du reste, auec proportion de l'vn à l'autre. De maniere que toutes les couleurs, s'y voyent dans leur varieté. C'est la l'habit que portent les femmes de la ceinture en bas: Car pour le corps elles le couurent de certains corps de cote, faits en eschiquier, tous diuersifiez en couleur, iettans par dessus vn voile si fin, & delié, qu'on voit aisement à trauers, toute ceste bigarreure, qui represente vn riant & gracieux printemps, mais accompaigné de beaucoup de grauité, & de modestie.

Elles portent leurs cheueux espars, & flottants sur les espaules, & les laissent croistre à telle longueur, quils battent iusques en terre, & plus ils sont longs, plus sont ils trouuez beaux. Elles ont sur la teste vne grande capelle, qui à les bords si larges, qu'elle leur cache tout à faict la face, sans qu'elles puissent porter la veüe plus loin, que trois ou quatre pas deuant elles. Et ces capelles sont entretissuës de soye, & d'or selon la qualité des personnes. La courtoisie n'oblige les femmes à autre chose, quand il faut saluër ceux qui les rencontrent, que de hausser leurs

chapeaux, autant qu'il suffit pour se faire voir en face.

Les hommes au lieu de hauts de chausses, s'enuelopent d'vne piece d'estoffe toute entiere, se suruestant pareillement cinq ou six habits longs & larges, tous de fine soye de differentes couleurs, auec de grandes & larges manches, comme pourroient estre celles des Peres de S. Benoist. Ces habits de la ceinture en bas sõt tout autour tailladez & deschiquetez à belles mouchetures. Si bien qu'allants par la ville, ils font parade de toutes ces couleurs meslées ensemble: que si quelque doux ventelet vient à donner dedans, qui les enleue, & face voltiger, on diroit proprement que ce sont autant de Paons qui font la roüe, & estallent la varieté de leurs plumes.

Ils nourrissent vne longue perruque comme les femmes, laissants tomber leurs cheueux iusques aux talons, & ont aussi leurs capelines. Ceux qui ont de la barbe qui sont assez rares, ne se la coupent iamais, se conformants en cela aux Chinois, aussi bien encore qu'a laisser croistre les ongles de leurs doigts, que les nobles ne roignent iamais, les gardants pour marques de noblesse, & pour se distinguer du menu peuple & des artisans, qui ne les peuuent auoir longues, à cause

qu'ils en seroient empeschez dans les mestiers qu'ils exercent : là où les caualiers les ont si longues qu'ils ne peuuent rien serrer dans le poing. Ils ne peuuent gouster nostre façon de couper les cheueux, & roigner les ongles, leur estant auis qu'ils ont esté donnez de la nature pour l'ornement de la personne. Ainsi comme on parloit vne fois des cheueux, ils firent vne obiection à laquelle ils ne fut si aisé de respondre du commencement. Si, disoient ils, le Sauueur du monde, à qui vous faites estat de vous conformer en toutes vos actions, portoit les cheueux longs, & vne perruque à la Nazareene, comme vous l'asseurez vous mesmes, & nous le faites voir en vos peintures, pourquoy ne faites vous pas le mesme. Adioustants à cela, pour plus grande force, que le Sauueur du monde s'estant seruy d'vne longue perruque, donnoit bien à cognoistre que ceste façon estoit la meilleure. Ils se contenterent neantmois quand nous leurs dismes que l'imitation ne consistoit pas en l'accoustrement.

Les gens de lettres & Docteurs s'habillent vn peu plus grauement, sans tant de couleurs & deschiquetures, ains ils couurent toutes les autres d'vne robe de damas noir ; ils portent en outre vne forme d'estolle qu'ils pen-

dent à leur col, & au bras vn manipule de soye bleuë, se couurants ordinairement la teste de certains bonnets, à la façon d'vne mitre pontificale. Les hommes aussi bien que les femmes ont tousiours entre les mains vn esuantail fort semblable à ceux d'Europe, qu'ils portent plus par contenance qu'autrement. Au lieu que nos Europeans durant le dueil ont coustume de se vestir de noir, ils prenent la couleur blanche. Quand ils saluent quelqu'vn, iamais ils ne se descouurent la teste, tenant cela a discourtoisie en quoy ils ont mesme sentiment que les Chinois, qui tiennent ceste action si peu sortable à gens d'honneur, & tant pleine d'irreuerance, que pour s'accommoder en cela à leur sentiment, il fut besoin que les Peres de la Compagnie obtinsent de nostre S. Pere le Pape Paul cinquiéme permission de pouuoir celebrer le S. sacrifice de la Messe en ces quartiers la, teste couuerte.

LesCochinchinois en fin ne se seruent point du tout, ny de chausses, ny de souliers, prenans tout au plus, pour se garãtir la plante des piez, de ce qui la pourroit offenser, vne semelle de cuir retenuë, & reliée au dessus du pié, de quelques boutons, & rubans de soye, en façon de sandales, n'estimants, non plus qu'il soit con-

tre la biẽ-ſeance, d'aller tout à fait déchaux. Et quoy que marchants de ceſte ſorte, auſſi bien chauſſez, que dêchauſſez, ils ſe crottent les piez, à bon eſcient, ils ne s'en mettent guere en peine, ayants à cet effet, en toutes leurs maiſons à l'entrée de la ſale vn baſſin d'eau biẽ nette, dãs laquelle ils ſe lauent les piez : & ceux qui ſe ſeruent de ſandales les y laiſſent pour les reprendre au ſortir, n'en ayants pas beſoin au logis, ou le pauemẽt eſtant couuert de natte, ils ne doiuent apprehender de ſe ſalir.

Nos Peres qui ſont en ces quartiers la ont deſia cela, que les Cochinchinois n'eſtants ſi fort attachez à leurs façons de faire, qu'ils meſpriſent celles des eſtrangers comme les Chinois, ils n'ont pas ſujet de changer la forme de leur habit, qui ne differe en rien du commun de toute l'Inde. Ils portent vne ſottane de cotton bien delié, qu'ils appellent *Ebingon*, & qui eſt pour l'ordinaire de couleur bleue, & marchent ainſi en public, ſans autre robbe ny manteau. Ils ne ſe ſeruent point toutesfois de ſouliers, ſoit de la façon d'Europe, ſoit de celle du pays : car de ceux-la, ils n'en peuuent auoir, n'y ayant là perſonne, qui les ſçache faire, & quant à ceux-cy, ils ne s'en peuuent aider, eſtants fort incommodes à ceux qui n'y ſont pas accouſtumez, ains ils

leur font beaucoup de mal, pource que les boutons qui les reserrent escartent les doigts des piez, & les separent par trop l'vn de l'autre, & par ainsi ils ayment mieux aller piez déchaux, & s'exposer aux choliques continuelles, que cela leur apporte, specialement ez commencements, tant à cause de l'humidité de la terre, que pour n'y estre encore faits. Bien est vray qu'en bien peu de temps la nature s'y habituë, & la peau s'endurcit de telle sorte, qu'on n'y sent plus aucune peine, encore qu'il faille marcher par des chemins pleins de pierres, & au trauers des espines. Pour moy i'y estois tellement fait, que retourné que ie fus à Macao, i'auois bien de la peine à endurer des souliers, qui me sembloient grandement pesants & fort embarassants à mes piez.

La nourriture plus ordinaire des Cochinchinois est le ris, & c'est vne chose estrange que ce pays foisonnant en toute sorte de chair, volaille, poisson, & en fruits de tant d'especes, que cependant leur meilleur repas, soit de ris, dont ils s'emplissent au commencement de la table, & puis vont effleurant & goustant comme par ceremonie de toutes les autres viandes. Si que leur principale nourriture est le ris, comme à nous autres le pain, qu'ils mangent tout seul sans sausse ny façon

quelconque, de peur de s'en degouſter à la longue, ainſi ils n'y mettent ny beurre, ny ſel, ny huile, ny ſucre. Mais ils le font cuire auec de l'eau ſimple, & encore n'en mettent ils qu'autant qu'il en faut, pour empeſcher qu'il ne s'attache au pot, & qu'il ne ſe bruſle. C'eſt pourquoy les grains en demeurent tous entiers, n'eſtants qu'vn peu ramollis & humectez. Ils experimentent en outre que n'aſſaiſonnant point leur ris, il s'en digere bien plus aiſement, d'où vient que ceux qui en viuent par tout l'Orient, ont couſtume d'en manger pour le moins quatre-fois le iour, & en grande quantité, pour fournir au beſoin qu'en a la nature.

Les Cochinchinois mangent aſſis par terre, & les piez croiſez, ayants deuant eux vne table ronde, eſleuée à la hauteur de l'eſtomac, fort iolimeut trauaillée, & dont la bordure ſera argentée, ou dorée ſelon la qualité, & les moyens des perſonnes, qui s'en ſeruent. Ceſte table n'eſt pas fort grande, la couſtume eſtant, que chaſcun aye la ſienne à part, de maniere qu'autant qu'il y a de conuiez à vn banquet autant faut il dreſſer de tables, ce qui ſe garde meſme quand ils mangent en leur particulier, ſi ce n'eſt que par fois le mary & la femme, le Pere & le fils s'aydent d'vne meſme table

Ils n'ont ny couteaux, ny fourchettes sur table, n'ayants aucunement besoin ny de l'vn, ny de l'autre: non de couteaux, pource qu'on leur tranche leurs morceaux à la cuisine, & qu'au lieu de fourchettes, ils ont de petits bastons bien polis, qu'ils mettent entre leurs doigts, dont ils se seruent auec tat d'addresse, & d'habilité, qu'il n'y a rien qu'ils ne prennent auec. Ils n'ont non plus besoin de seruiettes, ne se salissants du tout point les mains, ne les mettant iamais à la viande sans ces bastons.

Les banquets sont fort frequents parmy eux entre les voisins, dans lesquels ils seruent beaucoup de viandes fort diuerses, de celles que nous auons dites iusques icy. Ils n'y seruent point pourtant de ris, supposants que chascun en a chez soy. Et pour pauure que soit celuy qui traitte, on ne croit pas qu'il ait fait honestement, si chascun des conuiez n'à pour le moins sa table couuerte d'vne centaine de plats. Et pource qu'ils ont coustume d'inuiter à ces banquets tous leurs amis, parens, & voisins, iamais banquet ne se fait, où il n'y ait trente, quarante, cinquante, par fois cent, & mesme deux cens personnes, & ie me suis vne-fois trouué à vn de ces plus solennels festins, ou les conuiez n'estoient pas moins de deux mille. Aussi faut il que tels banquets

ſe facent à la campagne, à ce que le lieu ſoit aſſez grand pour loger tant de tables. Perſonne ne doit trouuer eſtrange que les tables eſtant peu capables, comme nous auons dit, on y ſerue cependant pour le moins cent plats, d'autant qu'en ces occaſions par vn merueilleux artifice, il vous mettent ſur la table vn chaſtelet, ou dreſſoir de cannes de ſucre à diuers eſtages, ſur lequel ils arrangent & entaſſent de fort bonne grace tous ces plats, leſquels doiuent auoir de tout ce que le pays produit, ſoit de chair, ſoit de poiſſon, volailles beſtes à quatre pié, tant domeſtiques que ſauuages, auec toutes les ſortes de fruits, qui ſe rencontrent en la ſaiſon. Autrement ſi vne ſeule eſpece y manquoit, ce feroit vn grand reproche à celuy qui traitte, & on ne daigneroit pas donner à ce repas le nom de banquet. Les maiſtres mangent les premiers, & ſe font ſeruir par les plus honorables de leurs domeſtiques, puis quand les maiſtres ſe ſont leuez de table, ces plus honorables ſeruiteurs prenent leur place, ſeruis par d'autres valets de moindre conſideration, qui leurs ſuccedent auſſi à leur tour. Et pour ce qu'ils ne peuuenr fournir à dêconfire tout ce grand appareil, & que ſelon la couſtume, tous les plats ſe doiuent vuider, ſaoulez que ſont ceux

cy, vient vn autre table de valets de plus bas estage, qui en mangent tant qu'ils peuuent, & mettent le reste dans certains bissacs, qu'ils destinent à cet effet, & le portent à leur maison pour en festoyer les ragasches, & soüillons de cuisine qui en font gaude chere, & la se termine toute la ceremonie.

La Cochinchine n'a point de raisins, & partant au lieu de vin, ils se seruent pour boisson d'vn ris distillé par l'alambic, qui à le goust d'eau de vie, à laquelle il est semblable en couleur, de mesme acrimoine, subtilité, & viuacité. Ils en ont si grande abondance que tous en boiuent communement, tant qu'ils veulent, & ne s'en enyurent pas moins qu'on feroit de vin en ces quartiers. Les personnes neantmoins plus considerables, ont coustume de tremper cette boisson d'vn autre, distillé, qui se fait du Calamba, qui luy communique vne odeur tout à faict aggreable, & ils en font vn meslange tres parfait.

Sur iour ils ont coustume de boire d'vne certaine eau bien chaude, en laquelle se cuit la racine d'vne herbe nommee Chia, qui donne le nom à cette boisson, laquelle est fort cordiale, & n'aide pas peu à destacher les mauuaises humeurs de l'estomac, & a faciliter la digestion. Les Iaponois & Chinois en vsent

aussi, excepté qu'en la Chine, au lieu de la racine ils y font cuire les fueilles de l'arbre, & au Iapon on les pulverise, mais les effets en sont les mesmes, & le tout s'appele Chia.

C'est vne chose incroyable que nous autres Europeans, parmy vne si grande quantité de viandes, & abondance de tout, nous souffrions cependant beaucoup de faim, & de soif, non tant à faute de viandes, que pour n'estre accoustumez à semblables aliments, la nature patissant beaucoup de se voir priuée tout d'vn coup du pain, & du vin. Et ie crois que les Cochinchinois experimenteroient le mesme, s'ils venoient en Europe, ou ils n'auroient plus leur ris, encore qu'ils y eussent plusieurs autres viandes exquises en abondance. Ie raconteray à ce propos ce qui nous auint auec vn Gouuerneur de la Cochinchine. Celuy-cy cõme nostre amy intime, fut inuité de nous de prẽdre son repas en nostre maison, & pour luy tesmoigner auec plus d'affection l'amitié que nous auions pour luy, nous taschâmes de luy faire plusieurs seruices apprestez à la façon de nostre Europe. Il se met donc en table, & au lieu que nous esperions, qu'il nous sçauroit bon gré de nostre bonne volonté, qu'il la loüeroit, & nous remercieroit de ceste grande nouueauté, attendu que nous n'y auiõs point

espargné nostre peine, essayé qu'il eust tous les plats l'vn apres l'autre, il n'y en eust pas vn, duquel il luy fut possible de manger, quel effort qu'il se fit par courtoisie & honnesteté. De maniere, qu'il fut necessaire de luy apprester d'autres viandes à la façon du pays, du moins mal que nous peûmes, desquelles il mangea par apres auec bien de l'appetit, à son contentement, & au nostre. La diuine prouidence ne laisse pas de soulager en mille manieres la peine de ses seruiteurs à publier son S. Euangile, n'ayant pas faute de moyens de recompenser mesme dés ceste vie, ce qu'ils endurent pour son amour. Ainsi qu'il arriue en ce qui est du viure, comme aussi bien en ce que nous auons dit d'aller nuds piez, la nature s'accoustumant peu à peu à ceste forme de vie du pays, à laquelle elle s'apprend, & fait si bien, que sa premiere nourriture luy semble par apres plus estrange, quand il luy faut reuenir. Ce que i'ay experimenté en moy-mesme, depuis mon retour de ces pays la : car ie n'eusse desiré autre chose, que le ris de la Cochinchine, duquel ie me trouuois mieux, que de tout ce qu'on me pouuoit presenter icy.

Quand aux Medecins, & à leur façon de traiter les malades, i'ay à dire qu'il y en a grand nombre, tant Portugais, que naturels du pays:

& on voit souuent que beaucoup de maladies incogneuës, & sans remedes aux Medecins d'Europe, ont esté descouuertes, & aisement gueries par ceux du pays. Et telle fois arriue que les Medecins Portugais, auront abandonné vn malade, le tenant pour expedié, qu'il sera aisement gueri par vn Medecin du pays, si on vient à l'appeller.

La methode que tiennent ceux-cy est, qu'entrez qu'ils sont dans la chambre de leurs malades, ils s'arrestent quelque temps aupres de leur lict, pour se rasseoir de l'esmotion, qu'ils ont contracté en venant. Puis ils luy tastent le pouls auec vne grande attention, & circonspection: Apres cela ils luy disent, vous auez telle maladie; & si le mal est incurable, ils luy diront sincerement, ie n'ay point de medecine pour ce mal, qui est vn signe que le malade n'en peut rêchapper. Que s'ils iugent que la maladie soit telle, qu'elle se puisse guerir par leurs remedes, ils vous diront, i'ay dequoy vous guerir, & en tel temps, qu'ils disent, ie vous mettray sur pié. Sur cela ils conuiennent du salaire qu'aura le Medecin en cas que le malade guerisse, lequel ils mesurent & proportionnent à la qualité & grandeur de la maladie, & telle fois arriuera qu'ils en passeront vn contract entre eux. Apres ce-

la le Medecin compoſe luy meſme la Medecine, ſans recourir aux Apotiquaires, auſſi n'y en a il point, ce qu'ils font de peur de manifeſter le ſecret de leurs remedes, qu'ils cachent tant qu'ils peuuent, en partie auſſi pour ce qu'ils ne s'oſent pas fier à perſonne des ingrediens qu'ils preſcriuent. Si le malade recouure ſa ſanté au temps prefix dans le marché, comme il arriue ordinairement, il eſt obligé de donner le prix dont ils s'eſtoient accordez par enſemble : ſi auſſi il ne ſe guerit, le Medecin perd & ſa peine, & ſa medecine.

Les Medecines qu'ils donnent à leurs malades, ne ſont pas comme les noſtres qui donnent du degouſt, ramolliſſent, & laſchent le ventre, mais ſont auſſi aggreables que le potage, & ſont auec cela nourriſſantes, ſans qu'il ſoit beſoin, de prendre d'autre aliment. D'où vient qu'ils en donnent pluſieurs fois le iour au malade, comme nous ferions des boüillons de temps en temps. Et ces Medecines n'alterent point la nature, mais aydent ſeulement ſes fonctions ordinaires, deſſeichant les humeurs peccantes, ſans trauailler le malade aucunement. Il ſe preſente icy vne choſe digne d'eſtre rapportee, en cet endroit. Vn Portugais tombé malade, fit appeller des medecins d'Europe, qui apres l'auoir

traitté quelque temps le laisserent pour mort, sans le retourner voir. On appelle vn Medecin du pays, qui luy promit de le guerir dans certain temps, luy recommandant tres estroitement que durant qu'il le traitteroit, il s'abstint des femmes, ou autrement que c'estoit fait de luy, & qu'il ne voyoit aucun remede en sa Medecine pour le pouuoir guerir, & le tirer du danger ou il estoit, qu'a ceste condition. Ils arrestent leur marché le Medecin se fait fort de le guerir au bout de trente iours. Le malade prend la Medecine qu'il luy auoit ordonné, & dans peu de iours se trouua si bien remis, qu'il n'apprehende nullement de faire ce que le Medecin luy auoit si expressement defendu. La dessus le Medecin vint visiter son malade, & du changement qu'il remarqua au pouls, s'apperçoit bien de son incontinence, & l'aduertit de se disposer à la mort, parce qu'il estoit hors de tout espoir & qu'il ne sçauoit plus aucũ remede pour luy sauuer la vie. Que cepedant il ne laissast pas de luy payer l'argent, qui luy estoit deu par le marché, & que s'il mouroit ce n'estoit point sa faute. On plaida l'affaire, arrest donné, que le malade payeroit le Medecin, sur quoy il se mourust.

Ils ont encore l'vsage de la saignee, mais

ils espargnent vn peu plus le sang qu'on ne fait en Europe, & ils ne se seruent point de lancettes communes: mais ils ont plusieurs plumes d'oye, dans lesquelles ils agencent de petites pieçes de porcellaine fort aiguës, & faites en forme de dents de scie, les vnes plus grandes les autres plus petites. Et quand il est question d'esuenter la veine, ils appliquent vne de ces plumes, qui soit porportionée à sa grandeur, & donnants dessus vn petit coup du doigt, ils ouurent la veine, la porcellaine n'y entrant qu'autant que besoin est. Mais ce qui est de plus admirable, c'est qu'ayant tiré du sang suffisamment, ils n'ont que faire ny de bande, ny de compresse, ny de ligature quelconque: mais mouillants le poulce auec de la salive, ils le pressent sur l'ouuerture, & font reuenir la chair en sa place, le sang s'arreste tout soudain, & la playe se referme. Ce que i'attribue à leur façon d'ouurir auec la porcellaine endantée, qui fait que la veine se rejoint & reprend plus aisement.

Ils ne manqnent pas de Chirurgiens, qui ont de merueilleux secrets. Ie n'en veux donner autre preuue, que ce qu'ils ont pratiqué sur moy mesme, & sur vn de nos freres mon compagnon. Estant tombé d'vn lieu fort

haut, i'allay donner de l'estomach contre vn quartier de pierre, aussi tost ie commence à ietter le sang par la bouche, & mesme la poictrine m'en demeura entamée. La dessus on me donne quelques remedes à nostre mode d'Europe, sans que i'en ressentisse aucun allegement. Mais arriue à ces entre-faites vn Chirurgien du pays, qui prist quantité d'vne certaine herbe, semblable à la Mercurialle, & en faisant vn emplastre, me l'appliqua sur l'estomach, puis il fit bouillir de ceste herbe auec de l'eau, pour m'en faire boire, & m'en fit encore manger de toute cruë, & dans peu de iours me voila gueri parfaitement. Pour en faire moy mesme l'experience de nouueau, ie fis rompre la iambe à vne poule en diuers endroits, & apres faisant vne emplastre de ceste herbe, ie la fis appliquer sur les ruptures de la iambe, & en peu de iours elle fut remise saine & entiere.

Vn Scorpion auoit mordu au col vn de nos freres, que i'auois pour compagnon, qui est vne morsure mortelle en ce Royaume, aussi, tout incontinent la gorge luy enfla, & nous estions pour luy donner l'Extreme-Onction, quand on appelle vn Chirurgien, lequel fit sur l'heure cuire vne potéede ris auec de l'eau simple. Et puis mettant le pot aux piez de

nostre frere, il l'enuelopa de ses draps à ce que la vapeur, & fumee chaude ne se perdit pas. D'ou s'ensuiuit qu'aussi tost qu'elle fut montée iusques au lieu de la morsure, ce bon frere sentit sa douleur s'alleger, sa gorge se desenfla, & se trouua aussi gaillard, que si iamais il n'eust eu aucun mal.

On pourroit adiouster plusieurs autres choses semblables : mais ie diray seulement que les medicaments ont bien plus de force en ces quartiers la, qu'ils n'en ont icy. Et ie peux dire en particulier, que i'apportois auec moy de la rhubarbe, dans vn petit baril, qui estoit de la plus excellente qui fut, quand i'arriuay en Europe apres deux ans de voyage, ie trouuay ma rhubarbe si changée, que ie ne la cognoissois plus, tant les simples perdent de leur vertu au transport de ces pays la, aux nostres.

CHAPITRE VI.

DV GOVVERNEMENT POLITIque, & Ciuil, des Cochinchinois.

I'En diray briefuement ce qui suffit, pour en estre instruit succinctement. Parce que si ie

se voulois deduire bien au long, en m'estendant par trop, ie m'esloignerois du dessein que i'ay pris en ce mien court narré. En general leur Gouuernement à quelque chose de celuy, qui est garde au Iapon, & de celuy de la Chine. Et pourtant comme les Iaponois prisent beaucoup plus les armes que les sciences, tout au contraire des Chinois, qui font vn estat nompareil des sciences, sans tenir beaucoup de conte des armes. Les Cochinchinois ne s'esloignants pas tout à fait des vns, pour prendre le party des autres, tiennent le milieu, & portent esgalement l'esprit de leurs peuples, à s'affectionner aux armes, & aux sciences selon les occasions. A cest effet ils recompensent, & esleuent aux charges, & dignitez du Royaume, tantost les Docteurs tantost les soldats, preferants & postposants tantost ceux-cy, tantost ceux-la, selon qu'il leur semble estre pour le mieux.

La Cochinchine a bon nombre d'Vniuersitez, dans lesquelles il y a des lecteurs des escoles, & des degrez ausquels on monte par voye d'examens, ainsi qu'il se pratique dans la Chine, enseignants les mesmes sciences, se seruants de mesmes liures, & Autheurs sçauoir du Zinfu, ou Confus, ainsi que parlent les Portugais. Autheur d'aussi sublime,

& profonde doctrine, & authorité chez eux, comme seroit parmy nous Aristote, & en effet il est plus ancien. Ces liures sont pleins d'erudition, de rares histoires, de graues sentences, de prouerbes, & choses semblables, toutes concernantes les bonnes mœurs, comme seroient entre nous Seneque, Caton, & Ciceron. Il se passe plusieurs années deuant que de pouuoir apprendre la proprieté de la phrase, characteres, & hierogliphes, auec lesquels ils sont escrits. La piece cependant dont ils font plus grand cas, & qu'ils ont en plus grande estime, c'est la Philosophie morale comprenant l'Ethique, l'Oeconomique, & Politique. Et c'est vne chose fort belle à voir & entendre quand ils estudient dans leurs sales, lisants & prononçants leurs leçons à haute voix, en maniere de chant. Ce qu'ils font pour s'accoustumer, & habituer à donner à chasque parolle son propre accent, dont ils ont grand nombre, & auec lesquels ils signifient plusieurs choses, & fort diuerses, d'ou il appert que pour pouuoir s'entretenir auec eux, la est de besoin de sçauoir les principes de la Musique, & du Contrepoint.

Le langage qu'ils parlent ordinairement, est bien diuers de celuy, auec lequel ils enseignent, & qu'ils lisent en leurs estudes, & au-

quel sont escrits leurs liures. Comme encore parmi nous, autre est nostre langue vulgaire, qui nous est commune à tous, autre la Latine qui n'a son cours, que dans l'Escole. En quoy ils different des Chinois, lesquels s'ils sont ou lettrez ou nobles, ne parlent iamais qu'vn mesme langage, qu'ils appelent des Mandarins, c'est à dire des Docteurs, Iuges & Gouuerneurs. Et les characteres dont ils se seruent pour escrire comme aussi pour imprimer leurs liures, passent le nombre de quatre vingt-mille tous differents les vns des autres. C'est pourquoy les Peres de la Compaignie de IESVS, demeurent les huict, & bien souuent dix années en l'estude de ces liures, deuant que de s'en rendre maistres, & deuenir capables de traiter auec eux. Mais les Cochinchinois ont reduit ceste grande multitude de characteres, au nombre de trois mille tout au plus, dont ils se seruent ordinairement pour coucher leurs discours, leurs lettres, leurs supliques, memoriaux, & autres telles choses, qui ne regardent point les liures imprimez, qui de necessité doiuent estre composez en caharacteres Chinois. Les Iaponois ont esté encore plus ingenieux, lesquels encore bien qu'ils taschent en tout ce qui concerne les liures escrits, & imprimez, de se conformer aux

Chinois,ont ſi bien fait cependant, que pour ce qui concerne l'eſtat des affaires ordinaires, ils ont inuenté quarante huict lettres par la combinaiſon deſquelles ils expriment, & declarent tout ce qu'ils veulent, ne plus ne moins que nous autres auec noſtre A, B, C. Cependant auec tout cela les characteres Chinois, ſont encore en telle eſtime dans le Iapon,que ces quarãte huict lettres,quoy que plus commodes pour exprimer leurs penſées ſont peu priſées à comparaiſon,tellement que par meſpris on les appelle lettres de femmes.

Ceſte belle, & tout à fait ingenieuſe inuention de l'Imprimerie fût pratiquée en laChine & Cochinchine, deuant que nous en euſſions cognoiſſance en noſtre Europe, encore bien que ce ne ſoit,auec tant de perfection. Pour autant qu'ils ne ioignent pas les letres, auec les lettres, ou characteres, auec characteres: mais auec vn poinçon ou burin ils grauent, & taillent ſur vne planche leurs formes, tout de meſme qu'ils les veulent imprimer dans leurs liures. Puis ils appliquent leur papier ſur ceſte table ainſi grauée, & entaillée, & le mettent ſous la preſſe, tout de la meſme façon qu'on fait encore en Europe,quand on imprime ſur vne lame de cuiure,ou autre choſe ſemblable.

Outre ces liures que nous auons dit qui

traittent de la morale, ils en ont encore d'autres contenants, ainsi qu'ils parlent, des traitez des choses sacrées, comme seroit de la creation, & commencement du monde, des ames raisonnables, des demons, des idoles, & de leurs diuerses sectes, ces liures s'appellent d'eux *Sayc, Kim*, à la difference des autres profanes qu'ils nomment *Sayc, Chiu*. Nous parlerons de la doctrine sacrée, qui est comprise en ces liures en la seconde partie de ceste relation, ou le discours en sera plus à propos.

Bien que le langage des Cochinchinois, soit en cela semblable, à celuy des Chinois, que comme eux, ils ne se seruent que de paroles d'vne syllabe proferées, & prononcées auec diuersité de tons, & accents, si est-ce qu'ils different grandement en ce que les Cochinchinois sont en outre plus feconds, & abondans en voyelles, & partant plus doux, & plus agreables : plus riches en accents, & en tons, & partant plus melodieux & harmonieux. De façon qu'ils ont l'oreille née à la Musique, & propre pour distinguer la varieté des tons, & des accents.

La langue Cochinchinoise, a mon sentiment, est la plus facile de toutes, parce qu'elle n'a ny coniugaisons de verbes, ny declinaisons de noms : mais auec vne seule voix ou

parole, y adioustant vn aduerbe ou pronom, elle fait cognoistre le temps passé, present ou futur, le nombre singulier, ou plurier, & supplée en somme à tous les mœufs, & à tous les temps, & à toutes les personnes, comme aussi à la diuersité, tant des nombres que des cas. Par exemple ce mot, Auoir, qui en langue Cochinchinoise, s'exprime par celuy de *Co*, sans autre variation, qui adioustant vn pronom, seruira à tous vsages, & ainsi ce que nous dirions en coniugant, i'ay, tu as, il a. Eux se contentants du pronom, sans varier le verbe, diroient, Ie auoir, tu auoir, luy auoir. De mesme maniere pour suppleer la diuersité des temps, ils diroient au present, ie maintenant auoir, pour le passé, ie desia auoir, pour le futur ie apres, ou à l'aduenir auoir, & ainsi de l'vn à l'autre, sans iamais chãger leur *Co*. D'où il est aisé à voir combien ceste langue se peut apprendre aisement, comme en effet en six mois que i'y fus, i'en appris autant qu'il m'en falloit pour traitter auec eux, & mesme entendre leurs confessions, quoy que ie n'en eusse vne si parfaite cognoissance : car à dire le vray, pour s'y rendre excellent, il faudroit bien quatre ans entiers.

Mais pour reprendre le fil de mon histoire, ie disois que la coustume des Cochinchinois

estoit de ne faire pas seulement grand cas des hommes de lettres, recompensants leur grand sçauoir, en les esleuants à de hauts, & honorables degrés de dignité, leur assignants de bonnes rentes, & appointements : Mais qu'ils auoient encore en singuliere estime les personnes de courage, valeureuses, & excellentes aux armes. Ils s'y gouuernent cependant tout d'vne autre façon, qu'on n'a pas accoustumé de faire icy. Car au lieu de donner à leurs grands, & genereux Capitaines, comme on fait en ce pays vne terre, vn Conté, vn Marquisat, pour recognoistre leurs merites. Eux les recompensent, en leur sousmettants, tant de personnes, & vn nombre determiné de subiects & vassaux du Roy mesme, lesquels en quelque lieu du Royaume qu'ils soient, sont obligez de recognoistre pour leur Seigneur, celuy à qui le Roy les à donnez, auec obligation de le seruir de leurs armes, en tous les rencontres, où il en auroit besoin, comme aussi de luy payer tous les deuoirs, qu'ils souloient auparauant payer au Roy mesme. Et ainsi au lieu que nous disons, vn tel est Seigneur de telle place, Conte ou Marquis de tel lieu. Eux disent, celuy-cy est vn personnage de cinq cens hommes, cet autre de mille: le Roy a accreu le nombre de cestuy-cy

d'autre mille, de celuy la de deux mille, augmentant de beaucoup leur grandeur, dignités, richesses, & commoditez, en leurs donnant de nouueaux vassaux. De leurs guerres nous en parlerons au chapitre suiuant. Reste à present de dire quelque chose plus digne d'estre sçeuë, touchant leur gouuernement ciuil. Premierement ils expedient les affaires plus promptement, ainsi qu'on fait dans les armées, & comme on dit *more belli*, que nõ pas dans les longueurs du barreau par voye de Iuges, Notaires, & Procureurs, auec toutes leurs procedures. Les Vice-Roys, & Gouuerneurs des Prouinces suppleants à tous ces offices, lesquels donnent tous les iours Audience publique, quatre heures durant par chascun iour, dans vne belle, & grande court, au dedans de leurs propres Palais, deux heures le matin, & deux heures de releuée. La s'en vont tous ceux qui ont procez, representer leurs pretensions, & leurs plaintes, & le Vice-Roy ou Gouuerneur appuyé sur vne fenestre entend les griefs de chascun l'vn apres l'autre. Et d'autant que ces Gouuerneurs sont pour l'ordinaire, personnes de bon iugement, bien entendus, & experimentez dans les affaires, questionnants les parties à propos, & remarquants principalement, le sentiment des

assistants, qu'ils coniecturent de leur contenance, & de l'approbation dont ils fauorisent, ou le demandeur, ou le defendeur, ils rencontrent aisement la verité de l'affaire, & sur le champ, sans autre delay prononçent la sentence à haute voix, qu'on execute aussi tost sans appel, ou autre forme de procés, soit qu'elle soit de mort, ou de bannissement, ou de fouët, ou d'amende pecuniaire: chastiants le delit de chascun selon les peines portées par les loix.

Les crimes dont ils s'accusent pour l'ordinaire, & qui se chastient seuerement parmy eux sont en grand nombre. Mais sur tout ils punissent auec tout plein de rigueur, les faussaires, les larrons, & adulteres. Quand les premiers se trouuent conuaincus d'auoir chargé quelqu'vn à faux, d'vn crime dont il n'est pas coulpable, il est condamné sans mercy, à subir le supplice qu'auroit merité l'autre, s'il auoit fait ce dont on l'accuse. Et si le crime qu'on luy mettoit sus, demandoit la mort, celuy qui luy a imposé à tort, sera mis à mort. Et de verité la pratique fait voir que cette façon de iuger est bien la meilleure, pour tirer la cognoissance certaine d'vne verité. Les larrons sont chastiez à proportion de leur larrecins: car s'ils ont desrobé quelque chose

notable, on leurs couppe la teste, si vne chose de moindre consequence, comme par exemple vne poule on leur conpe vn doigt de la main, pour la premiere fois, s'ils y retournent, on leur en couppe vn autre, s'ils y sont surpris, pour la troisieme on leur couppé l'oreille, si pour la quatrieme le col.

Les adulteres tant hommes que femmes indifferamment, pour chastiment de leur crime sont exposez aux Elephants, qui les tuent en la maniere qui s'ensuit. On conduit le criminel hors de la ville dans vne plaine, & en presence d'vne infinité de personnes, qui y sont accourués, on le met au milieu de la place poings & piez liez proche d'vn Elephant, auquel on lit la sentence de celuy qui doit estre supplicié, à ce qu'il l'execute de point en point. Et dont voicy l'ordre. Premierement qu'il le saisisse, l'empoigne, & l'estreigne auec sa trompe, & le tienne ainsi suspendu en l'air le monstrant à tout le monde, puis qu'il le iette en haut auec violence, attendant à le receuoir sur la pointe de ses dents, à ce que tombant de roideur, emporté de son poids, il s'y enferre, & que tout d'vn mesme coup il le reiette contre terre, & qu'en fin il le foule & pestrisse aux piez. Ce que fait l'Elephant sans y manquer d'vn seul petit point, au grand

eſtonnement, & terreur de tous ceux, qui y ſont preſens, qui du ſupplice qu'ils voyent endurer à autruy, aprennent la fidelité qui ſe doit garder entre perſonnes mariées.

Il ne ſera point hors de propos puiſque nous ſommes ſur le diſcours des mariages, d'en dire icy quelques particularitez, auant que fermer ce chapitre. Il ne s'eſt iamais veu que les Cochinchinois, quoy que gentils ayẽt contracté des mariages dans les degrez qui sõt defendus par les loix diuines, & naturelles ny auſſi peu dans le premier degré de la ligne collateralle de freres & sœurs. Es autres degrez le mariage eſt permis, à qui que ce ſoit moyennant qu'il n'ayt qu'vne femme. Bien eſt vray que les plus riches, à tiltre de grandeur, & de liberalité, ont couſtume d'auoir pluſieurs concubines, taxants d'auarice & taquinerie ceux, qui n'en nouriſſent autant que leurs rentes le peuuent permettre commodement. Celles cy s'appellent ſeconde troiſieme, quatrieme femme, ſelon l'ordre de chaſcune, qui ſont toutes ſuiuantes de la premiere, qui eſt eſtimée, & eſt veritablement & réelement leur femme, & c'eſt à elle de choiſir les autres à ſa fantaiſie, & les donner à ſon mary. Leurs mariages ne ſont pas pourtant indiſſolubles, les loix de la

Cochinchine permettants le diuorce, quoy que non pas simplement à la seule volonté & plaisir de l'vne, ou l'autre partie. Estant necessaire pour cet effect, qu'ils prouuent premierement ce pourquoy ils se veulent quitter, y ayant plusieurs crimes determinez, lesquels estant bien auerez, il est loisible de se retirer du premier mariage, pour en contracter vn autre de nouueau. Ce sont les maris qui portent le doüaire, lesquels aussi quittent leur propre maison, pour aller demeurer en celle de leurs femmes, des moyens desquelles ils sont entretenus, n'y ayant qu'elles qui mesnanagent seules toutes les affaires de la maison, portants le fais du gouuernement de la famille, tandis que le mary se tient au logis, sans rien faire, & sans se mettre en peine, s'il y a vn seul denier, se contentant d'estre pourueu de ce qui luy fait besoin pour sa table, & pour se couurir.

CHAP.

CHAPITRE VII.

DES FORCES DV ROY DE LA *Cochinchine, & des guerres qu'il à dans son Royaume.*

IL a esté dict des le commancement de ceste histoire, que la Cochinchine estoit vne Prouince desmembrée du grand Royaume du Tunchim, que s'vsurpa iniustement le grand Pere du Prince qui regne aujourd'uy, qui en ayant eu le gouuernement, se rebella contre le Roy du Tunchim. A quoy faire il ne se trouua pas peu enhardy, quand il se vit muni en bien peu de temps de diuerses pieces d'artillerie, recouuertes, & recueillies du naufrage, & debris de plusieurs nauires, & galeons, tant Portugais que Hollandois contre ses escueils, lesquelles furent peschées de ceux du pays, dont il s'envoit encore aujourd'huy, dans le seul palais du Roy, bien soixante pieces, & des plus grandes. Les Cochinchinois s'estant rendus si adroits & experimentez à les manier, qu'ils surpassent en cela les Europeans mesmes, aussi ne faisoient il,

quasi autre chose, que tirer tous les iours au blanc dont ils deuinrent si fiers, & si glorieux, & telle fut l'opinion qu'ils conceurent de leur valeur, que soudain qu'ils voyoient aborder à leurs ports les nauires de nostre Europe, aussi tost les canoniers du Roy se presentoient pour les deffier, mais les nostres cognoissants desia qu'ils ne leur estoient pas comparables, esquiuoient tant qu'ils pouuoient ceste lice, sçachants tres-bien par experience, qu'il sont plus asseurez de donner, ou ils veulēt auec leur artillerie, que d'autres ne feroient pas auec vne Arquebuze, qui est vn baston, duquel ils s'aident encore fort bien pour autant qu'ils sortent à toutes heures à la campaigne à grandes bandes, pour s'exercer & accoustumer à bien tirer. Ce qui ayda encore beaucoup à le faire resoudre à ceste reuolte, & à se bander contre son Prince fut de se voir cent galeres & dauantage, au moyen desquelles s'estant rendu puissant sur mer, comme il l'estoit desia sur la terre, à raison de son artillerie, il luy fut aysé de conduire à chef son dessein & entreprise contre le Roy du Tunchim son Seigneur. Ioint que le commerce continuel auec les Iaponois, auoit apporté dans le pays vne grande quantité de coutelas ou cimeterres, de la façon du

Iapon, dont la trempe est tres excellente. Dauantage le pays luy fournissoit grand nombre de cheuaux, lesquels encore que petits, sont toutefois bons & genereux, & sur lesquels ils combattent auec des dards, en quoy ils ne cessent de s'exercer tous les iours. La puissance de ce Roy est telle que quand bon luy semblera, il pourra mettre sur pié quatre vingt-mille combattants. Auec tout cela cependant, il ne laisse pas de craindre tousiours le Roy du Tunchim, dont les forces sont quatre-fois plus grandes. Aussi pour demeurer d'accord, & se tenir en bone intelligence auec luy, il luy paye vn tribut de tout ce qui se peut tirer de son Royaume, pour la commodité de celuy du Tunchim, & particulierement d'or, d'argent, & de ris, luy fournissant en outre des ais, & autre bois pour bastir des galeres. Et le seul sujet qui le fit resoudre de faire ligue, auec le fils du defunt Roy, qui a aujourd'huy le Gouuernement de la derniere Prouince du Tunchim, qui touche la Chine, fut que celuy-cy demeurant vainqueur, & se faisant maistre de tout le Tunchim, la Cochinchine demeureroit deschargée de son tribut.

Or pour mieux entendre ce qui en est, il faut sçauoir que du temps que i'estois en la

Cochinchine, ce n'estoit pas le fils du feu Roy du Tunchim, qui prist possession du Royaume, mais son Oncle, des mains duquel ce ieune Prince se desroba pour sauuer sa vie, & se refugia dans la derniere Prouince du Royaume, qui confine à la Chine. Ou ayant esté recogneu pour ce qu'il estoit, sçauoir est fils du Roy defunt, ces peuples le choisirent pour leur Prince, & par son bon gouuernement, il auoit desia si biẽ gaigné les cœurs, que le Roy du Tunchim, son oncle entra en de tres grandes apprehensions, qu'il ne se ligua auec le Roy de la Cochinchine, qui possedoit l'autre bout de ses terres, pour l'enfermer entre eux, & deposseder du Royaume qu'il s'estoit iniustement vsurpé. Sur ces defiances il continua tous les ans de leuer vne grosse, & puissante armée, pour aller contre ce Prince, & le defaire, mais ce fut tousiours en vain. Car son armée ayant à marcher par necessité durant cinq ou six iournées, par des chemins ou ne se rencontroit autre eau, à boire que de certains fleuues, qui descendoient du pays de l'ennemy. L'armée trouua que l'eau en estoit empoisonnée par les gens du Prince, auec vne certaine herbe. Si bien que venants a en boire hommes & cheuaux mouroient, dont force luy fut de se retirer, ayant fait vne grande

despense, & pris bien de la peine sans effet.

La discipline militaire, & la façon de se gouuerner en guerre, est presque la mesme qu'en Europe. Ils gardent les mesmes ordres à dresser leurs esquadrons, aller aux escarmouches, à l'assaut, & faire les retraites. Et ce Roy a d'ordinaire la guerre en deux endroits de son Royaume. Pourceque premierement, il faut qu'il se tienne tousiours sur la defensiue du costé du Roy du Tunchim, lequel comme nous disions le menace incessamment, & luy donne tousiours quelque attaque sur les confins. C'est pourquoy le Roy de la Cochinchine fait sa demeure, en Sinuua derniere Prouincine de son Royaume, pour se tenir plus prest à porter ses forces sur la frontiere du Tunchim, qui est l'entrée d'vne Prouince fort puissante, & qui d'ordinaire est pourueuë de Gouuerneurs de longue experience, & bien entendus au fait de la guerre.

Il est en second lieu tousiours en alarme du costé d'Occident, au dernier endroit de son Royaume dit *Renram*, contre le Roy de Chiampa les efforts, duquél il repousse bien aisement, pour n'estre si puissant que luy & n'y a besoin d autres forces, que de celles de la Prouince mesme : le Gouuerneur auec ses soldats suffisants pour la deffendre.

En outre il est en de continuels armements, & leuées de gens pour le secours du Roy de Cambogia, qui a espousé vne sienne fille naturelle, luy fournissant des galeres, & des gens contre le Roy de Siam. Si bien que de tous costez aussi bien par mer que par terre se fait retentir le nom glorieux, & la reputation des armes des Cochinchinois.

En mer ils font la guerre sur des galeres, comme il a esté dit, chascune desquelles à ses pieces de canon, & est bien fournie de mousqueterie. Et ne trouuera-on point tant estrange, d'entendre que le Roy de la Cochinchine, à tousiours plus de cent galeres, bien equipées, & en bon ordre, quand on sçaura en quelle sorte, il y pouruoit.

On doit donc sçauoir que les Cochinchinois, n'ont pas la coustume d'auoir des chiormes de delinquants ou autres forçats, sur leurs galeres. Mais quand ils sont pour se mettre actuellement sur mer pour combattre, ou pour quelque autre sujet, à l'heure ils les fournissent d'autant de gens, qu'il faut en la maniere qui suit. On fait sortir sourdement force Sergeants, & Commissaires, qui à mesme teps, sans qu'on y pense, vont partout le Royaume, & auec des mandements qu'ils ont du Roy mettent aussi tost la main, sur le colet, & se sai-

ſiſſent de tout autãt de perſonnes qu'ils trouuent propres à manier la rame, & les meinent indifferement aux galeres, n'eſtoit qu'a raiſon de leur extraction noble, ou pour quelque autre conſideration, ils en fuſſent exempts, & priuilegiez. Et ne faut pas penſer que cela ſoit ſi difficile qu'on ſe l'imagine d'abord, d'autant que premierement ils ſont auſſi bien traittéz dans les galeres qu'autre part, & mieux payez. De plus leurs femmes, & enfants, & toute leur famille eſt entretenuë aux deſpens du Roy, de tout ce qui leur eſt neceſſaire, ſelon leur condition, & qualité, pour tout le temps que leurs maris, ſont abſents de leurs propres maiſons. Et ces perſonnes ne ſeruent pas ſeulement pour ramer, mais encore pour en venir aux mains, quand il en eſt queſtion, & combattent valeureuſement. A cet effet on donne à chaſcun ſon arquebuſe, ou mouſquet, auec des dards, coutelas ou cimeterres: & comme les Cochinchinois ne ſe feignent point, ſont hardis, & valeureux à l'abord, & aux aproches auec leurs rames, mouſquets, & iauelots, ils ne le ſont pas moins au choc, & à la meſlée, où ils font de rares preuues de leur valeur. Leurs galeres ne ſont, ny ſi grandes, ny particulierement ſi larges, que les noſtres. mais elles ſont ſi leſtes, & ſi bien releuées d'or &

d'argent, qu'il les fait extremement beau voir. La proüe nommement qu'ils tiennent estre le lieu plus honorable est toute d'or. C'est la place du Capitaine, & des personnes plus considerables, & la raison qu'ils en donnent, est celle-cy, que le Capitaine se deuant tousiours trouuer le premier aux occasions qu'il est biẽ raisonnable qu'à ceste fin, il soit en teste, & au lieu le plus hazardeux de la galere.

Entre autres armes defensiues, dont ils se seruent aux combats sont certains petits bouclicrs ou rondaches en forme d'ouale, toutes creuses, & de telle hauteur, que commodement elles peuuent couurir tout vn homme, & si legeres qu'ils s'en seruent sans peine, & sans en estre aucunement incommodez. Sert aussi grandement, pour la deffense des villes de ce Royaume, leur façon de bastir les maisons, qui n'estants que d'ais, & appuyées seulement sur des colomnes de bois, comme nous auons dit, s'il arriue que l'ennemy vienne auec tant de forces, qu'ils se resoluent à ne point tenir contre luy. Chascun prend son petit menasge, & s'en court refugier aux montaignes, mettants le feu à leurs maisons, & n'y laissant autre chose que les restes d'vn lamentable incendie. Si bien que ne demeurant rien ou les ennemys se puissent fortifier,

& maintenir, ils ſont contraints de ſe retirer, dans leurs pays : & eux retournants dans leur terre, rebâtiſſent d'autres maiſons, en fort peu de temps, & remettent la ville tout de nouueau comme elle eſtoit auparauant.

CHAPITRE VIII.

DV COMMERCE ET DES PORTS DE Mer de la Cochinchine.

LA Cochinchine eſtant ſi abondante, comme nous auons dit cy-deuant, en toutes ſortes de commoditez pour la vie humaine. Ce la fait que ſon peuple ſe monſtre moins curieux, & enclin à voyager ailleurs, pour y trafiquer, auſſi ne font ils iamais leurs voyages ſur mer ſi longs qu'ils perdent de veuë, les coſtes & riuages de leur chere, & bien aymee patrie. Ils ſont nonobſtant fort faciles à donner entrée en leurs ports aux eſtrangers, & prenent vn ſingulier plaiſir à voir qu'on vienne, pour trafiquer en leur terre non ſeulement des Royaumes, & Prouinces voiſines, mais auſſi des pays plus reculez. A ce ſujet ils ne leur eſt pas beſoin d'vſer de grãds artifices, les eſtrangers y eſtants ſuffiſamment allechez par

la fertilité du pays, & portez par le desir des richesses qui y regorgent. Et pource non seulement ceux du Tunchim, de Cambogia, de Cinceos, & autres lieux voisins, s'y transportẽt: mais encore on y voit arriuer tous les iours des Marchands des contrées, les plus esloignées, comme de la Chine, de Macao, du Iapon, Manille, & Malacca, portants tous de l'argent en la Cochinchine pour en rapporter des marchandises du pays. Lesquelles ne s'achetent point, mais s'eschangent auec le mesme argent qui se debite comme marchandise, rehaussant ou diminuant de prix, selon qu'il y en a en plus grande, ou en moindre quantité, ne plus ne moins que la soye, & les autres denrées.

La monoye dont on achete toutes choses est de leton, & toute de mesme valeur comme seroit d'enuiron vn double, dont les cinq cens feroient vn escu, ceste monoye est parfaictement ronde, emprainte & marquee du coing, & des armes du Roy, & chasque piece est percée au beau mitan, par ou elles s'enfilent par milliers, chasque liasse ou cordon valant deux escus.

Les Chinois & Iaponois sont ceux qui font le principal negoce de la Cochinchine en vne foire, qui s'assemble tous les ans en vn de ses

ports,& dure enuiron quatre mois. Ceux-la y apportent ſur leurs ioncs, la valeur de quatre ou cinq millions en argent: & ceux cy ſur certains vaiſſeaux qu'ils noment des ſommes vne infinité de ſoyes fines, auec d'autres marchandiſes propres de leurs pays. Le Roy tire vn gros reuenu de ceſte foire pour les daces & impoſts qu'il y met, & tout le pays en reçoit vn gain indicible. Et comme d'vn coſté les Cochinchinois n'ont nulle ſorte d'ouurages, & manufactures, pour ne s'adonner aux arts mechaniques dans l'oyſiueté, ou les plonge l'abondance,& fertilité du pays: & que d'ailleurs ils ſe prenent aiſement des curioſitez, qui viennent des autres endroits, il arriue de la qu'ils les priſent beaucoup, & qu'en faiſant eſtat ils les veulent acheter à quelque prix que ce ſoit,& n'eſpargnent pas l'argent pour auoir des choſes, qui de ſoy ne ſont pas de grād prix, comme par exemple des peignes, des aiguiles, des bracelets, des pendants d'oreille de verre, & d'autres babioles, & meſnage de femmes. Et me ſouuiens d'vn Portugais, qui ayant apporté de Macao en la Cochinchine, vne boette pleine d'aiguilles, qui ne luy pouuoit auoir couſté plus de trente ducats, en gaigna plus de mille, vendant vne reale la piece en la Cochinchine, ce qui ne luy auoit pas couſté vn

double à Macao. En fin ils achetent à l'enuy l'vn de l'autre, tout ce qu'ils voyent pourueu qu'il soit nouueau & vienne de loing, à quoy ils deboursent l'argent sans difficulté. Ils sont desireux à toute reste de nos chapeaux, de nos bonnets, ceinturons, chemises, & de tous nos autres habits, pour estre grandement diuers des leurs. Mais sur tout ils prisent bien fort le corail.

Quant aux ports c'est asseurement chose digne d'admiration, qu'en l'espace d'vn peu plus de cent lieuës, on y en conte plus de soixante tous lieux propres pour aborder, & prendre terre. Ce qui vient de ce qu'il y a en ces riuages plusieurs grands bras de mer. Le plus beau port ou arriuent tous les estrangers, & ou se fait cette si renommée foire dons nous auons parlé, est celuy de la Prouin-de Cacciam. On y entre par deux embouchures de mer. L'vne s'appelle Pulluciambello, & l'autre Turon. Les embouchures sont distantes trois ou quatre lieuës, l'vne de l'autre, par lesquelles apres que la Mer ainsi diuisée en deux bras, s'est estenduë sept ou huict lieuës dans la terre, faisant comme deux fleuues tousiours separez, elle se reioint enfin, & iette dans vn grand fleuue, ou se rendent

pareillement tous les vaiſſeaux qui y entrent des deux coſtez.

Le Roy de la Cochinchine permit autresfois aux Iaponois, & Chinois, de ſe choiſir la vn lieu & place commode pour s'y baſtir vne ville, pour plus grande ayſance de la foire dont nous auons parlé. Ceſte ville s'appelle Faifo, laquelle eſt ſi grande qu'on peut bien dire qu'il y en a deux, l'vne des Chinois, l'autre des Iaponois. Chaſcun ayant pris leur quartier à part, & leurs Gouuerneurs ſeparez, & viuants à leur mode : les Chinois ſelon les lois & couſtumes particulieres de la Chine : & les Iaponois ſelon les leurs.

Et d'autant que comme nous auons dit, le Roy de la Cochinchine n'en refuſe point l'entrée à pas vne nation, la laiſſant libre & ouuerte à toute ſorte d'eſtrangers, les Hollãdois y eſtoient venus, auſſi bien que les autres auec leurs nauires chargez de force marchandiſes. C'eſt pourquoy les Portugais de Macao prinrent deſſein de depeſcher vn Ambaſſadeur vers le Roy, qui au nom de tous le ſuppliaſt, que les Hollandois comme leurs ennemys iurez fuſſent exclus de la Cochinchine. A quoy fut employé vn braue Capitaine nommé Ferdinand de Coſta, qui en vint heureuſement à bout, quoy que non ſans

beaucoup de difficulté. Car il fit tant que le Roy defendit par Edit aux Hollandois, de s'aprocher de terres de son obeyssance, sur peine de la vie. Mais comme ceux de Macao apprehenderent, que cet Edit fût mal gardé, ils s'auiserent d'enuoyer vne nouuelle ambassade à la Cochinchine, afin d'en obtenir la confirmation, & chargerent leurs deputez de faire entendre au Roy, qu'il y alloit de son interest, & que si il n'y pouruoyoit, il y auoit à craindre, que les Hollandois auec le temps comme fort accorts, & rûsez, qu'ils sõt, ne s'essayassent d'enuahir vne partie du Royaume de la Cochinchine, ainsi qu'ils auoyent desia fait en quelque autre endroit des Indes. Mais quelques personnes bien entenduës du mesme pays, leur donnerent auis de ne parler de la sorte au Roy, d'autant que ce seroit le vray moyen de faire, que les Hollandois eussent la permission de venir trafiquer dans le pays, & d'y inuiter toute la Hollande. La maxime des Cochinchinois estât de ne tesmoigner iamais d'auoir la moindre apprehension d'aucune nation qui soit au monde. Tout au contraire du Roy de la Chine, qui craignant tout, ferme la porte aux estrangers, & ne leur permet le trafic en son Royaume. Et que pourtant il falloit que l'Ambassadeur se seruit d'autres rai-

ſons, pour obtenir ce qu'il demandoit.

Le Roy de la Cochinchine a touſiours temoigné d'aimer extraordinairement les Portugais, qui viennent pour trafiquer dans ſon Royaume. Et par pluſieurs fois leur a offert, trois ou quatre lieuës de pays, dans l'endroit le plus fertile, & abondant qui ſoit aux enuirons du port de Turon à ce qu'ils y baſtiſſent vne ville, auec tout ce qui leur feroit beſoin, de meſme qu'ont fait les Chinois & Iaponois. Et s'il m'eſtoit permis de dire mon ſentiment ſur cela au Roy Catholique, ie luy dirois qu'il feroit tres-bien de commander aux Portugais de vouloir accepter l'offre pleine de courtoiſie, qui leur eſt faite, & d'y baſtir au pluſtoſt vne bonne ville, laquelle leur ſeroit vn lieu de ſeureté, & de refuge, & ſeruiroit de prompte deffenſe pour tous les nauires qui paſſent à la Chine. Ioint qu'on y pourroit entretenir vne flotte toute preſte contre les Hollandois, qui vont à la Chine & au Iappon, leſquels bon gré, mal gré qu'ils en ayent ſont obligez de paſſer par le milieu du canal, qui eſt dans la coſte de ce Royaume, és Prouinces de Renram, & des Pulucambis, & les eſcueils des Pulußis.

Voila le peu qu'il m'a ſemblé bon de raconter, auec toute verité, de l'Eſtat temporel de la

Cochinchine, selon la cognoissance, que i'en y peu prendre, durant le temps de quelques années que i'y ay demeuré, comme on le cougnoistra mieux, en la seconde partie de ceste Relation.





SECONDE PARTIE DE L'ESTAT SPIRITVEL DE LA COCHINCHINE.

CHAPITRE. I.

DE L'ENTREE DES PERES DE la Compagnie de IESVS en ce Royaume, & des deux Eglises qu'ils bastirent, l'vne à Turon, & l'autre à Cacciam



AVANT que les Peres de la Compagnie de IESVS fussent allez dans la Cochinchine, la coustume des Portugais estoit, quand ils y alloient pour trafiquer, d'y mener auec eux de Macao, & de Macao quelque Chapelain pour leur dire la Messe, & leur administrer les Sacrements pour tout le temps qu'ils y negotioient, qui estoit

d'ordinaire de trois ou quatre mois de ſuite: comme en cas pareil, les Caſtillans y en amenoient de Maniglia. Mais comme ces bons Preſtres n'auoient autre obligation que de ſeruir les Portugais, ils ſe ſoucioient fort peu de trauailler au bien, & auancement ſpirituel des peuples de ce pays la, & ne ſe mettoient gueres en peine d'apprendre leur langue, n'apportants pas beaucoup de diligence, pour leur communiquer la lumiere du Sainct Euangile. Ce n'eſt pas neantmoins, qu'il ne s'en ſoit trouué quelqu'vn de ceux la, qui a bien eu le front, que de publier par l'Eſpagne, dans vn liure intitulé le voyage du monde, qu'il auoit catechiſé, & baptiſé l'Infante de la Cochinchine auec pluſieurs Dames de la Cour. Eſtant cependant tres aſſeuré, que iamais n'y l'Infante, ny autre perſonne de ceſte maiſon Royale, ne teſmoigna iuſques à preſent la moindre enuie de ſe Chreſtienner. Et combien quedepuis noſtre arriuée en ce pays, année aucune ne ſe ſoit paſſée, ſans que nous ayons eſté faire la reuerence au Roy, & traitté auec tous les Seigneurs de ſa Cour, cependant l'Infante n'a iamais monſtré par aucun ſigne ny qu'elle fut Chreſtienne, ny meſme qu'elle ſceut choſe quelconque de ce qui concerne le Chriſtia-

nisme. D'ou il est aisé de iuger, combien ce discours est farcy de mensonges, & rempli de fables, semblables à celle, qu'il va encore racontant en ce mesme lieu, de ceste mesme Infante, qu'elle demandoit à se marier à ce Chappelain, & vne infinité de pareilles bourdes. Seulement sçauons nous, que quelques Peres Religieux de l'ordre de Sainct François de Maniglia, & vn autre de l'ordre de Sainct Augustin party de Macao vinrent à la Cochinchine, poussez veritablement du desir de la conuersion de ces pauures ames. Mais n'y ayant rencontré le succez qu'ils y esperoient, a raison d'vn nombre de grandes & diuerses difficultez, qui se iettoient à la trauerse, ils furent contraints de retourner sur leurs pas sans rien faire, & reprendre le chemin de leurs pays. La diuine prouidence en ayant ainsi disposé, pour reseruer la culture de ce champ, aux trauaux & labeurs des enfans de Sainct Ignace. Ce qui s'est effectué en la maniere qui suit.

Quelques marchands Portugais firent venir l'enuie aux Superieurs de la Compagnie de IESVS à Macao, du grand fruit qui se pourroit faire à l'honneur, & plus grande gloire de Dieu, en la Cochinchine si quelques ouuriers de cette mesme Compagnie

courageux, infatigables, & ardents au zele de l'auancement des ames y estoient enuoyez. Et en particulier vn Capitaine homme zelé entreprit à dessein d'induire le Pere Prouincial, par les instances qu'il luy en feroit de ne vouloir abandonner sans secours, vn Royaume si capable d'estre instruit & enseigné des choses de Dieu. Le Pere Prouincial trouua ceste demande si conforme à l'esprit de nostre vocation, que sans luy faire plus long temps attendre sa resolution, il luy accorda ce qu'il demandoit, & destina pour ceste entreprise, le Pere François Buzome qui auoit leu la Theologie à Macao. Il estoit natif de Gennes, nourry pourtant au Royaume de Naples, ou il fut receu en la Compagnie, & de la enuoyé aux Indes auec le Pere Iacques Carauaglio Portugais, qui deuoit essayer de passer au Iapon par la Cochinchine ainsi qu'il fit. Ce fut celuy qui au milieu d'vn estang d'eau froide au cœur de l'hyuer exposé à la mercy des neiges, & des vents, rendit l'ame dans ceste eau gelee, mourant par la rigueur du froid, pour l'amour de nostre Sauueur : Comme le declare amplement le narré de son martyre. Le Pere Carauaglio estant donc party, le Pere Buzome qui resta seul dans la Cochinchine, auec vn de nos freres

Coadiuteurs, se mit incontinent, tout ardent, & embrazé qu'il estoit du desir de sauuer les ames, à procurer leur conuersion, par toutes les voyes possibles, pour ce faire, il commence sa mission dans Turon, sans sçauoir encore la langue, & mesme sans auoir personne qui luy seruit de truchement, ne trouuant ame viuante, qui sceut dauantage de la langue Portugaise, que ce qu'il luy en falloit pour vendre, & acheter, & encore à toute peine. Sinon que auec cela quelques vns auoient en outre apris quelques mots, & manieres de parler, dōt les interpretés des Chappelains d vn nauire, qui y vint deuant que la Compagnie y fut entrée, se souloient ayder pour demander aux Cochinchinois s'ils vouloient estre Chrestiens, & en auoient desia fait quelques vns de ceste sorte. Mais qu'on pouuoit bien plustost appeller Chrestiens de nom que de profession, & qui encore ne sçauoient pas mesme ce que signifioit le nom de Chrestien. Et ce a raison de la façon de parler, auec laquelle les interpretes souloient demander à ces infideles, s'ils auoient enuie de se faire Chrestiens. Pource que les mots dont ils se seruoient, ne vouloient dire autre chose, sinon que ne vous plaist il pas de deuenir Portugais. Dequoy le Pere François Buzome

s'apperceut par vn rencontre que ie m'en vay dire. Il se iouoit vne comedie en la place publique, en laquelle le Pere vit que pour entr'acte, ou entremets, ils faisoient venir vn certain persõnage, en habit de Portugais auec vn vẽtre, qu'on luy auoit fait à dessein, & par artifice si gros, qu'au dedans s'y cachoit vn petit enfant. Celuy cy, deuant tout le monde, faisoit sortir ce petit enfant de sa grosse bedene, & luy demandoit s'il ne vouloit pas entrer dans le gros ventre du Portugais par ces paroles. *Con gnoo muon bau tlom laom Hoalaom chiam*. C'est à dire mon petit fils voulez vous entrer, ou non dans le ventre du Portugais, & le garçon respondoit qu'ouy, & celuy la l'y mettoit & l'en retiroit de nouueau, luy faisant la mesme demande à diuerses reprises, & repetant souuent ces paroles de risée pour donner du plaisir aux Spectateurs.

LePere s'aperceuant, que les mots que disoit si souuent ce basteleur *Muon bau, tlom, laom Hoaloam chiam*, estoient les mesmes que ceux dont vsoient les interpretes, pour conuier ces infideles, à se faire Chrestiens, pour lors il vit bien la tromperie, & abus qui s'estoit glissé iusques alors dans la Cochinchine, & auoit pris pié, dans l'esprit de ce peuple, qui croioit, que se faire Chrestien, n'estoit autre

chose,que laisser d'estre Cochinchinois pour deuenirPortugais.Ce que ce farceur represẽtoit par gausserie en cesteComedie,ou cet enfant deuoit entrer dans leventre de celuy,qui faisoitle persõnage du Porugais. Aussi le Pere mit il bon ordre,autant qu'il luy fut possible, qu'vn si damnable erreur s'ostast de l'esprit de ces peuples. Instruisant ceux qui seroit desia baptisez de l'obligation qu'ils auoient,& dõnant à entendre à ceux, qui se presentoient à luy de nouueau pour se faire Chrestiens, en quoy consistoit le S.Baptesme, ce que c'estoit d'estre Chrestien,en procurant sur tout , que les interpretes en fussent bien informez , à ce que par apres il le seruissent fidelement.en l'instruction des autres , leur faisant changer de termes , & prendre ceux-cy en la place *Muon bau dau Christiam chiam* , c'est à dire voulez-vous accepter la loy des Chrestiens, ou non. Et fit si bien , par le soin extraordinaire qu'il y apporta, & par son ardante charité ; qu'en peu de iours , ils commença de iouyr de ses trauaux,& fatigues, tant à reformer ceux qui n'estoient Chrestiens que de nom, qu'en conuertissant encore plusieurs autres à la foy. Ce ne fut pas seulement à Turon,ou estoit sa demeure ordinaire,mais encore en plusieurs autres endroits qu'il laissa vne

tres-bonne odeur de son enflamée charité, & zele des ames infatigable, prenant tant de peine à instruire les vns, conuertir les autres, & à les disposer au S. Baptesme, auec vne ferueur si vehemente, & tel concours de ces peuples, qu'en fort peu de temps ces nouueaux Chrestiens bastirent vne grande Eglise, & fort capable à Turon, dans laquelle se celebroit publiquement le tres-saint sacrifice de la Messe, & la doctrine Chrestienne s'y preschoit, & enseignoit auec vn indicible contentement, par le moyen des interpretes qui estoient desia tres bien instruicts, & tous demeuroient affectionnez au de la de tout ce qui se peut dire au Pere François Buzome, lequel outre qu'il estoit homme de grand, & profond sçauoir, & d'vne eminente vertu se gaigna tellement l'affection de ces peuples gentils par sa grande douceur & courtoisie qu'ils couroient tous à luy, & se plaisoient vniquement en sa compagnie. Comme on le verra encore plus particulierement en ce qu'il fit à Cacciam qui est la ville ou demeure le Roy, à six ou sept lieux à costé de Turon allant par eau sur la riuiere.

Le P. Buzome remua si bien les cœurs en ceste Cour, qu'il n'y tarda gueres, sans qu'on luy eust destiné vne place, pour bastir vne Eglise laquelle fut esleuée en tres grande dili-

gence,tous y contribuants du leur, tant à la despense qu'en y trauaillant eux mesmes,selō leurs moyens,& pouuoir. On luy assigna encore vn bon logis, & fort capable,pour y fonder la residence des Peres, qui auec le temps y deuoient venir demeurer pour instruire ce peuple ez mysteres de nostre sainte foy. Tout cela se fit principalement par l'assistance d'vne tres-noble Dame qui se conuertit, & eut le nom de Ieanne sur les saincts fonds du Baptesme. Ceste-cy n'entreprist pas seulement la fondatioa de l'Eglise, & maison susdite, mais dressoit de plus en sa maison plusieurs autels & oratoires, remerciant incessament l'vnique, & vray Dieu du Ciel, & de la terre, de la grace qu'il luy auoit faite, de luy auoir ouuert les yeux, pour luy communiquer la lumiere de la sainte foy. Dieu opera toutes ces merueilles en moins d'vn an, par l'entremise de son seruiteur le P. François Buzome. Le bruit en estant venu iusques à Macao, il sembla bon au P. Prouincial d'y enuoyer l'an suiuant, vn autre Pere plus ieune, d'âge auec vn frere Iapponois, à ce qu'apprenants langue, ils peussent par apres prescher, sans qu'il leur fut besoin d'interprete. Et celuy qui y fut enuoyé,fut le Pere François de Pina Portugais, qui auoit esté escolier de

Theologie, ſous le P. François Buzome. Or iaçoit qu'en ceſte ſeconde année. Dieu ne leur fit pas la grace de remporter de ſi grands fruicts pour la conuerſion des ames, qu'ils auoient fait l'année precedente, ils furent toutesfois plus grands quant aux trauaux, qui leur vinrent d'vne cruelle, & furieuſe perſecution, ſuſcitée par le ſemeur d'yuroye, qui depitant de rage qu'il auoit, de voir ſi heureuſement germer, & pouſſer auec tant de ſuccez ceſte diuine ſemence, fit tout ſon effort pour la ſuffoquer en ces commencemens comme ſe verra au ſuiuant Chapitre.

CHAPITRE II.

DE LA PERSECVTION QV'ENDVRA ceſte nouuelle Egliſe de la Cochinchine, en ſes commencements, & comme i'y fus enuoyé de mes Superieurs, pour aider ceux qui y eſtoient deſia.

LA perſecution commença contre les Peres, par vn accident ridicule d'abord, & de nulle conſequence: mais qui par apres leur fût occaſion de beaucoup de larmes. Il y eût

cefte anné par tout le Royaume vne disette, & fterilité tres grande, d'autant que vint à manquer le desbord d'eau, & inondation, qui auoit couftume de venir en Automne, que nous auons dit en la premiere partie, eftre si neceffaire pour femer le ris, vnique entretien, & nourriture de ce païs. Ce qui fut caufe que les Preftres de ces Gentils appellez Onfaïs, s'affemblerent en vn malheureux Conciliabule, pour rechercher, & refoudre entr'eux, qu'elle pourroit eftre la caufe d'vn fi grand courroux de leurs Idoles, contre tout le Royaume, qu'il ne fe peut flechir à la veuë de tant d'hommes morts par tout de male faim, & ne fe point toucher de compaffion dans les extremitez d'vne fi deplorable mifere Les auis pris, il fut arrefté du commun fentiment de tous, que n'eftant arriuée nouueauté aucune dans le Royaume, qui allaft plus directement contre l'honneur de leurs Idoles, que l'entrée, qu'on auoit donné à certains eftrangers en ce Royaume, auec permiffion, de pouuoir publier vne loy du tout contraire au culte de leurs idoles, que pour cela iuftement irritez, ils s'en vengeoient affeurement, en fouftrayant les pluyes, & deniant l'inondation fi fouhaittée à cefte terre. Ce point ainfi conclu, & refolu par entre eux,

auec tout pleind'ɡgnorance, ils allerent sur l'heure, tous grommelants, trouuer le Roy, & luy font instance, qu'il aye à chasser de tout son Royaume, les predicateurs de ceste nouuelle doctrine, & que c'estoit la, l'vnique moyen d'appaiser le iuste courroux, & indignation des Dieux. Le Roy comme sage, & auisé qu'il est, se prist à rire, à ceste proposition, n'ignorant pas, que c'estoit vne pure imagination, & chimere qu'auoient forgé ces Prestres, dont il fit d'autant moins de conte, que grande estoit l'estime qu'il auoit de nos Peres, & l'affectiõ singuliere qu'il portoit aux Portugais. Mais peu leur seruit ceste bonne response du Roy, non plus que sa bonne volonté, pour se garantir de la rage de ces supposts du diable, qui firent si bien par leurs menées, & discours qu'ils esmeurent le peuple à demander au Roy, à toute instance, que les Predicateurs de l'Euangile fussent bannis du Royaume. Si que le Roy ne s'y pouuant opposer, sans grand danger de sousleuement, fit venir à soy les Peres, & leur dit auec tout plein de sentiment, qu'il cognoissoit bien la folie de ce peuple, & l'ignorance de ses Prestres: mais que ce seroit faire contre la prudence, que de vouloir s'opposer au torrent impetueux de ceste populace, ainsi mutinée,

& resoluë en vn affaire qui la touschoit de si pres, où il s'agissoit d'apporter quelque remede au mal commun de la famine qui les tenoit à la gorge, & que pourtant pour destourner l'orage, ils souffrissent de s'absenter pour quelque temps de son Royaume, & d'en vouloir sortir au plustost. Les Peres pleuroient à grosses larmes à ce discours, tant il leur faisoit mal de laisser ainsi à l'abandon ce tendre, & ieune plant de la Chrestienté. Mais comme obligez de se conformer tousiours en tout, & par tout, au bon plaisir de Dieu, ils se disposerent à s'embarquer promptement. Vray est, que quand ils furent entrez dans leurs vaisseaux, pour obeyr au commandement du Roy, iamais il ne leur fut possible de desmarer du port, parce que desia certains vents contraires souffloient, qui durent d'ordinaire trois ou quatre mois, les Portugais les nomment vents generaux. Ce que voyants les Cochinchinois, ils ne voulurent leur permettre r'entrer dans la ville, mais les contraignirent de s'arrester, dans vne plaine hors de tout secours humain, exposez aux continuelles ardeurs du Soleil, qui sont tres cuisantes en ces contrées. Ce ne leur fut pas cependant vn petit rafraischissement parmy ces chaleurs si vehementes, de voir la constance de quelques

nouueaux Chreſtiens, qui furent bien ſi courageux, que de ne point pour tout laiſſer leurs Maiſtres les ſuiuant par tout, ſans les abandonner, leurs tenants cõpaignie, & les aidants du mieux qu'ils pouuoient ſe rendants de leur plein gré, & franche volonté compagnons de leur ſouffrances. Mais le P. François Buzome euſt icy vn nouueau champ pour faire preuue de ſon courage, & de ſa vertu, pource que dans les meſaiſes & miſeres d'vne vie ſi incommode, il luy vint vne apoſtume en la poitrine, qui s'eſtant ouuerte rendit quantité de pus, & de corruption, & qu'il garda long temps, ſuppurant de ceſte ſorte, ce qui l'incommodoit extremement.

Cependant le diable n'en demeura pas la, il ne ſe contente pas d'auoir reduit les Predicateurs de l'Euangile, dans les diſgraces & incommoditez que nous venons de dire, il paſſe outre & donnant plus auant, fait de nouueaux efforts pour oſter tout credit à leur doctrine, & deſcrier tout à fait la Religion Chreſtienne, ſe ſeruant à ceſte fin d'vn de ces Onſaïs, lequel d'autant qu'il menoit vne vie d'Anachorete, s'eſtoit acquis à ceſte occaſion vne grande opinion de ſainčteté. Ceſtuy-cy eſtant vn iour ſorty de ſon hermitage ſe donna bien ceſte vanité deuant tout le

peuple, que de se promettre de pouuoir obtenir par ses prieres, que les Idoles leurs enuoyeroient incontinent de la pluye,& sans plus tarder, suiuy d'vne grande multitude de peuple,il va tout au haut d'vne montaigne,& commença la d'inuoquer les diables, les coniurant par certains mots qu'il disoit, & frappant trois fois du pié la terre,& la dessus voila soudain le Ciel qui se noirçit, & verse vne grande ondee de pluye,laquelle bien que petite, veu le tres-grand besoin qu'on en auoit: fut ce neantmoins asses forte pour accroistre le credit de ce suppost d'enfer, & faire auoir à mespris nostre Saincte Foy, chascun disant qu'il n'auoit point encore veu que ces Prestres estrangers, en eussent autant fait par leurs prieres enuers le grand Dieu, dont ils se disoient seruiteurs. Ce rencontre apporta encore plus de fascherie, & de regret aux Peres que n'auoient fait toutes les mesaises,& necessitez qu'ils auoient souffert iusques alors. Mais la diuine prouidence ne manqua point de les reconforter bien à point dans ceste detresse. Ce fut par l'entremise de Madame Ieanne, qui leur predit par vn esprit de prophetie, qu'ils ne deuoient s'affliger dauantage de ce qui estoit arriué. Pource que dans fort peu de temps Dieu feroit

voir à tout ce peuple l'hypocrisie, & feinte saincteté de cet Onsay, & de ses idoles, luy faisant perdre tout le credit, qu'il se seroit acquis iusques là. Ce qui se verifia de point en point, comme elle l'auoit preueu. Car le bruit de la saincteté de cet homme icy, s'estant espars par tout, vint mesme iusques aux oreilles du Roy, qui aussi tost le fit venir à soy, & luy bailla vn departement dans son Palais, là il s'amouracha d'vne Concubine du Roy qu'il luy fut aisé de faire condescendre à ses desirs. Mais la chose fut sceuë, & encore que en la Cochinchine ce peché soit estimé pour tres horrible, & que par les lois du pays, celuy là soit punissable de mort qui s'oublie de la sorte que de cognoistre vne femme qui auroit esté au Roy. On ne pouuoit pourtant proceder contre celuy cy, qui estoit personne, tenuë entre eux pour sacrée, si ce n'est en la façon que commandent les mesmes lois. Le Roy doncques prononça contre luy qu'il eust à s'absenter, mais qu'il n'allast ny du costé de l'Orient, ny du costé d'Occident, ny vers le Septentrion, ny vers le midy, ny en aucun endroit que ce fust de son Royaume, publié qu'on eût cet arrest il fut executé. De maniere que l'Onsay ne se monstra plus à sa grande confusion, & iamais ne fut plus veu ny dedans ny dehors le Royaume.

Mais

Mais le diable ainsi honteusement escorné vomit son venin, & deschargea se rage, contre les seruiteurs de Dieu. Soufflant aux oreilles de ce peuple de mettre le feu à l'Eglise de Turon, ce qui fut fait au grand creueccœur des Peres, qui regardoient du lieu ou ils estoient, ce piteux spectacle, sans aucun moyen d'y remedier.

Cependant la disgrace des Peres se sçait de tous costez aux enuirons, & les Peres de Macao, en receurent l'aduis au grand regret de tous ceux du College, qui touchez de compassion des miseres de leurs freres, se rosolurent d'y pouruoir au mieux qu'ils pourroient se seruants de l'occasion d'vn vaisseau Portugais, tout prest à faire voile en la Cochinchine. Et les superieurs iugerẽt, que le tout reussiroit auec plus de succez, si deux Peres s'y en alloient dont l'vn prendroit le tiltre de Chapelain, pour s'en retourner par apres dans le mesme vaisseau, de peur de donner occasion aux Cochinchinois de se fâcher, & de les aigrir dauantage contre nous, & l'autre qui estoit pour y demeurer, s'y en iroit en habit desguisé, & sans se faire cognoistre. Le P. Pierre Marquez Portugais fut choisi pour le Chappelain, & le bon-heur voulût pour moy, que ie luy fusse donné pour compaignon, la

saincte obeyssance en ayant ainsi disposé. Et quoy que ie fusse destiné de nostre R. P. General pour le voyage de la Chine, i'embrassay cependant bien volontiers, & de toute l'estenduë de mon cœur, l'occasion qui se presentoit, de me dedier à nostre bon Dieu, pour la Cochinchine, & pour le soulagemẽt de nos bons Peres si affligez. Ioint qu'à raison de la persecution esmuë dans la Chine, ie m'en voyois tout à fait forclos. Ie partis donc de Macao en habit de seruiteur, & quelque temps apres arriuay en la Cochinchine, le propre iour de ma naissance en ce monde, & peu s'en fallut qu'il ne fut aussi celuy de mon entrée dans le ciel. Mais il pleust à la diuine prouidence d'en ordõner autrement, ou parce que mes pechez me rendoient indigne de ceste si grande faueur, ou par quelque secret iugement, qui n'est cogneu qu'a Dieu seul.

Comme nostre vaisseau approcha du riuage, ou estoient venus plusieurs gens du pays, il y eust par malheur, ie ne sçay quel different entre deux Portugais, dont l'vn ayant esté blessé à mort par son compaignon, l'autre apres son coup, se jetta dans la mer, pour s'eschapper des mains des amis du blessé, qui le poursuiuoient pour le tuer. Il nagea quelque temps, mais en fin n'en pouuant plus & crai-

gnant d'aller à fonds, il s'approchoit de nostre nauire pour se sauuer, taschant en s'y agraffant de grimper dedans. Mais il s'efforçoit en vain en estant empesché par ses parties aduerses, qui estoient tout au haut auec halebardes, coutelas, & espées, en desseinde le mettre à mort. Comme ie vis ce pauure homme si en peine, ie fis mon possible pour l'aider, & tout en habit de seruiteur que i'estois, ie me iettay au milieu d'eux, & appellant cestuy cy à moy, & repoussant les autres ie les pacifiay tous. Les Cochinchinois, qui estoient dans le nauire, s'aperceuants qu'a la veue d'vn seruiteur, les Portugais s'estoient addoucis, songerent soudain à malice, & sçachants par leur propre experience, que quand les Portugais sont vne fois en cholere, ils ne se rapaisent pas si tost, si ce n'est que quelques Religieux s'y employent, se dirent entre eux asseurement que celuy la n'est pas vn seruiteur, encore qu'il le veule faire croire par son habit. Ce n'est non plus vn simple marchand comme les autres. C'est infailliblement vn de ces Religieux qui contre l'ordre du Roy veulent venir en cachette en ce pays, C'est pourquoy il nous le faut deferer & deceler au Roy à fin qu'il soit chastié cõme il merite. Les voila donc au tour de moy, & encore bien que

que ie n'entendisse pas les discours qu'ils tenoient par entre eux, si m'aperceu-ie fort bien qu'ils me soubçonnoient. Et quoy que ie sceusse feindre pour n'estre point descouuert si ne peu-ie si bien faire, qu'ils n'en donnassent auis à la Cour. Quand ie vis cela, tenant ma mort pour toute asseurée, ie me resolu à vouloir mourir, cogneu de tous, pour ce que i'estois. A cet effet ie pris ma soustaine, à la façon de la Compagnie, & me reuestis d'vn surplis auec vne estole au col, & en cet habit ie commençay à prescher publiquement la Foy de IESVS-CHRIST, par le moyen des interpretes, & apres auoir dressé vn autel en la place ie celebray la saincte Messe, & communiay les Portugais qui s'y trouuerent, me tenant prest à tout ce que Dieu voudroit faire de moy, lequel n'eût pas pour aggreable de me faire tant de grace que de respandre mon sang pour son amour. Et cependant comme on traittoit de mon affaire, il vint à pleuuoir en si grande abondance nuit & iour, sans iamais cesser, que chascun se mit à labourer la terre, & semer du ris. Ayants donc remarqué par bon rencontre, qu'à mon arriuée ils auoient obtenu ce qu'ils souhaittoient depuis si long temps, prenants cela à bon augure, & recognoissants que ce defaut d'eau ne venoit

point du costé des Peres. Ils se repentirent du mal qu'il nous auoient fait, & ne nous trauerserent iamais plus, nous laissants aller en toute liberté par tout le Royaume.

Les choses s'estant ainsi calmées, ie pris resolution d'aller chercher le P. Buzome, & ses compagnons, la part où ils seroient. Mais tandis que ie faisois mes diligences, pour en apprendre des nouuelles, le bruit court par la ville de mon arriuée, aussi tost Ieanne ceste noble Dame s'en vint pour me trouuer, de la laquelle ie sçeu que le P. François de Pina auec son compaignon Iaponois auoient esté conduits secrettement par quelques Chrestiens Iapponois, dans la ville de Faifo chascun tenant pour tout asseuré que desia les Peres seroient sortis du Royaume.

Le P. Marquez qui sçauoit fort bien la langue Iaponoise ayant ouy ceci voulut que nous nous en allassions à Faifo, ou nous rencontrâmes le Pere François de Pina, lequel veritablement se tenoit caché, mais estoit caressé auec tout plein de courtoisie de ces bons Iaponois Chrestiens, ausquels il administroit les saincts Sacrements en cachette.

La ioye & le contentement que nous receûmes luy & nous, en ceste entreueuë fut à dire le vray incroyable : car outre ce lien

commun de charité, qui vnit tous les Religieux par ensemble, nous auions encore esté compaignons, & amis bien particuliers dans le College de Macao. La courtoisie, & bienueillance encore des Iaponois, fut extraordinaire, lesquels nous traitterent magnifiquement durant quinze iours auec des tesmoignages d'amitié & contentements non communs.

La mesme i'appris aussi comme le P. Buzome par vne particuliere prouidence estoit encore en vie dans ce Royaume, sa diuine Majesté le voulant conseruer pour le bien de ceste mission. Parce que tandis qu'il estoit dans ceste plaine accablé de ces miseres, & tourmenté de cet apostume dans l'estomach arriua par bon rencontre à Turon, le Gouuerneur des Pulucambis, lequel ayant veu ce pauure homme en si piteux estat qu'on l'eust pris pour vn cadaure viuant, touché de compassion, voulust sçauoir qui il estoit, & par quelle disgrace il estoit deuenu si miserable. On luy raconte le tout comme il s'estoit passé, & que sur ce qu'on luy auoit attribué & à ces compaignons le manquement de pluye, le Roy auroit ordonné qu'il fût chassé du Royaume, & tout le reste de leur mesaduenture.

Le Gouuerneur bien esmerueillé de tout cela se prist à rire, de ce que l'on chargeoit vn pauure Religieux estranger, d'vne chose qui n'estoit aucunement en sa puissance, & ne pouuoit dependre de luy. Partant il commanda qu'on le tirast de la,&l'ayant fait mettre dans l'vne de ses galeres, il le conduisit auec soy en sa Prouince, le logea dans sa maison mesme, & le fit traiter par les plus fameux, & experimentez Medecins,du pays,le faisant seruir par ses propres enfãs durant vne année que continua sa maladie. Chascun restant tout estonné qu'vn Gentil porté seulement d'vne pieté & compassion naturelle,eust vsé de tant de courtoisie enuers vne personne incogneuë & estrangere.

Nous nous trouuâmes donc quatre Prestres de la compagnie en la Cochinchine, le P. Buzome aux Pulucambis à quatre vingt lieuës du port de Turon,le Pere Pierre Marquez à Faifo, où il demeura pour superieur, & pour aider les Iaponois,ayant le Pere François Pina pour compaignon,& moy qui m'en retournay à Turon,pour y seruir les Portugais,leur disant la Messe, leur preschant, & les confessant, aprenant par mesme moyen la langue Cochinchinoise. Ie taschois encore par l'entremise des interpretes de conuertir tousiours

quelques vns de ces Gentils, & de les baptiser: Mais sur tout d'encourager, & confirmer dauantage, ceux qui estoient desia baptisez. Il m'arriua dans ces commancements vne chose digne d'estre sçeuë. Ie fus appellé pour baptiser vn petit enfãt, qui s'en alloit mourir ie le baptisay, & vn peu apres il expira. Ie me trouuois en peine du lieu, ou ie l'enterrerois: ce qui me donna occasion de penser à establir vn cimetiere qui seruiroit de la en auant, pour inhumer tous les Chrestiens, qui se mourroient. A ceste fin ie donnay ordre, qu'on prit vn mas de nauire, qui estoit la à l'escart, & qu'on en dressast vne belle Croix, laquelle estant faite, i'inuitay tous les Portugais, & mattelots, à ce qu'ils nous aidassent à la porter au lieu que i'auois choisi, & moy-mesme auec vn surplis, & vne estolle, ie les soulageay comme ie pouuois. Ainsi qu'on estoit à creuser la fosse pour arborer la Croix, voila sortir du voisinage vne grosse trouppe de gens armez, qui auec leurs arquebuses, faisoient mine de me vouloir tuer, ce que voyant ie leurs fis demander par nostre truchement, ce qu'ils pretendoient en ce lieu, & i'appris qu'ils ne vouloient pas permetre que i'y plantasse ceste croix, d'autant qu'ils craignoient que les malins esprits ne les vinssent molester dans

leurs maisons, ie repliquay qu'ils esprouueroient tout le contraire, pource qu'vne des vertus de la croix estoit de donner la chasse aux diables, dõt ils demeurerent tellement satisfaits, que soudain ils mirent tous les armes bas, & accoururent à nous, pour nous aider, & ainsi au grand contentement de tous, l'estendart glorieux de la Croix fut arboré, & le cimetiere beny pour la sepulture. Le Gouuerneur des Pulucambis arriue en ces entrefaites, & ameine auec soy le P. François Buzome. Ainsi nous nous trouuâmes tous ensemble à Faifo, auec grande ioye, & extreme allegresse quatre Peres que nous estions de la Compagnie, & deux freres, l'vn Portugais, & l'autre Iaponois. Et apres quelques courts, mais charitables accueils que nous nous entrerendimes, ce fut de deliberer aussitost sur ce que nous auions à faire, pour le meilleur, & le plus à propos, à fin d'auancer le bien spirituel de ceste mission, & fut trouué bon, par auis commun que le P. Pierre Marquez demeureroit à Faifo auec le frere Iaponois, d'autant qu'il estoit bon Predicateur. Les autres trois auec le frere Portugais, suiuroient le Gouuerneur des Pulucambis, qui en faisoit grande instance, ce qui fût ainsi faït, comme il se dira tantost.

CHAPITRE III.

LE GOVVERNEVR DES PVLVCAMBIS introduit les Peres de la Compagnie de IESVS en sa Prouince, & leur bastist vne maison, & vne Eglise.

NOVS partîmes de Faifo le P. François Buzome, le P. François de Pina, & moy, pour les Pulucambis en compagnie du Gouuerneur de ceste Prouince, qui durant tout ce voyage la nous traita auec tant de courtoisie, & tant de tesmoignages de bien-veillance, qu'il ne se peut dire, il nous mit tousiours en mesme logis que luy, & se gouuernoit auec nous de telle sorte, que n'y voyants aucunes considerations humaines qui luy peussent obliger, il estoit clair, & manifeste, que ces caresses estoient, comme autant d'effets de la prouidence diuine.

Il nous donna vne galere à part qui ne deuoit seruir pour autre que pour nous, & pour nos interpretes, ne voulant pas permettre, qu'on y mit mesme nos hardes, qui estoient portées dans vne autre barque destinée expres pour cela. Nous marchâmes douze

grandes iournées portez ainſi commodement, prenants port matin & ſoir. Et d'autant que tous les ports eſtoient ſituez proche des meilleures villes, & citez de la Prouince de Quamguia, en laquelle, il auoit la meſme authorité que dans celle des Pulucambis, tous luy venoient au deuant pour luy faire la reuerence, & preſenter leur obeyſſance, & pour le recognoiſtre par de tres-riches preſents, ou nous auions touſiours noſtre part, tous les premiers, par l'ordre du Gouuerneur qui le vouloit ainſi : Chaſcun s'eſmerueillant de nous voir tellement honorez, ce qui ſeruoit beaucoup à nous mettre dans l'eſtime de ces gens la, & leur faire prendre vne grande opinion de nous, ce que pretendoit iuſtement le Gouuerneur. A quoy aidoit tout à fait le cas tres grand qu'il faiſoit de noſtre interceſſion, toute fois & quantes que l'occaſion s'ofroit de chaſtier quelque crime. Car nous n'auions pas pluſtoſt ouuert la bouche pour obtenir les graces, & pardons que nous demandions, qu'auſſi toſt il nous les accordoit. En quoy nous aquîmes le renom, de n'eſtre pas moins puiſſants aupres du Gouuerneur, que charitables, & pleins de compaſſion enuers tous, ce qui nous faiſoit cherir, & rechercher de tout le monde.

Il voulut outre cela que durant tout ce voyage on se gouuernast de telle sorte enuers nousque si nous eussions esté bien grands Seigneurs cõmandant que partout on fit desieux & resiouissances publiques, faisant tantost escarmoucher les galeres, tantost les faisant voguer l'vne à l'enuy de l'autre, mettant mesme des prix pour celles, qui remporteroient l'hõneur, de la course. Il ne laissa iamais passer vn seul iour, qu'il ne nous vint visiter luy mesme en personne en nos galeres, tesmoignant de prẽdre vn singulier plaisir de s'entretenir auec nous, principalement, quand nous luy parliõs du salut eternel, & de nostre saincte foy. Nous arriuasmes de ceste façon en la Prouince des Pulucambis, d'où il nous restoit encore à faire quelques iournées de chemin deuant que d'arriuer au Palais du Gouuerneur, qu'il voulut, que nous fisiõs par terre, pour y auoir plus de plaissir & de contentement. Il commanda qu'a cet effet on tint sept Elephãts tous prests, voulant pour plus grand hõneur, que chascun eût le sien tout seul, nous faisant de plus accompagner de cent hommes, partie de pié, partie à cheual. Or comme ce voyage se faisoit par pure recreation, nous y employâmes huict iours, receus & traitez par tout ou nous passions à la Royalle : Mais particulierement

en la maiſon d'vne ſienne ſœur, ou on nous reçeut magnifiquement dans vn banquet tres-ſplendide, non ſeulement pour la multitude & varieté tres-grande des ſeruices : mais encore dauantage pour les diuers aſſaiſonemẽts, & aſſortiſſements des viandes, les ayant fait toutes apprester à la façon de noſtre Europe, encore que ny le Gouuerneur, ny auçun de la maiſon ne fût pour en manger.

Nous voila enfin arriuez au Palais, ou apres toutes ces reſiouiſſances & bonnes cheres du voyage, nous fûmes receus auec des accueils, honneurs & traittements, qui ne ſe rendoient ordinairement, qu'aux Princes & aux Rois. Nous tenant table ouuerte, & court planiere huict iours durant, & nous faiſant ſeoir en ſon troſne Royal. Luy meſme, ſa femme, & ſes enfants nous tenants, compagnie, & mangeants, en public auec nous, auec vn tel eſtonnement de toute ſa Cour, que tous proteſtoient communement, qu'aſſeurement on n'auoit iamais veu rendre tels honneurs qu'aux perſonnes des Rois. Ce qui donna occaſion à quelques vns de dire, & cecy courût par tout le Royaume, que nous eſtions enfans de Rois, venus en ces pays, pour des affaires de tres-grande importance. Ce qu'ayant eſté ſçeu du Gouuerneur, il y priſt vn extreme plaiſir, &

dit en vne assemblée publique des principaux Seigneurs de sa Cour, qu'il estoit tout vray, que les Peres estoient enfans de Rois, ains qu'ils estoient Anges du Ciel venus en ces quartiers, non pour necessité aucune, ou besoin quelconque qu'ils en eussent, rien ne leur manquant en leur pays, ou ils abondoient de tout, mais simplement espoinçonnez du zele de sauuer les ames.

Et que pourtant ils entendissent bien volontiers les Peres, qu'ils embrassassent la loy qui leur seroit par eux monstrée, qu'ils aprissent la doctrine qu'ils leur enseigneroient & receussent la foy, qu'ils prescheoiẽt. Pource adioustoit il, que i'ay discouru, & traitté fort souuẽt, auec ces grands hommes, & i'ay recogneu clairement, qu'il n'y à point de vraye loy que la leur, & qu'il n'y a point d'autre chemin, que celuy qu'il nous monstrent au doigt, qui conduise au salut eternel. C'est pourquoy prenez bien garde à ce que vous faites, car il vous faudra payer en l'autre vie dans l'Enfer, par des supplices qui ne prendront iamais fin, vostre negligence & infidelité, si vous ne vous portez promptement à embrasser ceste veritable doctrine, que moy vostre chef & Gouuerneur ie vous viens apporter par l'entremise de ces Peres. Ainsi parloit ce braue Seigneur qui en-

core tout gentil estoit deuenu Predicateur du S. Euangile, ce que chascun, qui l'escoutoit admiroit d'autant plus, qu'on le tenoit par tout pour homme de grand entendement.

Les huit premiers iours s'estants passez, nous fimes cognoistre que nous demeurerions bien plus volontiers dans la ville, pour estre plus à commodité de prescher le Sainct Euangile, ce que nous ne pouuions pas faire auec tant de facilité, faisants nostre demeure dans le palais, pour ce qu'il estoit à vne lieuë & demye de la ville, dans la campagne à la mode du pays. Le Gouuerneur nous eust bien volontiers retenu auec luy, veu la grande affection qu'il nous portoit, & la peine qu'il auoit à nous quitter : toutefois preferant le bien public à son contentement particulier, il condescendit à nostre desir, & commanda incontinent qu'on nous choisit vn lieu bien commode, pour nostre demeuré, dans la ville appellée Nouëcman. Il adiousta de plus, qu'ayants veu son palais, qui comprend plus de cent maison, nous en choissions vne qui fut la plus auenante pour faire nostre Eglise & que nous luy fissions sçauoir, & qu'incontinant il pouruoyroit à ce qui seroit de besoin. Nous le remerciâmes bien humblement de toutes les faueurs qu'il nous auoit

faites durant le voyage,& de celles qu'il nous alloit continuant à toute heure, & apres auoir pris congé nous montâmes à l'heure sur des Elephants,& allâmes auec bonne compagnie à Nouëcman, ville qui a bien deux lieuës de long,& vne & demie de large. Nous fûmes encore la receus auec toute sorte d'honneur, le Gouuerneur l'ayant ainsi ordonné. Mais ne pouuant pas supporter plus long temps nostre absence, dez le iour suiuant, il nous vint visiter en personne, & s'enquerir luy mesme, si la maison, qu'on nous auoit donnée, estoit commode. Il nous dit de plus, qu'il voyoit bien que nous autres, pour estre estrangers, ne pouuions pas auoir grand argent, ny estre pourueus, de ce qui nous faisoit besoin, & qu'ainsi il se chargeoit de nous fournir de tout ce qui seroit necessaire. Et pour lors fit commandement que chasque mois on nous donnast bonne somme d'argent, & que de plus tous les iours on nous apportast de la chair, du poisson,& du ris, non seulement pour nous, mais encore pour nos interpretes, & pour nos domestiques. Et non content de cela, il ne se passoit iour qu'il ne nous enuoyast tant de presents, qu'ils pouuoient suffire, sans le reste, pour nous nourrir splendidement. Pour nous honorer dauantage, & don-

ner plus de credit aupres de tous, il voulut donner vn iour l'audiance dans la court de nostre maison, en la façon que nous auons dit se pratiquer en la Cochinchine. La se vuiderent les causes de plusieurs criminels, chascun y estant traitté selon la qualité de son crime & forfait. Et entre autres, il y en eust deux, qui furent condamnez à passer par les armes, & deuoient estre tirez à coups de flesches. Mais pendant qu'on les lioit, nous nous interposames pour auoir leur grace, qu'il leur accorda aussi tost, & commanda qu'on les desliast sur l'heure: Protestant hautement que pour rien du monde, il n'eust accordé ceste faueur. Mais à ces saincts personnages, disoit-il, qui enseignent le vray chemin du salut des ames, ie ne leur dois rien refuser. Ie n'attens que l'heure poursuiuit-il, que desgagé de quelques affaires, qui me pressent à present, ie puisse moy-mesme, estant baptisé, receuoir ceste saincte loy, dont ils font profession & vous tous deuez faire le mesme, si vous me voulez faire plaisir.

Puis retourné, qu'il fut à nous, il nous pressoit de prendre nostre resolution pour le lieu, que nous trouuerions propre pour vne Eglise, à celle fin de pouuoir donner ordre à ce qui seroit de besoin pour la mettre bien

toſt ſus pié, & en eſtat d'y pouuoir ſeruir Dieu. Nous luy fimes voir vn endroit, qui ſembloit eſtre tres-propre, & commode à ce deſſein. Et luy meſme l'approuuant, il part de ce pas, pour s'en aller en ſon palais hors la ville. A peine trois iours s'eſtoient-ils eſcoulez qu'on nous vint dire que deſia noſtre Egliſe nous venoit. A ceſte nouuelle, rauis d'aiſe, & de contentement, nous ſortîmes hors de la maiſon, pleins de deſir de voir ceſte nouueauté, & comment ſe pouuoit faire qu'vne Egliſe vint à nous. Car bien que nous ſçeuſſions qu'elle deuoit eſtre de planches de bois, ſelon le deuis qui en auoit eſté fait, ſi ſçauions nous auſſi d'ailleurs qu'il falloit que l'edifice fut fort grand, & haut, ayant à eſtre poſé ſur de hautes, & groſſes colomnes. Incontinent nous deſcouurîmes dans la campagne vne armée de plus de mille hommes, qui venoient chargez des pieces de noſtre Egliſe. Chaſcune des colomnes eſtoit portée par trente hommes des plus forts, & plus diſpoſts, les autres portoient les poutres, d'autres les panneaux, qu'on y deuoit ecnhaſſer, ceux cy les chapiteaux, ceux la les baſes, qui vne choſe, qui l'autre, & tous en belle ordonnance, s'en viennent dans noſtre maiſon, chargez de chaſcun ſa piece. Noſtre cour ſe trouua remplie de tous ces gens

la, que nous receuions auec la ioye que ie laisse à penser. Vne chose seule nous pouuoit mettre en peine, qui estoit de ne pouuoir trouuer dans la maison, dequoy donner pour le moins vn peu de collation, à ce grand nombre de personnes, qui bien qu'ils fussent bien payez du Gouuerneur, si nous faisoit-il mal cependant, & sembloit peu honeste de les laisser aler, sans leur presenter quelque rafraichissemēt. mais nous fûmes bien tost deliurez de ce soin, quand nous vîmes que chascun s'estant assis sur sa charge, qu'on leur auoit bien recommandé de garder, & de s'en tenir pres, tira de sa besace tout son petit mesnage, son pot, de la chair, du ris, & du poisson, & se mit à faire du feu, & cuisiner eux mesmes tout doucement, sans bruit, & sans rien demander. Quand ils eurent mangé leur petit fait, vint vn maistre entreprenneur, qui prenant son cordeau, & mesurant le lieu compassa tous ses espaces, & entre-deux des colomnes, puis appellant à soy, ceux qui les auoient apportées, il les leur fit dresser chascune en sa place. Et cela fait, il les alloit tous appellant les vns apres les autres, pour auoir le reste des pieces, à ce que chascun dressast, celle qu'il apportoit, & s'en retournast sur l'heure. Ainsi allants tous d'ordre sans con-

fusion, & trauaillants comme il falloit, toute ceste grande masse fût dressée à nostre grand contentement, en vn seul iour. Mais soit que cela vint de la trop grande precipitation, qu'on auoit apporté à la besogne, ou de peu de soin de l'appareilleur, il se trouua qu'elle n'estoit si droite, qu'elle deuoit, & qu'elle panchoit vn peu d'vn costé. Ce qu'ayant esté rapporté au Gouuerneur, il fit venir à soy l'Architecte, & luy commanda, sur peine d'auoir les iarrets couppez, d'y remedier au plustost, & de rappeller autant d'ouuriers qu'il en faudroit pour ce faire. L'Architecte luy obeit, & la defaisant, auec autāt, ou plus d'habilité, la remit en estat, & rendit en fort peu de de temps accomplie de tous points. Nous autres remerciants sa diuine bonté, de ce que tandis que les Chrestiens se portent si laschement à ce qui est de son sainct seruice, il prend plaisir de toucher le cœur de ces gentils, & les inspirer de bastir des Eglises, auec tant de ferueur à l'honneur de sa diuine Maiesté.

Et à ce qu'on cognoisse beaucoup mieux cōbien ce braue Gouuerneur prenoit nos affaires à cœur, & s'y portoit de grande affection, ie le feray voir dans vn fait particulier, auec lequel i'acheueray ce chapitre. Il y a certains vents meridionaux, & ardents, qui ont cou-

ſtume de s'eleuer & ſouffler continuelle-ment, durant le mois de Iuin, Iuillet, & Aouſt, qui rendent vne ſi extraordinaire chaleur, qu'ils grillent, deſſeichent, & roſtiſſent tout à fait les maiſons, qui ſont toutes de bois, ſi bien que la moindre petite bluette de feu y venant à tomber, ou par in aduertence, ou autrement, le feu s'y prend auſſi toſt, comme a des allumettes, auſſi voit on arriuer de grands incendies par tout le Royaume, durant ces trois mois. Car depuis qu'vne fois le feu s'eſt pris à vne maiſon, les flammes vont gaignant en moins de rien, par toutes les autres qui luy ſont en droite ligne, du coſté que tire le vent, & les reduit miſerablement en cendres. Pour nous garantir doncques de ce danger, dautant que noſtre maiſon eſt au beau milieu de la ville, & encore principalement, à fin qu'on ſçeut en quelle eſtime nous eſtions aupres du Gouuerneur, il ordonna par Edict public, que toutes les maiſons, qui eſtoient en meſme ligne que la noſtre, du coſté de ces vents bruſlants, euſſent à oſter leurs toits durant ces deux mois la : Et les maiſons qui furent deſcouuertes, eſtoient en ſi grand nombre, qu'elles occupoient du moins l'eſpace de deux mille d'Italie. Et cela il le commanda, en intention, que ſi le feu s'attachoit à quel-

qu'vne de ces maisons, il fut plus facile d'y obuier, auant qu'il passast iusques à nous. Ce que tous executerent bien volontiers, pour le grand honneur, & respect qu'ils luy portoient.

CHAPITRE IIII.

DE LA MORT, DV GOVVERNEUR de la Prouince des Pulucambis

NOs affaires s'alloient acheminants d'vn bon pié en cette ville, & auoient de tres-bons succez. Il estoit mes-huy temps, que ce grand Dieu, selon le train ordinaire de sa diuine prouidence, mit la main dans les trauaux qui sont le contrepois, auec lequel il tient ordinairement ses seruiteurs en balance. Ainsi voyons nous qu'il va leur meslant la prosperité, & aduersité, en telle proportion l'vne auec l'autre, qu'ils n'ayent occasion, demeurants accablez sous le fais de celle cy de perdre courage, & ramper par terre, ou bien que par trop esleuez de celle la, ils s'en fassent accroire, & viennent à s'enfler d'orgueil. Et tout ainsi comme l'Eglise primiti-

ue, au temps des Saincts Apostres, fut fondee sur ces deux colomnes, de la douceur des bons succez, & de l'amertume des disgraces. Aussi à il pleu à nostre bon Dieu, que ceste nouuelle Eglise de la Cochinchine, sous la conduite de ces ouuriers Apostoliques, y fut pareillement affermie. Ceste Mission eût de tres-heureux succez en ses commancements, comme nous auons veu au second Chapitre de ceste seconde partie. Mais vn peu apres s'esleua ceste cruelle tempeste de persecution, qu'amena le manquement d'eau, & sterilité dans laquelle peu s'en fallut qu'elle ne perit entierement. A present tout paroissoit calme, & riant sous la faueur & protection du Gouuernenr des Pulucambis: Et ceste nouuelle vigne toute en fleurs, nous promettoit desia des fruits tres sauoureux. Quand il pleust à Dieu qui dispose de tout, pour sa plus grande gloire, que la mort du Gouuerneur suruint la dessus, laquelle comme vn rude vent de Bize, pensa tout perdre, & raffler tout d'vn coup tant de belles esperances. Voicy comme l'accident arriua. Ce Seigneur alloit vn iour à la chasse sur vn Elephant auec tout plein de plaisir, auquel il se laissa tellement emporter, que sans y prendre garde il courut tout vn iour dans vne grande pleine

tuë à plomb d'vn cuiſant Soleil. La chaleur luy donna tellement dans la teſte, que des le ſoir il fut ſaiſi d'vne fieure chaude. En ayants eu l'auis nous alâmes incontinent au palais pour le viſiter, mais bien dauantage pour le baptiſer ſi nous le voyons en danger. Nous demeurâmes deux iours auec luy, le priant inſtamment de ſe reſoudre à reçeuoir le S. Bapteſme, comme par pluſieurs fois il nous auoit teſmoigné de le vouloir faire, à quoy il reſpondit touſiours qu'il diſpoſoit ſes affaires à cela, ſans rien reſoudre. Au troiſiéme iour il perd iugement, & entra en freneſie. Dieu l'ayant ainſi permis par ſes iugements ſecrets, & nous pouuons croire, que ſa diuine Majeſté luy à donné le vain honneur, & gloire mondaine, dont il ſe monſtra touſiours extrement deſireux, pour recompenſe de tant de bonnes œuures qu'il faiſoit. Il continua dans ſes reſueries durant trois iours, iuſques à ce que vaincu de la force du mal il expira ſans Bapteſme.

Chaſcun peut facilememnt iuger de la douleur ſenſible que nous apporta cet accident, nous voyants dans vn Royaume eſtranger abandonnez & priuez de tout ſecours humain. Mais ce qui nous perçoit le cœur plus viuement, c'eſtoit de voir mourir de-

uant nous ſans bapteſme vn homme qui d'ailleurs y ſembloit eſtre bien diſpoſé, & par l'aſſiſtance duquel nous nous prometions, ſur des eſperances fort bienfondées, que non ſeulement ceſte prouince la, mais preſque tout le Royaume ſeroit pour receuoir noſtre ſaincte foy. Apres la mort de ce Gouuerneur, que nous aſſiſtâmes iuſques au dernier ſouſpir, ſuiuirent tout plein de choſes concernantes leurs ceremonies, & ſuperſtitions, leſquelles ſi ie voulois toutes raconter par le menu, ce ſeroit pour n'en trouuer iamais la fin. I'en rapporteray deux ou trois, deſquelles il ſera aiſé de coniecturer des autres, qu'ont couſtume de pratiquer ces gentils, en pareils accidents.

En premier lieu comme il eſtoit en l'agonie, il y euſt vn grand nombre de gens armez, qui ne faiſoient autre choſe, que tirer des coups d'eſtocades, & s'eſcrimer en l'air auec leurs cimeterres, lancer des iauelots, & deſchargerdes arquebuzes par les ſales du Palais. Mais il y en auoit deux ſur tous les autres, qui demeuroët touſiours aux coſtez du moribond, dont le principal exercice eſtoit de battre continuellement l'air voiſin de la bouche de l'agonizant à grands coups de cimeterres. Et comme on leur eût demandé, à quoy bon

tout ce qu'ils faisoient les vns, & les autres: ils nous respondirent, que c'estoit pour donner l'espouuante aux malins esprits, à ce qu'ils ne fissent aucun tort à l'ame de leur gouuerneur, cõme elle sortiroit du corps. Ces superstitions nous donnoient bien, à la verité, suiet de compatir à l'ignorance de ces pauures infideles: mais non pas d'y apprehender aucun mal pour nous, comme il arriua depuis, quand le Gouuerneur fut mort. Car à ceste heure la nous nous vîmes sur le point d'estre encore vne autre fois chassez de ceste Prouince des Pulucambis, comme de tout le Royaume, auec perte de tout ce que nous auions fait pour ceste Chrestienté, si pis ne nous arriuoit.

La Coustume est, que quelque grand personnage venant à mourir, les Onsais, ou Prestres du pays s'assemblent, pour discourir, & rechercher entr'eux, non pas la cause Physique, & naturelle: mais bien la superstitieuse, & imaginaire d'vne telle mort. Et apres qu'ils se sont resolus sur cela, & qu'ils ont trouué par coniectures communes qu'elle elle peut estre, aussi tost on commande, qu'on mette au feu la chose, à laquelle ils ont iugé, que se deuoit attribuer, moralement parlant, la cause de ceste mort, soit maison, meubles, homme, animal, ou autre telle chose.

Comme donc tous ces On ſais, ou Preſtres, ſe fuſſent aſſemblez en vne grande ſale, ils commencerent à diſcourir la deſſus. Nous qui eſtions preſents, nous reſſouuenants de la perſecution, qui s'eſtoit ſouſleuée contre nous, pour le deffaut des pluyes. Et ne voyant pour l'heure, en ceſte Prouince la, aucune nouueauté plus grande que les bons accueils, & honorables receptions, que nous auoit fait le Gouuerneur, nous ayant donné vne maiſon, baſty vne Egliſe dans la ville, auec pluſieurs autres grandes preuues de ſon affection à noſtre ſainɛte foy. Nous tenions pour infaillible que nous monſtrants tous au doigt, ils ſeroient pour reietter ſur nous la cauſe de la mort de ce Seigneur: Et en ſuitte commander que nous fuſſions la bruſlez tous vifs, comme auſſi noſtre maiſon, noſtre Egliſe, & tous nos meubles auec nous. Nous demeurions cependant retirés dans vn coing de la ſale, nous recommandants à Dieu, & nous diſpoſants à receuoir de ſa tres-ſainɛte main, tout ce qu'il permettroit qu'on fit de nous. Quand voicy qu'vn de ces Onſais, qui eſtoit le plus ancien d'âge, & le doyen par office, ſe leue tout droit, & dit à haute voix, qu'à ſon auis, la mort du Gouuerneur ne venoit d'autre part, que d'vne certaine poutre, tombée le iour

d'auparauant au palais neuf,& qu'il se tenoit d'autant plus arresté à ceste pensee, qu'il s'apperceuoit, que tout le mal, de ce grand personnage auoit esté à la teste, auec vn euident delire, signe tres-manifeste, disoit il, du grand coup qu'il auoit receu de ceste poutre, iustement sur la teste. Il entendoit le tout par allegorie, & auec vne superstitieuse interpretation, laquelle cependant reuint tellement, & sembla si à propos aux autres Onsais, qu'il en demeurerent la,& suiuirent cet auis. Surquoy sans autre forme de procés, se leuants de leur place, ils allerent mettre le feu à ce palais qui fut tout reduit en cendres. Et nous autres remerciâmes sa diuine Majesté, de ce qu'elle nous auoit tirez, & fait eschaper d'vn si manifeste,& euident danger.

Quand cela fut acheué certains autres Onsais, qui font profession de nigromantie vinrent au Palais, pour accomplir vne autre superstition, selon la coustume du Pais. Les parents du defunt, tiennent à grand faueur, qu'il se rencontre quelqu'vn d'eux en telle occasion qui soit saisi du malin esprit, & qui puisse discourir, & dire des nouuelles de l'estat de l'ame du trespassé. Or à cet effet on appella les Onsais nigromantiens, ausquels plusieurs demanderent à grande instance, & à l'enui l'vn

de l'autre, ceste faueur diabolique, l'ordinaire estant, qu'on l'enuie bien fort à celuy qui l'obtient. Ces nigromanciens firent leurs cernes, employerent force coniurations de signes, & de paroles, à ce que le diable entrast dans le corps de quelques vns des parents du Gouuerneur, qui estoient la en posture de supplians, mais rien ne se fit. A la fin se presenta vne sœur du Gouuerneur, qu'il auoit cheri, par dessus toutes les autres, pendant qu'il estoit en vie, laquelle demanda ardemment ceste faueur. Et incontinent on luy vit donner des signes euidents d'vne possedée. Car ne pouuant auparauant, à raison de son âge decrepit, mettre vn pié deuant l'autre, sans baston, elle fut veuë, au grand estonnement des assistants, sauter aussi gaillardement, & auec autant de disposition, comme si c'eust esté vne ieune fille, & ayant ietté son baston, elle demeura esleuée en l'air, tout le temps qu'elle eût le diable au corps, parlant par elle auec beaucoup de rage, & de fureur, accompagnant le tout de plusieurs laides grimaces, elle dit de grandes absurditez touchant le lieu, & l'estat de l'ame de son frere, & mettant fin à ces discours impertinents, le diable l'ayant quittée, elle tomba par terre, demeurant l'espace de huict iours, tellement rom-

pué, que de pure foiblesse, & debilité, elle ne se pouuoit mouuoir. Et ce temps pendant il y auoit presse entre ses parents, & amis à la visiter, & à se coniouyr auec elle, de ce qu'elle seule, entre tous les parents du defunct, auoit esté choisie, & fauorisée d'vn priuilege, qui selon leur sentiment estoit si honorable, & si glorieux pour le mort.

Enfin on commença de traiter des funerailles, & derniers deuoirs, qu'il faloit rendre à ce Seigneur. Et pource que, comme en l'Eglise Catholique, ceste coustume est gardée, d'honnorer par vne solemnelle canonization la memoire des personnages, qui se sont rendus illustres, & remarquables par la saincteté de leur vie.

Pareillement comme le diable est par tout luy mesme, & tousiours singe des choses de Dieu, pour mieux entretenir ces pauures Cochinchinois en leurs erreurs, il a introduit parmy eux vne espece de canonisation: Car la coustume est, qu'on y solemnise la mort de ceux, qui au iugement de tous auront vescu en gens de bien, sans faire tort à personne, & qui auront esté curieux d'acquerir les vertus morales. A cet effet ils leurs dedient pour ainsi dire des festes, qu'ils celebrent auec des appareils, & magnificences tres grandes, pour im-

mortaliser le nom de leurs morts, & en conseruer la memoire à l'eternité, par l'honneur, & le culte qui leur est rendu.

De la est, que le Gouuerneur des Pulucambis, ayant vescu, dans la reputation publique, non seulement, en sa Prouince, mais par tout le Royaume, à raison de tant de belles parties naturelles, dont il estoit doüé, comme estant homme d'vn excellent iugement, d'vne incomparable, prudence qui auoit la iustice, & l'integrité dans le gouuernement, en singuliere recommandation, auec vn naturel bien faisant, & porté d'inclination enuers les necessiteux. Il fut conclu par ordonnance publique, qu'il ne luy falloit aucune pompe funebre, qui sentist sa douleur, & sa tristesse comme aux autres: Mais des resiouissances, & solemnitez de festes publiques, pour donner à entendre, qu'il estoit digne d'vn honneur sainct, & sacré, & qu'il le falloit placer au rang de leurs autres Dieux. Ceste ordonnance ainsi faite, tous tascherẽt de bannir bien loing d'eux toute sorte de tristesse, & d'essuyer toutes leurs larmes, reprenants vn visage gay, & gratieux, tesmoignants tout plein de ioye, & de contentement. C'est pourquoy tous les parens du Gouuerneur defunct, firent des banquets tres somptuéux à tout le peuple, ou

on ne faisoit autre chose que manger,& boire depuis le matin iusques au soir. Ce n'estoient que chants, que danses, que sons d'instrūments de musique, que fanfares de trompettes,& tambours.

Ces huict iours expirez le corps fut porté dans vne chasse d'argent, sous vn dais en la ville d'où il estoit natif, appellée Chifu, distante de trois iournées auecvne suitte tres-grāde de gens de toute sorte,& auec des tesmoignages d'vne ioye & liesse incōparable. Le Palais ou il estoit mort, demeura tout à fait inhabité, à ce qu'auec le temps, il se minast de soy mesme,& que les vestiges,& le resouuenir s'en estants perdus, on entendist, que la memoire de la mort du Gouuerneur se deuoit pareillement perdre,& enseuelir dans vn perpetuel oubly, tandis qu'il viuroit dans les esprits,& dans les bouches de tous, auec vn loz, & honneur perpetuel.

Arriuez qu'ils furent à Chifu, en vne grande plaine, separée de toute habitation, tous se mirent en deuoir de dresser vne autre Palais, autant & plus somptueux,& magnifique, qu'estoit celuy ou le Gouuerneur estoit mort. Et pour faire plus de parade des richesses du defunct, ils firent bastir autant de galeres, qu'il en souloit entretenir, lesquelles ils faisoient

marcher ſur terre, par certains reſſorts, & roues artificielles. Ils firent faire pareillement des Elephants, & cheuaux de bois, & tout le reſte de l'equipage, qu'il ſouloit mener auec ſoy, tandis qu'il eſtoit en vie, ſans y pleindre la deſpenſe en façon du monde. Au milieu du Palais, ils eſleuerent vn temple fort magnifique, auec vn tres-bel autel, ſur lequel fut placée ceſte chaſſe, reueſtüe, & couuerte ſi artiſtement, & chargée de tant de beaux hieroglíphes, emblemes, & peintures, qu'elle donnoit vn grand reſpect, & excitoit à ces pauures idolatres vne ſuperſtitieuſe deuotion. A meſme temps ſe firent durant trois iours continuels, diuers ſacrifices, & ceremonies, par le miniſtere de cinq à ſix cens Onſais tous veſtus de blanc, qui employoient tout leur temps à chanter, ſacrifier, & luy offrir du vin, des bœufs, & des bufles en tres-grande quantité, ſans oublier diuers banquets publics, qui ſe faiſoient, durant ces trois iours, à plus de deux mille perſonnes, des plus qualifiées, ayants chaſcun ſa table ſelon la couſtume du pays, ſeruie de plus de deux cents plats. Apres ces trois iours, ils mirent le feu à toute ceſte machine, bruſlants, & le palais, & le temple auec tout ſon appareil, n'en reſeruants rien que la chaſſe, & le corps du defunct, qui fut par apres

enseueli, & transporté secretement, & cachément iusques à douze fois, de sepulture en sepulture. A celle fin que le peuple demeurant tousiours incertain, & douteux du lieu, où il auroit esté laissé la veneration enuers ce nouuel Idole, en fût d'autant plus grande, & qu'il l'adorast en tous les lieux, ou il pourroit estimer que ces ossements se retrouueroient.

Là prist fin ceste premiere ceremonie laquelle se renouuellast depuis apres quelques mois, sçauoir est selon leur façon de conter les temps, à la septiesme Lune, auec toutes les mesmes superstitions, preparatifs & apreils que nous venons de dire. Et depuis encore quelques mois s'estans passez elle fût solennisée pour la troisieme fois, ce qu'ils continuerent de faire de la sorte, à diuerses reprises durant trois ans. Le Roy ayant commandé que les trois ans du reuenu, qui se paye au Gouuerneur de ceste Prouince, fût employé pour fournir aux frais, & à la despence qu'il y falloit faire. Aussi durant ce temps la, ne nomma il aucun Gouuerneur, dans la persuasion, & creance, qu'ils ont tous, que l'ame du trespassé desia placée au nombre des Dieux, pouuoit conduire d'elle mesme ce Gouuernement pendant ces trois ans. En attendant

ſon propre fils fût declaré vice-Gouuerneur & Lieutenant de la Prouince.

Nous nous trouuâmes preſents à ceſte ſolennité, trois Peres que nous eſtions de la compagnie en ceſte Prouince la, & combien que nous n'aſſiſtaſions point à leurs ſuperſtitieuſes ceremonies, ſi ne peûmes nous pas pourtant nous exempter, de nous trouuer à quelques banquets, de peur d'eſtre blaſmez d'ingratitude, & d'eſtre eſtimez peu courtois. Et comme vne fois nous nous diſpoſions pour y aller, auis nous vint, que nous ſerions interrogez du lieu ou ſe trouuoit l'ame du Gouuerneur, & que nous priſſions bien garde de ne pas dire, qu'elle eſtoit dans les peines d'enfer, que ce ſeroit aſſez pour nous faire mettre en pieces & deſmembrer tous vifs. Et de fait on ne tarda gueres, qu'on ne nous eût ſeruis de ceſte queſtion, à laquelle nous reſpondîmes, que ſans Bapteſme il n'y auoit perſonne de ſauué : Mais que telle, & ſi grande eſtoit la bonté de Dieu, qu'il ſuffiſoit d'en auoir vn deſir efficace, quand on ne le pouuoit auoir autrement. Et que ſi le Gouuerneur l'auoit eu en ceſte derniere heure, comme il eſtoit bien probable, attendu l'affection qu'il portoit à noſtre Saincte Foy, ainſi que nous l'auons dit cy deſſus, & que ſans la violence de ſon mal,

il y auoit bien de l'apparence qu'il l'eust peu demander, on pouuoit croire qu'il estoit sauué, ou si non qu'il estoit damné.

Ils ne se monstrerent pas du tout mescontents de ceste response, nouuelle pour eux, & non attenduë : ains pour la plus grand part, ils en furent satis-faits, ce qu'ils tesmoignerent par l'offre qu'ils nous firent de quelques buffles entiers, bien apprestez, & rostis, du nombre de ceux qu'ils auoient immolez, à leur nouuel Idole, ie veux dire le Gouuerneur decedé. Mais sur le refus que nous leur en fîmes, leurs disants, que nostre loy nous defendoit de manger de ces viandes immondes, & souillées par leurs sacrifices. A l'heure mesme, au lieu de ces buffles tuez, & sacrifiez, ils commanderent de nous en donner de tous viuants. Et outre cela les parens du Gouuerneur nous enuoyerent des Elephants, pour nous en retourner aux Pulucambis, auec les mesmes honneurs que nous soulions receuoir du Gouuerneur.

C'est icy ou se terminerent, & aboutirent toutes les faueurs, & courtoisies, qu'on nous rendit en sa consideration. Et pourtant de retour que nous fûmes en nostre maison, nous demeurâmes comme pauures orphelins, & abandonnez de tous. Personne ne songeoit

desia plus en nous. Desia l'argent qui nous auoit esté assigné, pour nostre entretien ne se donnoit plus. Et n'ayants plus que vingt escus de reste, nous fûmes bien tost reduits, à telle misere, & necessité, que si quelqu'vn de nous fût tombé malade, nous n'eussions pas mesme osé appeller le Chirurgien pour nous ouurir la veine, ne nous voyants rien dequoy le payer. Et iaçoit que nous nous trouuassions parmy vn peuple, grandement porté à secourir les necessiteux, particulierement pour le viure, comme iay desia monstré. Il n'estoit pas cependant à propos pour nous de demander chose aucune, de peur de perdre tout l'auantage, que nous auions desia gaigné, pour la conuersion des ames. Car ils eussent dit que nostre venuë en ces quartiers la, n'eust pas esté pour annoncer la loy de IESVS-CHRIST: mais pour mandier du secours à nos necessitez, sous la faueur du Gouuerneur. Personne ne venoit desia plus en nostre maison, nostre credit nous ayant manqué tout d'vn coup. Et tout ce que nous auions desia auancé dans la langue Cochinchinoise, ne nous seruoit de rien, ceux du pays ne tenants aucun conte de trois pauures hommes, qui restoient seuls au beau milieu de l'Idolatrie. Dauantage ils mesprisoient la

doctrine que nous leurs preſchions , comme vne choſe nouuelle par nous controuée,pour renuerſer celle qu'ils profeſſoient, & deſtruire leurs ſectes anciennes.

Trois ans ſe paſſerent de la ſorte,pendant leſquels nous ne reſſentions pas ſi viuement le defaut de toutes ſortes de commoditez, pour l'entretien de noſtre corps, qui euſt à ſouffrir des extremitez,que Dieu ſçait, comme ils nous eſtoit faſcheux de nous voir entierement dêcheus des belles eſperãçes,que nous auions priſes, de pouuoir auãcer de beaucoup le nom,& la gloire de Dieu,parmy ces infideles,& meſcreants, n'ayants peu durant ces trois ans, en conuertir que,fort peu, & encore auec des peines & des trauaux indicibles.

Voyants donc le train que prenoiẽt nos affaires, nous entrâmes en quelque defiance, iugeants,que le temps deſtiné par ſa diuine bonté, pour retirer ces peuples de leurs tenebres, ne ſeroit pas encore arriué, ſoit que nos pechez y apportaſſent quelque obſtacle, ſoit pour quelques autres conſiderations à nous incognuës. Mais lors que noſtre fragilité nous faiſoit auoir moins de confiance en Dieu,voila que tout à propos pour nous donner de la confuſion, ſa diuine Majeſté, fit eſclatter ſur nous les merueilles de ſa toute

puiſſante miſericorde, à fin de nous appren-que ceſte œuure heroique, & ceſte noble entrepriſe de la conuerſion des ames, depend entierement de luy, & que nous ſoyons obligez d'auoüer, que ſans luy nous n'auons aucune force pour y auancer tant ſoit peu, la pratique nous manifeſtant que *Neque qui plantat eſt aliquid, neque qui rigat: ſed qui incrementum dat Deus*, peu ſert aux hommes de planter & d'arrouſer vn verger pour Dieu, s'il ne luy plaiſt de le faire croiſtre, & profiter, comme il ſe verra par le chapitre ſuiuant.

CHAPITRE V.

COMME DIEV OVVRIST LA PORTE à la Chreſtienté en la Prouince des Pulucambis, par le moyen des perſonnes les plus illuſtres de ce pays.

NOvs voyant reduits à ce point, dans la Prouince des Pulucambis, qu'il y auoit peu d'eſperance de nous y pouuoir entretenir, & d'y auancer beaucoup pour le ſalut, & conuerſion des ames. Noſtre deſſein fût d'en ſortir, & de nous departir en diuers endroits. Le P. François de Pina, s'en alla de-

meurer à Faifo ville du Iapon, comme nous auons dit, en intention, tant de s'y employer au seruice de ces Chrestiens, qu'il auoit desia gouuernez, comme Pasteur, que pour y estre entretenu de leurs aumosnes. Et comme il sçauoit fort bien la langue Cochinchinoise, & la parloit fort naturellement, il ne desista iamais d'y annoncer nostre saincte foy. Le P. François Buzome partit aussi pour aller deuers Turon, prenant auec soy nostre meilleur truchement pour essayer, s'il ne pourroit point auoir quelques aumosnes des Portugais, desquelles nous nous peussions entretenir pour le moins tous deux dans nostre maison de Nouëcman, en attendant qu'il nous vint quelque secours de Macao.

I'estois donc demeuré auec les Pulucambis autãt seul, & sans compaignon, cõme affligé, & desconforté de me voir sans aucune esperance du salut de ces pauures ames, & conuersion de ces gentils. Quand voici qu'vn iour, estant en nostre maison, comme i'y pensois le moins, ie vois à nostre porte vn bon nobre d'Elephants, auec plusieurs Dames, & vne grande suitte de Gentils-hommes, apres lesquels venoit vne grande Dame richemẽt vestuë, & plus chargée que couuerte de ioyaux, & pierreries à la mode du pays. Ie demeuray tout esmerueillé

à la nouueauté de ce rencontre,& tout eſtonné de la majeſté de ceſte Dame, & ſurpris que i'eſtois,ne ſçauois que penſer de ceſte viſite ſi extraordinaire.Enfin eſtant ſorti pour la receuoir, i'appris que c'eſtoit la femme de l'Ambaſſadeur, que le Roy de la Cochinchine enuoyoit au Roy de Cambogia :Son mari eſtoit natif de Nouëcman,ou nous demeurions,& le premier homme de la ville apres le Gouuerneur,lequel pour lors eſtoit en Cour à Sinuua traittant des affaires de ſon Ambaſſade. Or apres les honneurs , & compliments rendus à la façon du pays,ceſte Dame n'ayant point de temps à perdre en des choſes , qui ne faiſoient au ſujet de ſa venuë. Venons ce dit elle , à ce qui m'ameine icy. Mon Pere, i'ay ſçeu voſtre arriuée en noſtre pays , & Prouince , & apris l'occaſion , qui vous fait entreprendre vn ſi long voyage.Ie vois que vous tenez vne forme de vie , toute ſainte , & ſans reproche , ie ſçay que vous preſchez , & enſeignez le vray Dieu.Et pource que ie m'apperçois fort bien, que tout ce que vous dites, eſt fort conforme à la raiſon , ie me perſuade auſſi que voſtre loy , eſt la ſeule vraye loy , & qu'il n'y en a point d'autre : que voſtre Dieu,eſt le ſeul,qui doit eſtre adoré , & qu'il n'y a point d'autre chemin qui conduiſe à la vie eternelle que

celuy que vous nous monſtrez. C'eſt pourquoy ie ne viens point icy pour autre conſideration, que pour demander de tout mon cœur, que vous me veüeilliez lauer de vos ſainctes eaux , & me mettre au nombre des Chreſtiens. Voila le ſeul motif de ma venuë vers vous voila ce qui me reſte pour le parfait accõpliſſement de mes deſirs. A cela ie luy dis premierement que ie loüois vne ſi bonne, & ſi ſaincte reſolution, l'exhortant de rendre à Dieu les remerciements, & actions de graces qui luy eſtoient deuës pour vn ſi grand, & ſignalé benefice, que de l'auoir appellée à la cognoiſſance de noſtre ſaincte foy, d'autant qu'il n'y auoit choſe aucune en ce monde, qui fût plus conſiderable , & de plus grande importance, que le ſalut de noſtre ame. Ie m'excuſay par apres, de ce que ie ne pouuois luy accorder ſi promptement vne requeſte ſi ſaincte, & ſi iuſte, que celle, qu'elle m'auoit propoſe, pource qu'encore bien que i'euſſe quelque cognoiſſance de la langue Cochinchinoiſe, ie n'en ſçauois pas cependant aſſez pour la pouuoir inſtruire comme il falloit des hauts, & ſouuerains myſteres de noſtre Religion Chreſtienne, & qu'ainſi, ie conſeillois à ſon excellence, de vouloir patienter iuſques au retour du P. Buzome, qui reuiendroit en

bref de Turon, & rameneroit auec soy le meilleur interprete, que nous eussions, au moyen duquel, elle seroit tres-bien instruite de tout ce qu'il falloit sçauoir, & qui luy donneroit toute la satisfaction que meritoient ses bons, & saincts desirs. Le grand feu, & ardant desir, repliqua elle, qui m'embrase le cœur ne peut pas souffrir vn si long delay, veu principalement, que i'attends d'heure à autre l'Ambassadeur mon mary, qui vient de la Cour, & qu'il faut, qu'à son arriuée ie m'embarque promptement pour aller auec luy au Royaume de Cambogia. Vous sçauez les dangers qu'il y a sur mer, & qu'à toute heure on y court fortune de se perdre. Ainsi il se pourra faire, que quelque tempeste s'esleuant sur mer, ie demeure enseuelie dans les eaux, perduë pour vne eternité. Ioint, me disoit elle, qu'il suffit pour me faire entendre les choses de Dieu, que vous m'en parliez, comme vous faites des autres, veu que i'entens assez bien tout ce que vous me dites. Ie me sentis obligé apres tant de demonstrations, & tesmoignages qu'elle me donnoit de son enflammé desir, & sainctes resolutions, de commencer à l'instruire au mieux, qu'il me seroit possible, & de luy donner quelque cognoissance des principaux mysteres de nostre saincte foy. Il pleust

à Dieu de nous enuoyer bien toſt apres le P. Buzome, qui demeura bien conſolé de ce bon & heureux rencontre, ne ceſſant d'en rendre des actions de graces à ſa diuine bonté. L'Ambaſſadrice en fut encore plus ioyeuſe, voyant en ſa compagnie, le truchement qu'elle attendoit, auec tant de paſſion. Car par ſon moyen, & de la tres-grande aſſiduité, diligence, & attention qu'elle apportoit à oüyr le Catechiſme, deux heures le matin, & deux heures l'apreſ-dinée, elle aprit dans quinze iours plus que ſuffiſamment la doctrine de noſtre ſainte loy. Ce qui luy toucha le plus le cœur de toutes les choſes qu'on luy appriſt, fût la cognoiſſance, qu'on luy donna du myſtere de l'Incarnation, d'vn IESVS-CHRIST, vray fils de Dieu, fait homme pour l'amour de l'homme. D'où vient que pour imiter en quelque façon, ceſte grande humilité du fils de Dieu, elle venoit en noſtre maiſon eſloignée de la ſienne, d'vne bonne demie lieuë, non ſeulement ſans tout cet attirail d'Elephants, & autre ſuite, qu'elle traînoit ordinairement apres ſoy : mais nuds piez à trauers la fange, & les caillous. Obligeant encore par ſon exemple ſes dames, & ſes courtiſants, à imiter ſa grande deuotion.

Quand dans les diſcours ſpirituels, & en

expliquant le catechiſme, on fut venu à parler de l'Enfer, expliquer ſes tourments, repreſenter au vif la durée de l'eternité, & la diuerſité des peines, qu'on y ſouffroit, l'horrible compagnie des demons, l'obſcurité de ces tenebreux cachots, & cauernes inhabitables, & finalement le tourment du feu. Elle, & ſes dames demeurerent, tellement eſperduës, que n'ayant penſé toute la nuict à autre choſe, qu'à ce qu'elles auoient ouy de ces tourments eternels, le lendemain pleines d'effroy elles reuinrent, diſant qu'elles vouloient toutes ſe rendre Chreſtiennes, pour euader ces priſons, & ſupplices qui ne deuoient iamais prendre de fin. Mais comme nous leur eûmes reſpondu, que cela ne ſe pouuoit, eſtants comme elles eſtoient compagnes, & concubines de l'Ambaſſadeur, ſuiuāt la couſtume du pays, que nous auons declaré en la premiere partie de ce narré. L'Ambaſſadrice dit auſſi toſt, ie n'ay donc pas cet empeſchement. Il eſt vray, luy dîmes nous, n'y ayant que voſtre Excellence, qui ſoit vrayement femme de Monſieur l'Ambaſſadeur, voſtre mary, c'eſt pourquoy rien ne vous empeſche pour le preſent d'eſtre baptiſée. A ceſte nouuelle leuant les mains vers le Ciel elle donna de ſi grands ſignes de ioye, & de reſiouyſſance qu'on euſt dit qu'elle

estoit hors de son bon sens, quoy que iamais elle n'eust esté plus à soy, qu'a ceste heure la, qu'elle tesmoignoit par excez le grand plaisir & contentement, que luy aportoit la nouuelle d'vne chose, qui est la seule, qui deuroit dōner de la ioye aux hommes. Au cōtraire ces dames plongées dans le desplaisir, de se voir hors du chemin de leur salut, crioient tout haut, que l'Ambassadeur ne les auroit plus pour Concubines, puisque cela les empeschoit d'estre Baptisées, & menoit tout droit à leur grand dommage à la damnation eternelle, leur maistresse les fortifia grandement en leur bon propos, prenant sur soy la charge de les tirer de leurs pechez, & promettant de leur trouuer à chascune vn mary. Ainsi ces empeschements, & destourbiers estants ostez par la promesse de l'Ambassadrice, & la resolution ou estoient les autres de ne plus retomber dans leur peché, vn iour qui fut pour moy le plus beau que ie vis iamais de ma vie. Elles viennent toutes, auec vne fort belle grace, & vne rare modestie, admirablement bien vestuës de leurs plus beaux habits, & parées de leurs plus riches atours, & pierreries, accompagnées d'vne longue suitte de braue, & leste noblesse, & entrerent dans nostre Eglise de Nouëcmin, ou Madame l'Ambassadrice, qui comme

la premiere,& Maistresse de toutes les autres prist le nom d'Vrsule,fut Baptisée auec vingt cinq autres à la grande gloire de Dieu,& de nostre Seigneur IESVS-CHRIST, qui auec ce peu de Dames,ouurit la porte au Christianisme en nostre mission de la Cochinchine.

Le Baptesme estant fait, nous allâmes en procession iusques au palais de l'Ambassadrice Vrsule, qui y auoit vn fort bel oratoire, ou se faisoient auparauant ses superstitieuses deuotions à vn Idole. Y estants entrez toute la premiere chose que nous fîmes, fut de ietter de l'eau beniste par toute la chambre, & apres ceste noble Dame, auec ses suiuantes, prist l'Idole,qui estoit la niché, & le iettant par terre d'vn courage extra-ordinaire, elles vous le mirent en pieces, & le foulerent aux piez, nous mîmes en sa place vne belle image du Sauueur du monde, que ces nouuelles & deuotes Chrestiennes adorerent auec tout plein de sentiments de deuotion, humblement prosternées, s'auoüants toutes pour ses tres-fideles,& deuotes seruantes. Apres ces deuoirs rendus auec toute sorte de reuerence,& soumission, elles se mirent au col des Agnus Dei,des Croix,medailles, & reliquaires,dont elles faisoient plus de cas, que de toutes leur chaines d'or, cordons de perles,

& enseignes de diamants. Apres ceste victoire remportée sur les demons, ayants dit les litanies, & autres raisons dans cet Oratoire, ainsi repurgé, & sanctifié, nous retournâmes à nostre maison le P. Buzome, & moy auec les consolations, & actions de graces à nostre bon Dieu, que chascun se peut aisement imaginer. Ceste Dame, & tous les siens ne manquerent pas du depuis, de venir tous les iours en nostre Eglise entendre la messe, ouir le Catechisme, & assister à tous les autres exercices de deuotion, où elle tesmoigna tousiours tout plein de zele, de ferueur, & de pieté Chrestienne.

Bien tost apres l'Ambassadeur son mary arriue de la Cour, en dessein de partir incontinent pour son ambassade vers le Roy de Cambogia. Et comme c'est la coustume de ce pays, que le chef de la famille, ou maistre de la maison, venant de loing, sa femme, ses enfans, & autres de ses domestiques, aillent au deuant de luy, pour le moins vne demie lieuë dans le chemin. Vrsule manqua à ce deuoir, se tenant pour lors retirée à ses deuotions dans son oratoire. Son mari bien estonné, ne sçachant que penser de ceste nouueauté, se craignant qu'elle ne fut peut estre malade, demanda comme sa femme se portoit, & comme on luy eust respondu, que sa santé estoit

estoit fort bonne, il en demeura encore plus esmerueillé que deuant, mais bien dauantage, quand arriué qu'il fut à la porte de son Palais, il ne la vit point se presenter, pour luy rendre les honneurs, & deuoirs accoustumez dans leurs compliments. Il se pensa donc qu'il y auroit quelque chose, & que sa femme pouroit bien estre en cholere contre luy. Surquoy il s'en va en fin à sa chambre, & à son Oratoire, ou il trouua Vrsule, & ses autres dames, parées de medailles, & Agnus Dei, tenants des Chappelets en main, auec plusieurs autres marques de la religion qu'elles auoient embrassée, & toutes en oraison deuant l'image de nostre Sauueur. Qui fut bien estonné de voir tout cela, ce fut l'Ambassadeur, auquel sa femme dit, prenant la parole, qu'il ne s'esmerueillast pas, si elle auoit manqué à luy rendre les deuoirs, & honneurs ordinaires à son arriuée, d'autant qu'il la trouuoit en vn bien plus haut degré d'honneur, qu'auparauant, qu'elle & toutes ses suiuantes estoient deuenuës filles du vray Dieu, & Sauueur du monde, dont en mesme temps elle luy en monstra l'image à son Oratoire, luy disant que c'estoit celuy qu'il deuoit luy mesme adorer, s'il desiroit s'esgaler à elle en dignité. L'Ambassadeur esmeu des paroles

de sa femme, & tout ensemble de la beauté de l'image, prosterné qu'il se fut par terre, l'adora les larmes aux yeux. Puis se releuant, il se tourna deuers sa femme, & vers ses dames, & leur dit. Est il bien posible que vous soyez Chrestiennes vous autres? Quoy me voudriez vous bien laisser? Ne sçauez vous pas, que selon la loy, que preschent les Peres, il n'est pas permis d'auoir plusieurs femmes, & qu'il faudra necessairement, ou que vous vous trouuiez vne autre retraite, ou bien que vous laissant ceans dedans, ie me pouruoye d'vne autre maison. A cela Vrsule respondit, ny il ne sera pas besoin que vous sortiez d'icy, ny a nous autres de vous laisser, pource qu'il y a moyen de tout accorder, & de contenter tout le monde. Esquiuant pour lors, par vne prudence tout à fait cœleste, de luy descouurir la defense, qui est en la Religion Chrestienne d'auoir plusieurs femmes ensemble, y ayant bien à craindre qu'elle n'eust tout gasté, luy declarant trop-tost vne chose si rude & difficile. A ces parolles l'Ambassadeur prist courage, & s'imaginant sur l'heure, que possible il ne luy faudroit pas abandonner ses femmes, ainsi sainctement trompé, il leur dit qu'aussi vouloit il estre Chrestien, & suiure la bonne resolution qu'elle, & ses dames auoient prise.

Le lendemain de fort bonne heure, il s'en vint en noſtre maiſon, & nous dit, que puis que nous auions fait ſa femme Chreſtienne, il auoit auſſi enuie d'embraſſer la meſme Foy, ſi nous iugions que la choſe fut faiſable. Tres-faiſable luy reſpondimes nous, comblez de ioye, & de contentement, à vne ſi agreable requeſte, & que quand il ſe ſeroit reſolu, nous luy donnerions vne ſuffiſante cognoiſſance, de ce qui ſeroit neceſſaire pour ſon baptesme. Il ſe contenta de cela, & pour autant que diuers affaires, qui le tenoient occupé ſur iour, à raiſon de ſon ambaſſade, nous empeſchoient de traiter auec luy ſi commodement, nous priſmes reſolution, à la priere qu'il nous en fit, de l'aller trouuer de nuict en ſa maiſon, où nous cõmençâmes à le catechiſer, & ce que nous continuâmes l'eſpace d'vne vingtaine de nuicts, y employants quatre ou cinq heures à chaſque fois, l'informant des myſteres de noſtre foy, depuis la creation du monde, iuſques à l'Incarnation du fils de Dieu, & Redemption du genre humain, de la gloire du Paradis, & des peines d'Enfer. Au demeurant ce n'eſtoit pas peu, qu'vn homme de ſa qualité, & tellement occupé retranchaſt, tant d'heures de ſon ſommeil, pour ouyr parler des choſes de Dieu, & de ſon ſalut, y appliquant tout à fait ſon eſ-

prit, & nous proposant plusieurs doutes, & questions subtiles, qui faisoient assez cognoistre la bonté, & grande capacité de son esprit.

En tous nos discours nostre principal but estoit d'imprimer biē auant dans l'esprit de ce seigneur la verite de nostre saincte loy, & de luy faire voir la conformité, qu'elle à auec la raison naturelle. A ce qu'estant rendu capable d'apprehender l'importance de son salut, & la grauité des peines d'Enfer, & restant bien affectionné, & affermi en la certitude de nostre saincte Religion, il trouuast par apres moins de difficulté dans le point, qui le trauailloit le plus, de la polygamie, ou multitude de femmes, que tout à dessein nous taisions iusques à l'extremité. Enfin ayants gaigné ce que nous pretendions le plus, & que nous posions comme pour fondement de la conuersion de ce grand, & noble personnage, nous passâmes à l'explication des commandements de Dieu, ou nous luy fimes entendre, qu'entre les Chrestiens, il n'estoit nullement permis d'auoir plusieurs femmes.

A ceste proposition si peu attendue, l'Ambassadeur demeura froid comme marbre, & sa premieere ferueur s'esteignit tout à coup, comme qui ietteroit beaucoup d'eau sur vn fort peu de feu. De façon que nous conge-

diant pour lors, il nous dit que cest affaire n'estoit pas de petite importance, & qu'il meritoit bien, qu'on prist du temps, pour y penser meurement. Ceste response nous donna bien auant dans le cœur, & n'en sçauions que penser, si bien que retirez que nous fûmes en nostre maison, nous employâmes le reste de ceste nuict la, en oraisons, penitences, & choses semblables, suppliants sa diuine Majesté de la plus grande ferueur, & auec les plus chauds desirs, qu'il nous fut possible de vouloir benir & donner bonne issuë à l'œuure que sa diuine bonté auoit encommencé. Le matin du iour suiuant vint à nous vn Onsai, des plus capables de la ville, que l'Ambassadeur nous enuoyoit, pour examiner les raisons, que nous auions de defendre la pluralité des femmes. Or entre autres raisons que celuy cy mettoit en auant, pour le party contraire il pressoit fort, & faisoit grande instance sur celle cy, comme la plus forte à son auis, à sçauoir qu'il ne voyoit pas, comme la multitude des femmes leur pouuoit estre deniée, la propagation du genre humain, & la naissance des enfans estant chose si parfaite, & si conforme à la nature: Et que sur tout cas aduenant qu'vn mary eût rencontré vne femme sterile, ainsi comme l'Ambassadeur, qu'il y auoit peu d'ap-

parence, de luy en refuser vne autre, de laquelle il peut auoir lignée. Il nous fut aisé de luy respondre en bonne Theologie, ou on ne manque pas de bonnes solutions à ceste difficulté : mais voyants qu'ils ne s'en tenoient pas si satis-faits pour n'estre accoustumez aux intriques d'vne escole. Nous le payâmes en derniere lieu d'vne certaine raison, que nous tirions de la Saincte Escriture, dont nous auions desia donné quelque cognoissance à l'Ambassadeur, laquelle il pleut à Dieu luy imprimer si auant dans son esprit, qu'il en demeura tout a fait conuaincu, par l'assistance du Sainct Esprit, qui fut de luy ramentauoir, que nostre Dieu estant si iuste, & la loy qu'il auoit donnée si conforme à la raison naturelle, comme luy mesme l'auoit cogneu & confessé, il deuoit sans aucun doute obeir aussi en cela, à ce mesme Dieu. Et ce d'autant plus que sa diuine majesté, en la creation de l'homme, donna deslors à entendre que cela estoit tres conuenable, lors que la propagation du genre humain estoit plus necessaire, veu qu'il ne donna à Adam qu'vne seule femme, luy en ayant peu donner aussi aisement plusieurs, à ce que les hommes se multipliassent plus promptement. Ceste raison contentoit tout à fait l'esprit de l'Ambas-

ſadeur, ſi ne laiſſoit il pas auec tout cela, d'auoir bien de la peine à ſe reſoudre, à l'obſeruance de ce commandement, qui l'importunoit fort. N'y auroit il point, adiouſta il, quelque remede à cela, ſoit par diſpenſe du ſouuerain Pontife, ſoit en quelque autre maniere: car il n'y aura rien que tres-volontiers ie ne face, pour tres-malaiſé qu'il puiſſe eſtre. A quoy nous luy reſpondîmes qu'en vain ſe trauailleroit l'eſprit, celuy la qui voudroit chercher quelque expedient à cet affaire. Et pourtant s'il auoit enuie de ſe ſauuer, qu'il luy ſeroit entierement neceſſaire de congedier toutes ces concubines, & demeurer auec ſa femme legitime. Alors ce bon ſeigneur leuant les yeux, & les mains vers le Ciel, & comme ſe faiſant force, & violence à ſoy meſme par vne genereuſe reſolution, il ſe priſt à dire cõtraint par la verité cognuë. Puis doncques que la pluralité des femmes, ne peut ſubſiſter auec mon ſalut, qu'elles s'en allent toutes, à la bonne heure: Car ce ſeroit vne grande folie à moy, de vouloir faire perte, d'vne eternité de gloire dans le Ciel, à l'appetit de quelques mal-heureux plaiſirs, & contentements paſſagers. Parquoy ſe tournant deuers ſes concubines, qui eſtoient la preſentes auec Vrſule ſa vraye femme, il les congedia toutes.

Mais s'apperçeuant, qu'elles se prenoient à rire du congé qu'il leur donnoit, comme d'vne chose qu'il ne pourroit iamais garder, pour monstrer qu'il parloit tout a bon & du meilleur de son cœur, il commanda a sa femme de les payer toutes sur l'heure, & que dez le soir mesme il ne s'en trouuast pas vne dans la maison. Puis s'addressant à nous, me voila tout prest, nous dit il, mes Peres, à faire ce que vous me commanderez. Apres que nous eûmes vne si houhaitée resolution, nous nous en retournâmes bien ioyeux au logis, pour en rendre les actions de graçes, qui estoient deües à Dieu.

Mais voila incontinent le diable, qui se met à faire des siennes, pour arrester ce bon dessein se seruant de la tendresse feminine d'Vrsule, qui n'a pas le courage, ny la resolution de chasser d'aupres de soy, celles qu'elle a esleuées auec tant de soin, dez leur plus tendre ieunesse, qu'elle à tousiours aussi cherement affectionnées, que ses propres filles. Ainsi le mary, & la femme sont en different, l'vn presse qu'elles sortent, & au plustost, l'autre fait instance, pour les retenir auec soy. Surquoy l'Ambassadeur tout fasché, s'en vient à nous, pour se mettre dans son bon droit, & faire en sorte, que puis qu'il ne tenoit plus à luy, que

ces femmes ne sortissent de sa maison, que l'empeschement estant osté, le Baptesme luy fût donné. Nous estions pour mettre la derniere main, à ce bonne œuure, voyants que son discours estoit fort raisonnable, & principalement nous faisant entendre, qu'elles ne demeureroient plus dans sa maison, comme concubines, mais comme suiuantes de sa femme. Quand le bon Seigneur, apres s'estre arresté quelque temps, comme tout pensif, nous dit à la fin, qu'il nous vouloit proposer vn doute. Estant vray, nous dit-il, mes bons Peres, comme ie le crois, ce que vous m'auez enseigné, que Dieu va sondant iusques au plus profond du cœur des hommes, & qu'il ne peut estre trompé: Encore que mon desir ne soit autre que de laisser, & d'enuoyer de ma maison ces femmes, cependant ie vois fort bien, qu'elles y demeurant, ie suis en danger, & à raison de ma mauuaise habitude contractée de longuemain, & de la fragilité de ma nature, de tomber de nouueau dans le peché. Et ainsi il ne me semble pas, que i'alle en cet affaire, auec toute la sincerité qu'il faudroit. Nous autres voyant bien en ce discours sage, & Chrestien de l'Ambassadeur, l'occasion prochaine de pecher qu'il preuoyoit nous nous mettions en peine de songer, &

trouuer quelque bon expedient, pour leuer vne si puissante barriere : mais ne s'en offrant point à l'heure qui fut de saison, luy mesme, à qui l'affaire touchoit de plus pres, nous en proposa vn que nous prîmes comme le meilleur de tous. Mes Peres, nous dit-il, le meilleur, & plus asseuré moyen, que ie voye en cecy, est, que vous autres, comme nos Maistres, vous persuadiez efficacement à celles de ces concubines, qui sont Chrestiennes, car quant aux payennes, ie feray que ma femme les chassera sans mercy, que si d'auenture il m'arriuoit par ma fragilité, d'estre surpris de quelque tentation, elles me resistent fortement, ou plustost, qu'elles couchent dans nostre Oratoire. Car cela estant, l'honneur, & le respect que ie porte à l'image de nostre Sauueur, m'obligera à aimer mieux, qu'on me mette en pieces, que de me laisser aller a aucune lascheté, en presence de ce grand Seigneur. Et elles viuront en asseurance, iusques à ce que l'occasion de les marier se presente, & ie feray publier, que ie ne les tiens pas dans ma maison en qualité de concubines, mais de dames d'honneur de ma femme Vrsule, & toute la ville sçaura, que ie ne trans-gresse point la loy que Dieu me commande. Ce parle fut troué si a propos que rien plus, & fut mis aussi

tost en execution. Vn iour apres nostre Ambassadeur bien accompagné, richement vestu, & en tres bonne conche, au son des tambours, fifres, & autres instruments auec tres grande alegresse, fut Baptisé en nostre Eglise, & auec luy autres vingt Gentils-hommes de marque, ses plus grands amis. Et eust le nom de nostre Pere Sainct Ignace. Puis ayant pris sa femme Vrsule par la main, ils renouuellerent leur ancien contract de Mariage, en forme de Sacrement, comme le demande l'Eglise. On ne sçauroit bien exprimer la double ioye qu'apporta à chascun ce Baptesme, & ces nouuelles nopces.

Ces Festes furent suiuies du depart de l'Ambassadeur Ignace pour Cambogia, lequel commanda, qu'on esleuast dans son principal nauire vn bel estandart, ou seroit vne tres belle croix, & l'image du glorieux Pere S. Ignace son protecteur, y faisant de surplus adiouster plusieurs enseignes, guidons, & autres deuises, qui faisoient assez paroistre la religion qu'il professoit. Tous les Caualiers, & Dames Chrestiennes s'estants ainsi embarquez firent vn heureux voyage de Nouëcman à Cambogia. A la veuë de ceste flotte qu'on cogneust bien estre celle de l'Ambassadeur, ceux de Cambogia demeurerent bien eston-

nez, voyants les estendarts, & enseignes Chrestiennes dans ce nauire, & se persuaderent aussi tost, que le Roy de la Cochinchine, au lieu de son Ambassadeur ordinaire, en auroit enuoyé quelque extraordinaire, Portugais de nation & Chrestien. Mais bien tost apres, ils se virent esclaircis de leur doute, quand au desambarquement ils s'apperceurent de l'Ambassadeur ordinaire, qui portoit à son col des croix, medailles, & autres deuotions auec ses chaines d'or, & autres pretieux ioyaux. A cet agreable spectacle, on ouyt d'vn costé des voix de ioye, & de loüanges, que rendoient à Dieu les Chrestiens tant Portugais que Iaponois, que leur trafic arrestent la ordinairement, se monstrants infiniment consolez, de voir ce nouueau fruit de la Cochinchine : de l'autre on n'entendoit qu'estonnements des Gentils, qui ne se pouuoient persuader, que l'Ambassadeur recogneu auparauant pour vn homme vain, superbe, & lascif, eût embrassé la loy Chrestienne, qui a la deshonnesteté en si grande horreur. Mais bien tost apres, il leur fit bien voir ce que peut la grace du sainct Esprit dans vne ame, pour fortifier la foiblesse humaine. Car si bien l'Ambassadeur tenoit dans le Palais de Cambogia autant de concubines, que sa femme auoit de suiuantes, il comman-

da sur le champ, qu'on les licentiast toutes, sans que mesme il les daignast regarder. C'est pourquoy il gaigna incontinent par tout ce Royaume la reputation de tres grande vertu, & sainctete. Cet exemple au reste en vn homme tellement estimé, & en telle opinion d'homme capable, & fort entendu dans les affaires, fit que plusieurs des plus doctes, & lettrez de la Prouince des Pulucambis receurent le S. Baptesme.

CHAPITRE VI.

COMME DIEV OVVRIT VNE seconde porte au Christianisme, par le moyen des personnes doctes, de ceste gentilite.

DE ceste fontaine inépuisable de misericorde, & enflammé desir, qu'à nostre grand Dieu, du salut des ames de tous les hommes, naissent diuers moyens proportionnez aux estats differents des personnes, qui sont tout autant de chemins, par lesquels, il addresse, & conduit les hommes à la fin pour laquelle, il les a creez. C'est pourquoy nous voyons qu'il appella son peuple immediatement par soy mesme, & s'accommodant aux

inclinations des personnes, il inuita les Mages, par l'entremise des estoilles vn Denis Areopagite Astronome, fût conuerti, au moyen d'vne prodigieuse Eclipse. Vn Augustin, luy faisant voir clair dans les veritez de nostre sainčte foy, & remarquer les confusions, & horreurs des faussetez du Paganisme. Et enfin, il fait venir à soy le peuple ignorant, & grossier par les prodiges & miracles.

Ainsi est-il arriué en ceste nouuelle Eglise de la Cochinchine : Car apres que sa diuine Majesté, en eust appellé des plus qualifiez par elle mesme, comme nous auons veu, il appella consequemment entre les doctes du pays des habiles & sçauants Philosophes, & Mathematiciens à l'occasion de quelques Eclypses, comme il se dira en ce chap. Puis des Onsais, ou Prestres fort obstinez en leurs erreurs, qu'il retira de leur fausse opinion, en leur donnant la cognoissance de la vraye foy, comme il se verra au chapitre suiuant. Et finalement en vn autre nous monstrerons, comme par le moyen de diuers effects miraculeux, il a ouuert la porte de la Chrestienté, à la commune populace de ces païs.

Or pour mieux entendre ce que nous auons à dire sur ce qu'il a pleu à Dieu de conuaincre par les Eclipses, les plus doctes, & sçauants

Cochinchinois, tenus parmy eux, pour excellents Mathematiciens. Il faut tout premieremen ſçauoir certaines couſtumes, qui ont cours en ce Royaume, touchant la ſcience d'Aſtrologie, & particulierement des Eclipſes, pour autant qu'ils priſent tant ceſte cognoiſſance, qu'ils ont dans leurs Vniuerſitez de grandes, & amples ſales, où ils l'enſeignent publiquement, & qu'on aſſigne de bons gages, & reuenus particuliers aux Aſtrologues, qui ſont conſtituez ſur des terres, dont ils tireront vne eſpece de tribut. Le Roy à ſes Aſtrologues, le Prince ſon fils a auſſi les ſiens, leſquels employent tout leur ſoin, & induſtrie à auertir punctuellement du temps des Eclipſes. Mais d'autant qu'ils n'ont pas le Calendrier reformé, & autres particularitez, qui concernent le mouuement du Soleil, & de la Lune, comme nous les auons, il leur arriue ſouuent de faire de groſſes fautes au calcul des Lunes, & Eſclipſes, eſquelles pour l'ordinaire, ils ſe meſcontent de deux, ou trois heures, & par fois auſſi, quoy que plus rarement, d'vn iour tout entier, combien que d'ordinaire ils preuoyent veritablement, ce qui touche le principal de l'Eclipſe. Au reſte toutesfois, & quantes qu'ils la prediſent au vray, & iuſtement, ils reçoiuent du Roy, pour re-

compenſe vne terre,comme au contraire, s'ils ſe trompent en leur calcul, ils ſont priuez de celles qu'ils auoient autre fois gaignées. Le ſuiet pour lequel on fait tant de cas du pronoſtic des eclipſes en ces pays, ſont pluſieurs ſuperſtitions qu'on garde en ces temps-là autour du Soleil, & de la Lune,auſquelles ils ſe preparent auec beaucoup de ſolennité,& d'appareil. Auſſi auerti qu'eſt le Roy vn mois auparauant du iour, & de l'heure de l'Eclipſe, il enuoye par toutes les Prouinces de ſon Eſtat, l'vne apres l'autre pour auiſer, que tant les lettrez, comme le reſte du peuple, ayent à ſe diſpoſer pour ce ſte iournée, laquelle eſtant venuë, tous les Seigneurs de la Prouince,les Gouuerneurs particuliers, les Capitaines, & Caualiers, & le peuple par ſes propres Officiers, s'aſſemblent tous en chaſque ville, & terre particuliere. Mais la principale aſſemblée ſe fait à la Cour,ou ſont lors tous les premiers du Royaume, leſquels ſortent tous dehors auec leurs armes,& eſtendars. Le Roy tout le premier, veſtu en dueil puis toute ſa Cour, & regardant le Soleil & la Lune, qu'ils voyent s'eclipſer, ils luy font vne, deux,& pluſieurs fois la reuerence, & l'adorent, diſants à ces planetes quelques paroles de compaſſion ſur la peine,& le trauail qu'ils endurent. Parce que

ce que ils estiment que l'Eclipse n'est autre chose, sinon que le Soleil, & la Lune sont engloutis par le dragon, & au lieu que nous disons, la Lune est à moitié ou tout à fait Eclipsée, eux parlent ainsi, *Da an nua, Da an het*, qui vaut autant à dire comme le dragon en a desia mangé la moitié, il l'a desia deuorée toute entiere.

Or iaçoit que ceste façon de parler soit extrauagante. si fait elle voir cependant le fondement des Eclipses qu'ils tiennent prouenir du mesme principe que nous, qui n'est autre, que l'intersection de la ligne Eccliptique vraye voye, & chemin du Soleil, auec celle que fait la Lune en sa course, qui sont les deux points, que nous appellons la teste, & la queuë du dragon, comme sçauent les Astronomes, d'où il est aisé de conclurre, que la mesme doctrine, que nous auons touchant les Eclipses, est aussi parmi eux, auec les mesmes termes, & mesmes noms, du dragon, ils ont aussi les mots d'Aries, Taurus, Gemini, & les autres pour signifier les signes du Zodiaque. Mais par laps de temps, le vulgaire ignorant, est allé controuuer des fables, qui passent pour choses vrayes, asseurant, que quand le Soleil, ou la Lune sont Esclipsez, ils sont deuorez du dragon, estant vray cependant qu'ils

ſont en ce temps-la, à la teſte ou à la queuë du dragon aſtronomique.

Mais pour reuenir à la grande compaſſion, que prenent ces peuples, de ces planetes en leur trauail, ayants mis fin à leurs adorations, on n'entend qu'arquebuſades, mouſquetades, coups de canon, qu'on laſche & deſcharge premierement au palais du Roy, puis par toute la ville, toutes les cloches ſe ſonnent, les trompettes ioüent, on bat les tãbours, bref on n'oublie aucun inſtrument, non pas meſme iuſques aux chauderons, & autres vtenſiles de la cuiſine, qu'on ne remue en ce temps, auec vn merueilleux fracas, & tintamarre. Et cela ſe fait, diſent ils, à ce qu'on empeſche par ce bruit, & chariuari, que le dragon n'engloutiſſe tout à fait le Soleil, & la Lune, ou pour le contraindre à rendre gorge, & vomir ce qu'il en a deſia deuoré.

Tout cela preſupposé, ce que i'ay maintenant à dire de particulier, eſt touchant l'Eclipſe de Lune, qui auint l'an 1620. le 9. Decembre, à vnze heures aſtronomiques, c'eſt à dire vne heure deuant la minuict. Enuiron ce temps-là, ie me trouuay en la ville de Nouëcman de la Prouince des Pulucambis, ou ſe trouua vn Capitaine de la ruë, ou quartier ou nous auions noſtre maiſon, le fils duquel

s'eſtoit fait Chreſtien, & encore que le Pere, comme lettré, & homme vain, meſpriſaſt fort noſtre ſaincte foy, & noſtre doctrine, ſi en ſouhaitions nous paſſionement la conuerſion, dans l'eſperance que nous auions, que s'il embraſſoit la loy Chreſtienne pluſieurs du quartier, gens du commun, y ſeroient attirez par ſon exemple. Il vint vne fois pour nous viſiter, quelques iours auparauant qu'arriua l'Eclipſe de Lune, de laquelle il ſe trouua occaſion de parler dans nos diſcours, luy, aſſeuroit que ceſte Eclipſe ne deuoit point arriuer, & nous le conteſtoit aſpremment, bien que nous luy en fiſſions voir la verité par noſtre calcul, & meſme la façon comme elle deuoit arriuer, toute tracée dans nos liures. Cependant il ne fut iamais poſſible de luy faire croire, tant il eſtoit aheurté, & ſe tenoit fort, ſur ce que, ſi telle Eclipſe deuoit eſtre, le Roy en auroit donné l'auis, qui ſe donne en tels cas, ſelon la couſtume par tout le Royaume, vn mois deuant, & qu'il n'y auoit plus que huict iours, iuſques au temps qu'il diſoit, & que partant rien n'en ayant eſté mandé par le Royaume, c'eſtoit vn ſigne euident, qu'elle ne deuoit pas eſtre. Et comme il perſiſtoit touſiours opiniaſtrement, à maintenir le contraire, de ce que nous luy diſions, il vouluſt faire

gajeure contre nous, à condition, que celuy qui perdroit, donneroit au vainqueur vn cabaia, qui eſt vne ſorte d'habit de ſoye. Nous nous y accordames bien volontiers, à tel ſi, toutefois que ſi nous perdions, nous eſtions contents de luy bailler la robbe, qu'il demandoit : mais auſſi que venants à gaigner, il fût obligé au lieu de la robbe, de venir durant huict iours oüyr la doctrine Chreſtienne en noſtre maiſon, & ce qui appartient à noſtre ſaincte foy. I'en ſuis content, dit-il, & non ſeulement cela, mais encore à ce meſme temps que i'auray veu l'Eclipſe, ie me feray Chreſtien, d'autant diſoit-il, que ſi en choſes ſi cachées, & cœleſtes, telles que ſont les Eclipſes, voſtre ſcience eſt ſi certaine, & aſſeurée, & la noſtre trompeuſe. Infailliblement voſtre loy, & la cognoiſſance que vous auez du vray Dieu, ne ſera pas moins veritable, & la noſtre entierement fauſſe. Le temps de l'Eclipſe que nous auions predit eſtant venu, ce Capitaine vint ſur le ſoir en noſtre maiſon, ayant auec ſoy force eſcoliers, & perſonnes lettrées, pour eſtre teſmoins de ce qui arriueroit : mais parce que l'Eclipſe ne deuoit arriuer qu'a vnze heures aſtronomiques, ie m'en allay iuſques à ce temps-là dire mon office, tournant cependant vn horloge de ſable, à vne heure pres

du temps qu'il faudroit. Ces gens venoient ſouuent à moy, m'appeller, & m'inuiter, comme par brauade, à voir l'Eclipſe, penſants que ie me fuſſe retiré, non tant pour dire mon Breuiaire, que pour me cacher de honte que i'auois, de ce que veritablement elle ne deuoit point arriuer, ils ne laiſſerent pourtant de ſe bien eſtonner, de ce que ie leur reſpondois, auec tant d'aſſeurance, que l'heure n'eſtoit pas encore venuë, qu'ils euſſent vn peu de patience, iuſques à ce que mon horloge, qu'ils contemploient, comme vne choſe venuë de l'autre monde, ſe fût eſcoulé. Et alors ſorti que ie fus dehors, ie leur fis voir, que deſia le cercle de la Lune, n'eſtoit pas ſi parfait a ce commencement d'Eclipſe, qu'il deuoit eſtre, & puis s'obſcurciſſant peu à peu, il s'eſclarcirent de la verité que ie leurs auois predite. Le Capitaine, & les lettrez eſtonnez de la choſe, commanderent auſſi toſt, qu'on courut par les maiſons du quartier, & par toutes les ruës de la ville, donner les nouuelles de l'Eclipſe, à ce que chaſcun accourût pour rendre par leur tintamarre les deuoirs, & ſeruices accouſtumez pour le ſoulagement de la Lune patiſſante, publiants par tout, qu'il n'y auoit point d'autres hommes au monde, dont la doctrine fût plus aſſeurée, que celle des Peres, puis que

ils auoient predit si à point nommé l'Eclipse, que pas vn de leurs Astrologues n'auoit pas mesme aperceuë. Et pourtant le Capitaine pour s'acquiter de sa promesse, se fit non seulement Chrestien, auec ceux de sa maison: mais encore plusieurs autres du quartier, & des plus doctes, & lettrez de la ville, & autres personnes de consideration.

Vn cas semblable arriua en mesme temps, bien qu'entre des personnes, & en vn lieu beaucoup plus considerable. Iaçoit que les Mathematiciens du Roy, n'eussent point aperçeu ceste Eclipse, ceux toutefois du Prince s'y estants employez auec plus d'estude, la recogneurent à Cacciam, mais auec vn erreur tres notable, ne s'estants pas mescontez de deux ou trois heures seulement, mais d'vn iour entier, qu'ils publierent qu'on auroit la pleine Lune, & par consequent l'Eclipse, vn iour deuant qu'elle deust venir. Le P. François de Pina qui estoit pour lors en Cour, en aduertit vn Courtisan, lequel approche de plus pres le Prince qu'aucun autre, se trouuant par tout auec luy, comme luy seruant de Maistre des ceremonies appellé pour ceste charge Omgné, & luy dit, que l'Eclipse ne pouuoit estre au temps qu'auoient dit les Astrologues du Prince, ains la nuit suiuante

comme l'auoit dit le Pere Christophle Borri, qu'il donnast cet auis au Prince son Maistre, & luy fit sçauoir l'erreur de ses Astrologues. L'Omgné neantmoins ne prenant pas asses de creance au dire du Pere, & n'y adioustant vne pleine foy, n'en voulust point parler. Enfin l'heure venuë que les Astrologues auoient marquée, le Prince sort auec toute sa Cour pour contempler l'Eclipse à leur façon, & donner le secours à la Lune, qui auoit, comme ils pensoient, à s'eclipser. Mais le Prince trouuant par experience, qu'il estoit trompé s'indigna contre ses Mathematiciens, & commanda qu'on eust à leur retrancher vne ville du reuenu qu'ils auoient selon la coustume, dont nous parlions n'a gueres, quand ils ont manqué. La dessus l'Omgné prist occasion de dire au Prince que le Pere European luy auoit dit cela, deuant qu'il aduint, & qu'elle deuoit arriuer la nuit suiuante. Le Prince monstra prendre grand plaisir, d'oüir que les Peres eussent asseuré, ce que ses Mathematiciens n'auoient peu deuiner.

Alors l'Omgné s'en vint au Pere, pour sçauoir asseurement le point de l'Eclipse, le Pere luy fit voir par horloges, & autres instrumẽts, qu'elle deuoit estre iustement à vnze heures de la nuit suiuante. Cependant il ne se tenoit

point encore asseuré, & dans son doute, il ne voulust point esueiller le Prince, qu'il n'eust veu clairement l'Eclipse se commencer : car pour lors il s'en court l'esueiller, & luy sortant hastiuement, auec quelques siens Courtisans, se met à faire les reuerences, & adorations accoustumées en tels rencontres. Il n'en voulut point pourtant publier l'euenement de peur d'oster tout a fait le credit à ses Mathematiciens, & a leurs liures, encore bien que tous prirent vne grande opinion de nostre doctrine, & particulierement l'Omgné, qui depuis ce temps la vint vn mois durant, ouyr tous les iours le Catechisme, apprenant auec vn soin particulier, tout ce qui appartient à nostre saincte foy. Mais il ne fut pas baptisé, pour ne s'estre peu resoudre à franchir la difficulté, de s'abstenir de la pluralité des femmes, aussi bien que l'Ambassadeur Ignace. Il ne laisse pas pourtant d'aller publiant haut, & clair, auec vne grande ferueur, qu'il n'y a que la seule doctrine, que nous enseignons, qui soit vraye, & que toutes les autres estoient fausses, & disoit pour conclusion, qu'il ne deuoit mourir autre que Chrestien, desquelles paroles plusieurs furent portez à demander le Baptesme.

Apres auoir parlé de l'Eclipse de Lune,

nous acheuerons par vne autre du Soleil, qui arriua le 22. de May, de l'année 1621. laquelle les Astrologues du Roy predirent deuoir estre,& durer deux heures. Mais pource que on s'estoit formé vne tres-bonne idee de nous autres en ceste matiere, ils vinrent pour plus grande asseurance, sçauoir de nous ce qui en estoit. Ie leur respondis pour lors, qu'il ny auoit rien plus vray, que de direqu'il y auroit vne Eclipse, leur en faisant voir de plus la figure imprimée dans nos Ephemerides. Ie ne leur dis point cependant pour lors, tout à dessein, qu'a raison de la parallaxe de la Lune auec le Soleil, elle ne se pourroit point voir en la Cochinchine, ils ne sçauoient que c'estoit que parallaxe, d'ou prouient leplus souuent leur tromperie, ne retrouuants pas punctuellement le temps, selon que disent leur liures, & calculs, afin que leur erreur estant publié, nostre doctrine fut plus prisée. C'est pourquoy ie leur demanday temps pour considerer le point precisement, leur disant en termes generaux qu'il estoit besoin de mesurer le Ciel auec la terre, pour pouuoir examiner si ceste Eclipse deuroit estre en leur Royaume, & de ceste sorte ie me defis d'eux, differant la responſe, iusques à tant que le tẽps fut venu de la publication de l'Eclipse. S'e-

ſtants à la fin contentez de voir que noſtre liure s'accordaſt auec leur opinion, ſans penetrer plus auant, ils tindrent l'Eclipſe pour aſſeuree, & en donnerent auis au Roy qui la fit publier ſelon la forme qu'on auoit couſtume d'y tenir, & obſeruer. Quand ceſt erreur des Aſtrologues ſe fut eſpandu par tout, ie fis ſçauoir, que ceſte Eclipſe ne ſeroit veuë en aucun endroit de la Cochinchine, ce qu'eſtant venu aux oreilles du Prince, pour ſe mieux aſſeurer de ce qui en eſtoit, il m'enuoye ſes Mathematiciens pour me demander mon auis, & diſputer ſur ceſte matiere laquelle diſpute n'euſt autre effet, que de les mettre en de plus grandes perplexitez, & incertitudes, & de tenir le Prince en ſuſpens, ſçauoir, ſi dans les terres de ſon obeiſſance, il donneroit auſſi l'auis, qu'elle arriueroit comme auoit fait ſon Pere, ou bien s'il feroit le contraire. Ce qui le mettoit plus en peine, & ſurquoy il faiſoit plus de force, eſtoit que non ſeulement leurs liures, mais encore les noſtres, s'accordoient à dire qu'il y auroit vne Eclipſe, & qu'ainſi il ne luy ſeroit gueres honorable, de ne l'auoir point fait, ſçauoir à l'ordinaire. D'autre-part auſſi, la grãde opinion qu'il auoit pris de noſtre doctrine, en l'Eclipſe paſſée de la Lune, l'empeſchoit de rien reſou-

dre. Si bien que pour se deliurer de ceste incertitude, il enuoye encore vne fois à moy, pour sçauoir ce que i'en disois asseurement, ma response fût, qu'ayant fait tous mes calculs, & supputations tres soigneusement, ie trouuois, qu'infalliblement ceste Eclipse ne paroistroit en aucun endroit de son Royaume, & que par ainsi il fut hors de soucy de la faire publier, qu'au reste ie luy promettois auec toute verité, & a ses Mathematiciens en ceste occasion, la victoire sur son Pere, & sur ses Mathematiciens. Se fiant enfin sur ma parole, il ne tint conte de faire sçauoir ceste Eclipse dans son ressort, auec l'estonnement bien grand de toute la Cour, & des Astrologues Royaux, lesquels s'enquerants de ce peu de preuoyance du Prince, n'eurent autre response, sinon que dans sa Cour, il y auoit de meilleurs Mathematiciens, qu'en celle du Roy son Pere. D'ou ils entendirent fort bien qu'asseurement il y auoit la quelqu'vn de nos Peres, & qu'il auoit suiuy leur opinion, laissant celle du pays. Mais comme il n'estoit plus tant de contremander ce qui en auoit esté desia publié de leur part, on se disposa par tout, ainsi que porte la coustume, au iour donné pour l'Eclipse, lequel estant venu, & l'heure qu'ils disoient, l'experience

publia leur erreur, à tout le monde, qui se trouua deceu.

Ce iour fut beau, clair, & net, sans qu'il parust la moindre nuée dans le Ciel. Et iaçoit que ce fut au mois de May, ou le Soleil en ces pais bat à plomb dessus la teste, & enuiron les trois heures d'apres midy, qu'elle deuoit arriuer à leur conte, auquel temps tout le monde deuoit brusler de chaud. Le Roy neantmoins ne laissa pas de sortir de son Palais, auec ses courtisans, supportant fort long temps ceste fatigue, en attendant l'heure: mais se voyant depuis mocqué, esmeu qu'il estoit tant à cause du chaud du iour qu'il auoit souffert, qu'indigné de l'ignorance qu'il voyoit en ses Mathematiciens, il les tança bien vertement, & reprît tres-aigrement. Ils apporterent pour leur excuse, que l'Eclipse deuoit tres asseurement arriuer, mais qu'en leur supputation ils s'estoient trompez d'vn iour touchant la conionction de la Lune, & qu'il n'y auoit doute aucun, qu'elle ne deut comparoistre le lendemain à mesme heure. Le Roy les creut, & le iour d'apres à la mesme heure, il ne gaigna autre chose, que bien du chaud, comme le iour d'auparauant, au grand mespris, & confusion de ses Mathematiciens, qui n'en demeurerent pas la sans punition. Car il

ne commanda pas ſeulement qu'on los priuaſt de toutes les terres, ſur leſquelles leur reuenu eſtoit aſſigné, mais outre plus pour les baffoüer dauantage il ordonna, qu'ils euſſent à ſe tenir vn iour entier à deux genoux au beau mitan de la cour de ſon Palais Royal, teſte nuë expoſez au hale, & ardeur du Soleil, comme auſſi aux moqueries,& riſees de tous les Courtiſans, qui les alloient gabants. Noſtre Prince ſe voyant auoir le deſſus, & qüe la victoire luy demeuroit, eſcriuit vne belle lettre à ſon Pere, tout en riant, en laquelle il luy mandoit que n'eſtant que ſon fils, il n'auoit pas laiſſé de mieux rencontrer que luy, pour le fait de l'Eclipſe, & qu'il auoit de bien plus habiles gens que luy en ſa Cour.

Il ne ſe peut dire combien ce rencontre releua noſtre credit, & authorité aupres des perſonnes doctes, & lettrées. Si bien que ces Mathematiciens, tant du Roy que du Prince nous vinrent trouuer,& demander à grande inſtance, que nous les vouluſſions receuoir pour nos Eſcoliers, & nos Peres gaignerent par tout ſi vniuerſellement, vne telle reputation qu'ils preferoient, non ſeulement noſtre Aſtronomie à la leur, mais auſſi la loy que nous leurs allions publiants argumentants

des choſes cœleſtes aux ſur-cœleſtes, comme deſia nous auons dit.

CHAPITRE VIII.

COMME DIEV OVVRIT VNE troiſieme porte au Chriſtianiſme par le moyen des Preſtres, & Onſaïs de ceſte Gentilité.

DIEV voyant combien il eſtoit important pour la conuerſion de ces pauures Idolatres, que quelques vns de leurs Preſtres ou Onſaïs ſe conuertiſſent, à cauſe de l'authorité qu'ils ont aupres de tout le peuple, ſa diuine Majeſté voulut encore ouurir ce chemin à la ſaincte foy. Vn Onſaï nommé Ly, qui demeuroit preſque tout contre nous, & auoit le ſoin, & l'intendance d'vn temple d'Idoles, d'où vint que le voiſinage luy donna pluſieurs occaſions de traitter auec nous, & de prendre beaucoup de cognoiſſance, de nos façons de faire, & manieres de viure. Et ce qu'il en recogneuſt luy donna tant de ſatisfaction, que paſſant plus auant, il voulût eſtre inſtruit de la loy du Dieu que nous adorions, dont nous luy rendîmes conte tout du long, luy particulariſant tous nos myſteres. Mais comme nous

vinmes à luy enseigner, que le fils de Dieu estoit resuscité, afin de faire aussi que tous les hommes resuscitassent,au dernier iour, l'Onsay Ly eust tant de cõtentement à ouyr cecy, qu'illuminé de Dieu,il fit instance, qu'on luy donna leBaptesme qu'il receut luy,& toute sa famille,la nuict de Noel,qu'il passa à deux genoux,en vne longue oraison,arrousée de ruisseaux de larmes,qui couloient de ses yeux,disant ces paroles *Tuiiciam Biet*, c'est à dire, ie ne sçauois pas, comme s'il eust voulu dire : Pardonnez-moy Seigneur, si i'ay demeuré iusques à present,sans vous cognoistre, & s'arrestant pour vn peu de temps, comme en contemplation, il reprenoit de nouueau les mesmes paroles, qui rendoient vne douce, & agreable musique au petit enfant nouueau né. Il demeura si affectionné en nostre endroit depuis le Baptesme, qu'il prist resolution d'amener chez nous tout son mesnage, pour viure sous nostre Reigle, & direction. Mais comme nous luy eûmes fait entendre,que cela ne se pouuoit, veu qu'il auoit vne femme auec soy,il fit son dessein de loger auplus pres de nous qu'il pourroit, pour conduire, & regler ses actions,au son de nostre clochette, ainsi qu'il fist tres exactement, iusques la,que de dire les litanies des Saincts à mesme temps

nous, à son oratoire, selon que nous le pratiquons en nostre Compagnie, ou nous auons coustume de les dire en commun chasque iour. Et ce qui est de plus gratieux, c'est que s'estant aperceu, qu'en vne certaine heure, nous soulions dire nostre chappelet en nous pourmenant, il se pourmenoit aussi a mesme heure, ce qui sembloit bien estrange à ceux du pays, qui trouuent fort ridicule de se pourmener de la sorte. Car ils ne feroient iamais vn seul pas, qu'en intention de faire quelque chose, ou de s'en aller a l'esbat, tenants pour action tout a fait oyseuse d'aller d'vn bout de chambre, de sale, ou d'allée à l'autre, sans autre dessein, que de retourner d'vn bout à autre, & reuenir sur ses pas, de maniere qu'on accouroit regarder ces pourmenades, auec beaucoup d'admiration, & à la veuë de ceste nouueauté, n'oyoit on que gens qui s'entredisoient, *Onsai dilay*, le Pere va, & reuient, le Pere va, & reuient. Mais cela n'empescha pas que nostre Onsaï Ly, n'allast tousiours son mesme train, & qu'il ne retint inuiolablement sa coustume, depuis sa deliberation prise, de se conformer en tout, & par tout à nous, en toutes ses actions. Il n'a-uoit qu'vne femme, & iusques à trente ans qui estoit son âge, il auoit vescu auec tant de con-
formité

formité à la loy de nature, qu'ainsi qu'il disoit il n'auoit iamais iusques à cet heure, deliberement fait chose d'importance, qui contreuint à ce qui luy sembloit estre de iustice, & raison. Et que s'il auoit adoré les Idoles, ç'auoit esté pource que par ignorance, il croioit que ce fût contre la raison de ne le pas faire. De la nous voyons combien est veritable, ce qu'enseignent les Theologiens, que Dieu ne manque iamais par sa prouidence, à vn infidele qui vit moralement bien, & conformement à la raison, & a la loy naturelle, & qu'il luy fera receuoir le baptesme, ou par le moyen des hommes, comme à celuy cy, ou bien par l'entremise d'vn Ange. Cet Onsaï Ly se consacra, & dedia tellement au seruice de Dieu, qu'osté le necessaire pour l'entretien de sa famille, tout son trauail, & de ceux de sa maisõ s'employoit entierement au seruice de nostre Eglise, son principal soin estant de la tenir bien nette, & bien rangée, & d'en parer tres bien, & agencer proprement l'Autel. Dieu demandoit quelque chose de plus de ce sien bien-aimé seruiteur, & ne se contentoit pas de ceste deuotion qu'il auoit, car il luy embrasa le cœur, d'vn zele si ardent, qu'il se mit à prescher publiquement la foy de IESVS CHRIST. Il prenoit pour sujet plus ordinaire, de ses discours, le myste-

re de la glorieuse Resurrection, par lequel il attira, & conuertit non seulement plusieurs du commun : mais aussi plusieurs autres Onsaïs. Car encore bien qu'il ne fut pas des plus doctes, son zele ce neantmoints si ardant, suppleoit au defaut de doctrine, & il fit si bien, qu'entre les autres qui demanderent le baptesme, il y en eust vn des plus doctes, & renommez du Royaume, par l'authorité, & à l'aide duquel refutant les sectes paganesques, il ne se peut dire combien grand estoit le fruict qu'il en retira. Pource que cet homme prît a tasche de rembarrer les obiections des autres idolatres, qu'il conuainquoit aisement, comme n'ignorant pas les fondements, sur lesquels ils s'appuyoient, nous deschargeant d'autant, nous autres Peres, qui ne pouuions pas si aisement sapper par le pié les fondements de leurs sectes, pour n'en auoir pas tant de cognoissance que luy.

Et en verité nous auions besoin d'vn tel homme pour nostre secours, d'autant qu'il y a vne telle varieté, & difference des Onsaïs en ce pays, qu'il semble que le diable à voulu faire entre les Gentils, comme vn pourtrait de la belle, & agreable diuersité des Religions, qui se voyent en l'Eglise Catholique. Ils vont

veſtus diuerſement, ſelon leur diuerſes profeſſions. Car quelques vns ſont veſtus de blanc, les autres de noir, d'autres de bleu, les autres d'vne autre couleur. Ceux cy viuent en commun, ceux la comme Chappelains, Chanoines, & Prebendez: les autres font profeſſion de pauureté, & ne viuent que d'aumoſnes: les autres vaquent aux œuures de miſericorde, traittent les malades, ou auec medecines naturelles, ou par art magique, & ce gratuitement ſans en retirer aucun profit, ny payement: les autres entreprennent des œuures pies, dont ils ſe chargent, comme ſeroit de conſtruire des ponts, & autres choſes ſemblables, qui vont au bien public, baſtir des Egliſes, cherchants à cet effet des aumoſnes en des pelerinages qu'ils font, iuſques au Royaume meſme du Tunchim: les autres enſeignants la doctrine de leur loy, & ceux la ſont grandement riches, tenants eſcoles publiques pour enſeigner tous ceux, qui les veulent ouyr, comme Lecteurs publics pour tout le Royaume. Il ſe trouue encore de ces Onſaïs, qui exercent l'art des Mareſchaux, & qui par compaſſion naturelle, prennent ſoin de penſer les Elephants, les Bœufs, & les Cheuaux, ſans prendre aucune recompenſe de ceux a qui ces animaux appartiennent, ſe con-

tentants seulemẽt de ce qu'on leur veut donner. Il y en a d'autres enfin, qui prennent charge des monasteres, & cloistres de femmes, qui viuent en commun, & ne donnent entrée à personne autre, qu'à cet Onsai, qui a soin d'elles, & qui sont toutes à luy.

Il y a de tres-beaux temples, auec de hautes tours, & clochers. Chasque terre, pour petite qu'elle soit, a son temple, ou on adore les Idoles, lesquels sont des statuës fort grandes, pleines de richesses d'or, & d'argent enfermées, & conseruées, ne plus ne moins qu'vn thresor sacré dans la poictrine, ou ventre de la statuë, ou personne n'oseroit mettre la main, n'estoit qu'en vne extreme necessité, quelque larron foüillast dans le ventre de l'Idole, sans auoir esgard à la grandeur du sacrilege, qui se commet en tel cas, car c'est l'opinion qu'on à d'vne telle action parmy eux. Et qui est bien dauantage ils portent à leur col des chappelets, & rosaires, & font autant de processions, ez festes, & solemnitez dediées à leur faux dieux, que nous en voyons faire entre les plus deuots Chrestiens. Il y a de plus entre les Onsays, quelques vns qui respondent aux Abbez, Euesques, & Archeuesques iusques à porter des bastons dorez, & argentez, fort peu differents, de ceux, dont on se sert

parmy nous dans l'Eglise. Tellement que quelqu'vn venant de nouueau en ces pays, pourroit quasi bien croire, que la anciennement il y a eu des Chrestiens, tant le diable s'est fait singe de nos actions.

A ceste occasion qui s'offre tant à propos, j'insereray en cet endroit vn chapitre des sectes de la Cochinchine, pour donner quelque cognoissance du moyen, qu'on pourra tenir, pour tirer ce peuple des tenebres, ou il est enueloppé, & l'esclairer de la belle lumiere de l'Euangile.

CHAPITRE VIII.

BRIEFVE DECLARATION DES diuerses sectes de la Cochinchine.

TOutes leurs sectes n'ont pour autre but, que le Dieu qu'elles adorent, ou la gloire, & felicité à laquelle ils aspirent, confessants tantost l'immortalité de l'ame, & tantost asseurants, que tout prend fin, auec la mort du corps. C'est sur ces deux principes, que s'establissent tous les gentils Orientaux, dont les sectes ont puisé cõme à leur source dans les escrits d'vn certain grand Philosophe, & excel-

lent Metaphysicien, nõmé Xaca, natif du Royaume de Siam, bien plus ancien qu'Aristote, & qui ne luy cedoit en rien, pour la capacité, & cognoissance des choses naturelles. Celuy-cy auec la subtilité de son esprit, se mit à considerer la nature, & fabrique de l'vniuers, contemplant les principes, & la fin de toutes choses: Mais principalement de la nature humaine, dame, & maistresse de ce grand Palais du monde. A ce suiet il s'en alla gaigner la sime d'vne montaigne escarpée, d'où il se mit à considerer bien curieusement l'Estoile du iour, laquelle naissant des tenebres obscures de la nuit, se haussoit tout bellement, & peu à peu sur l'horizon, pour puis apres sur le soir se replonger de nouueau dans les mesmes obscuritez. Il consideroit pareillement que le Soleil, apres nous auoir amené, & donné vn beau iour, s'alloit cacher & enfoncer dans les ombres de la nuit. Ce que ruminant en son esprit, il vint à dire, que toutes choses venoient de rien, n'estoient rien, & retournoient à rien. Et sur ceste pensee, reuenu qu'il fut en son logis, il se met à composer plusieurs liures, & gros volumes sur ce suiet, intitulez du neant de toutes choses, dans lesquels il monstroit que les choses du monde, eu esgard au temps, & à la mesure de leur durée, ne sont

rien, pource que deuant qu'elles fussent disoit il; elles n'estoient rien, pour l'auenir, elles ne seront rien, quant aupresent, qui n'est qu'vn instant, que ce mesme instant n'est rien.

Il prenoit pour second fondement la composition de toutes choses. Mettons, disoit il, pour exemple vne corde, laquelle comme elle n'est pas naturellement distinguée de ses parties, en tant que ce sont elles qui luy donnent l'estre, & dont elle est composée, aussi trouuera on, que la corde, en tant que corde, n'est rien, puisque en tant que corde, elle n'a rien de distingué d'auec les filets, dont elle est faite, & ces mesmes filets, ne sont rien distingué d'auec le chanure, dont ils sont faits, & le chanure n'a point d'autre estre, que celuy des elements, dont sa substance est composee, de sorte que reduisant ainsi toutes choses aux principes des elements, & ceux cy comme à vne certaine matiere premiere, qui n'est que pure puissance, & par cõsequent rien d'actuel, Il concluoit à la fin que toutes choses, tant les celestes, que celles qui sont sous le Ciel, n'estoient veritablement rien du tout.

Des choses morales il en discouroit en ceste maniere. La beatitude naturelle de l'homme, ne consiste point en vn amas positif de tous biens; qui à son auis estoit impossible, mais

plustost en vne negation, & esloignement de tous maux, d'où il inferoit, qu'elle n'estoit autre chose qu'vne exemption de toute incommodité, & infirmité, & de n'auoir ny peine, ny tristesse, ny affliction, ou trouble quelconque, & que l'homme soit paruenu à vn tel estat, & à vn domaine si absolu de ses passions, qu'il ne sente affection aucune, ou repugnance, à l'honneur, ou au deshonneur, à la disette, ou à l'abondance, aux richesses, ou à la pauureté, à la mort, ou à la vie, & que c'estoit la, la parfaite felicité, & vraye beatitude. De tout cela il concluoit, que toutes ces choses n'estant rien, elles prenoient leur origine, d'vne cause non pas efficiente, mais materielle, & d'vn principe, qui n'estoit aussi qu'vn neant, mais vn neant eternel, vn neant immense, vn neant immuable, vn neant tout puissant, & finalement Dieu vn neant, & cause du neant.

Ce Philosophe auant que d'establir sa doctrine, & donner cours à ceste secte en ietta quelques commencements, & comme essais expliquant la fabrique du monde sous deux allegories l'vne que le monde estoit né d'vn œuf, lequel par apres se dilata tellement que de sa coque se fit le Ciel, de la glaire ou du blanc se forma l'air d'où partirent les eaux, & finalement du moyeu ou iaune de l'œuf s'e-

ſtoit faite la terre, & toutes les choſes terreſtres. Il prit ſon autre allegorie, d'vn certain homme de grandeur enorme, qu'ils nomment entre eux, *Banco*, que nous appellerions Microcoſme, diſant que de ce Geant prodigieux eſtoit ſorty le monde, comme nous le voyons, le Ciel s'eſtant fait du teſt de ſa teſte, le Soleil, & la Lune de ſes deux yeux, ſa chair s'eſtoit conuertie en terre, ſes os en montaignes, ſes cheueux en herbes, & en arbres, ſon ventre eſtoit deuenu vne mer, adaptãt ainſi par le menu toutes les parties, & operations de l'hõme, auſſi bien que la forme de ſon corps, à l'eſtabliſſemẽt, & attirail du monde. Il adiouſta encore que les pous de ce Geant, s'eſtoient changez en autant d'hommes, qui ſe diſperſerent par tout le monde. Et apres qu'il euſt bien ſpecule ceſte doctrine du neant, il aſſembla quelques diſciples, au moyen deſquels il la ſema par tout l'Orient. Mais les Chinois qui recogneurent que ceſte ſecte qui reduiſoit tout au neant, eſtoit fort preiudiciable à l'eſtat, n'y voulurent point entendre, ny permettre qu'elle euſt cours parmy eux, ne pouuants tolerer ceſte opinion, qui oſtoit les peines pour les meſchants, & mettoit tout le bonheur des bons, en vne ſimple, & pure negation des peines de ceſte vie. Pluſieurs autres

la refuserent aussi, à l'exemple des Chinois, qui se sont acquis vn grand credit, & estime parmy tous les peuples voisins. Ainsi Xaca mal content, de voir sa doctrine ainsi delaissée, & sans sectateurs changea d'opinion, & en se retractant, composa de nouueau plusieurs grands & amples volumes, dans lesquels il enseignoit, qu'il y auoit vn principe reel des choses, qu'il y a vn Seigneur du Ciel, vne gloire, vn enfer, vne immortalité pour les ames qui par vne metempsyose ou, transmigration passent successiuement, en des corps ou plus nobles, ou plus mesprisables, conformement aux merites, ou demerites de chascun. Il ne s'oublia pas aussi d'assigner vne certaine sorte de gloire, & vn lieu de tourment pour les ames separées du corps, declarant le tout, sous la metaphore des choses corporelles, & de ce qu'il y a de desirable, & de redoutable en ce monde.

Ceste autre doctrine icy ayant esté publiée par Xaca, fut receuë des Chinois, & sur tout des Bonzes, lesquels d'ordinaire sont gens contemptibles, & bien moins estimez que ceux du Iapon, qui estants toutes-fois grandement desireux de leur salut, receurent ceste doctrine, & la conseruerent en douze sortes de sectes differentes entre elles, quoy que la

plus suiuie,& mieux receüe, soit celle, qui tient l'opinion du neant des choses qu'ils nomment *Gensiu*. Ceux de ceste secte sont coustumiers de sortir tous ensemble, à certains iours à la campagne, pour oüir le discours de quelque Bonze, sur le suiet de la beatitude, car ils ne prenent gueres iamais d'autre matiere à traitter, le dessein du discoureur n'estant que de persuader à ses auditeurs, que la beatitude de l'homme est le neant, & que celuy la est heureux, qui ne se touche de rien, d'auoir des enfants,ou de n'en point auoir, d'estre riche,ou pauure: d'estre sain,ou malade:& choses semblables. Et ce Bonze discourt de cela, auec vne si grande force de raisons, & l'enseigne auec vne si grande vehemence de parole,que tous ses auditeurs en sortent conuaincus, & persuadez de ne tenir conte aucun de toutes choses, veu qu'elles ne sont du tout rien, & comme tous hors d'eux mesmes, ils se mettent à faire paroistre à l'exterieur, le contentement qu'il en sentent au dedans, & le bon-heur où ils se croyent en la maniere, que voy cy. C'est qu'ils crient par plusieurs fois à pleine teste, tant qu'ils peuuent, *Xin*, *Xin*,*Xin*,Neant,Neant,Neant, accompagnants leur clameur du son de certains petits bastons passez entrel es doigt de l'vne des mains,qu'ils

vont frappant de l'autre, & auec ce bruit, & tintamarre tres-grand ils perdent esprit, & iugement, comme gens yures, & quand cela leur est arriué pour lors ils disent, qu'il ont faict vn acte de beatitude.

Or de ceste grande estime, & opinion qu'ont les Iaponois, & autres peuples Orientaux de ceste doctrine du neant de toutes choses, aduint que l'autheur estant prest de mourir, fit appeller a soy ses disciples, & leur dit le mesme, que par le passé, & qu'au point ou il se trouuoit pour l'heure, il les aduertissoit que pendant plusieurs années de son âge, dans les speculations cõtinuelles qu'il y auoit apporté, il n'auoit rien trouué de plus vray, ny opinion mieux fondée, que la secte du neant, & qu'encore qu'il semblast qu'il eust changé d'auis à la seconde fois, & enseigné vne doctrine differente, ils deuoient pourtant sçauoir, qu'elle n'estoit point autrement contraire, ny vne retractatiõ de l'autre, ains plustost vne preuue, & confirmation de la premiere. Que s'il n'y auoit pas discouru si clairement, elle n'estoit pas cependant moins belle, à raison de ses metaphores, & paraboles, qui se peuuent toutes accommoder à l'opinion du neant, comme il leur seroit aisé de le remarquer en ses liures.

Mais il est desormais tẽps de retourner à nos

Cochinchinois, qui ne reçoiuent point tout à fait ceste sotte, & impertinente doctrine, qui nie la forme substantielle, & reduit toutes choses au neant. Ils confessent vniuersellement par tout le Royaume, l'immortalité de l'ame, & par consequent la recompense eternelle, des bons, & le chastiment perdurable des meschants, broüillants ceste verité de tout plein d'absurditez, & de faussetez. La premiere desquelles est qu'ils ne mettent aucune distinction entre les ames des meschants separées du corps, & les malins esprits, leur donnants indifferemment le nom de Maa, & estimants, que non seulement ceux-cy: mais encore celles la, s'occupent à nuire aux viuants. La seconde est qu'vne des recompenses de l'ame qui a bien vescu, est le transport d'vn corps, à vn autre plus excellent, & noble, comme seroit du corps d'vn du commun, dans le corps d'vn Roy, ou grand Seigneur. La troisieme, que les ames des trespassez ont besoin de nourriture, & entretien corporel, d'où vient que quelquesfois dans l'année, ils ont coustume de faire des banquets magnifiques, & splendides, les enfants à leurs peres morts, les maris à leurs femmes les amis à ceux qu'ils cherissoient icy, attendants longuement, que le mort, qu'ils ont conuié

arriue, & s'assoye à table pour manger. Nous argumentâmes vn iour contre ceste erreur, premierement par vne raison, que les Philosophes appelleroient *à priori*, car nous leur disions, ne voyez vous pas que vous vous trompez bien lourdement dans vostre pensée, que les ames mangent, n'ayants comme esprits qu'elles sont, ny bouche, ny aucun des organes materiels necessaires pour pouuoir manger. Puis discourants par les effets, & comme on parle dans l'escole, *à posteriori*, sans doute si elles mangeoient des viandes, que vous leur seruez, les plats ne demeureroient pas pleins, comme vous les voyez, deuant, & apres que le mort a mangé. Mais leur response fut de se rire de nos raisons, se disants les vns aux autres, ces Peres ne sçauent rien, & puis pour satisfaire, à nos deux arguments, ils repartirent, qu'il y auoit deux choses à considerer dans les viandes, l'vne est la substance, & l'autre les accidents, de quantité, qualité, odeur, saueur, & autres semblables. Et que les ames des trespassez prenants pour elles la substance du manger, qui est immaterielle, & spirituelle, elles y auoient vn aliment bien proportionné à leur nature incorporelle, laissants dãs les plats les seuls accidents, qui se perçoiuent des yeux & autres sens corporels, & qu'ainsi les morts

n'auoiens pas besoin d'organes corporels pour manger, comme nous leur voulions faire accroire. D'où qui que ce soit comprendra aisement dans la faussété de ceste responſe, la merueilleuſe ſubtilité des Philoſophes Cochinchinois, encore qu'en la realité, & ſubſtance de la choſe, ils errent totalement.

Ils ont encore vn autre erreur, touchant les meſmes ames, adorants celles de ceux qui pendant qu'ils viuoient entre les hommes, furent tenus pour ſaints, & les mettants au rang des Idoles, dont leurs temples ſont remplis, les rangeants d'ordinaire aux deux coſtez, comme tuyaux d'orgues, les plus petites les premieres, les moyennes conſequemment, & puis les plus grandes, & toutes proportionnées au merite de ceux, qu'elles repreſentent Quant au maiſtre Autel, qui eſt la place la plus honorable de tout le temple, il demeure vuide tout à deſſein, & on n'y void qu'vne niche profonde, & obſcure, pour faire entendre, que le Dieu qu'ils adorent, & de qui dependent tous les pagodes, qui ont eſté homes comme nous, mortels, & viſibles, eſt d'vne eſſence inuiſible, & en cela conſiſte, à leur iugement, le plus grand honneur qu'ils luy puiſſent rendre. Et comme à l'occaſion de tant d'Idoles, qui paſſent entre eux pour des Dieux,

nous leur eussions voulu faire voir, qu'il n'y en pouuoit auoir si grand nombre, n'y ayant qu'vn seul Dieu. Ils respõdirent qu'ils estoient bien aussi de nostre auis : Mais que nous deuions supposer auec eux, que les idoles mises aux costez du tẽple, n'estoient point les createurs du Ciel, & de la terre, mais hommes signalez en saincteté, à qui ils rendoient de l'honneur, comme nous faisions aux Saincts Apostres, Martyrs, & Confesseurs, leur en deferant plus ou moins, selon les degrez de vertu, qu'ils recognoissent en eux, chose que nous pratiquions pareillement enuers nos Saincts, en suite dequoy, & pour mieux auerer leur dire, ils adioustoient que la partie du grand Autel, qui demeure obscure, & vuide, est le propre lieu du Createur vnique du Ciel, & de la terre, lequel estant inuisible, & tout à fait esloigné de nos sens, ne se pouuoit representer par des images, & figures, materielles, ainsi que les Idoles, mais qu'il falloit sous ceste obscurité, & place vuide, luy rendre l'honneur, & le culte qui luy estoit deu, comme à vne nature incomprehensible. Et qu'ainsi toutes ces Idoles qui estoient au tour de luy estoient comme autant d'intercesseurs, qui impetrent beaucoup de graces, & de faueurs à ceux qui employent leur credit enuers Dieu,

Dieu: Mais au bout du conte, i'açoit que conformement à ce qui a esté dit, iusques icy, ils recognoissent vn seul Dieu, comme cause efficiente, & intelligente de tout l'vniuers. Cependant qui examinera bien leurs liures, il trouuera pour certain qu'ils n'adorent qu'vn element predominant.

CHAPITRE IX.

COMME DIEV INTRODVISIT LE *menu peuple au Christianisme, par la porte des miracles.*

RESTE que nous voyons pour conclusion comme Dieu s'accommodant à la portée, & à l'esprit du menu peuple de ce Royaume de la Cochinchine, accoustumé à voir des fantosmes, visions, & figures, dans lesquelles les demons se faisoient voir fort souuent, a voulu operer quelques œuures miraculeuses, à ce qu'ayant decredité les illusions, & prodiges diaboliques, il se fit recognoistre pour l'vnique Seigneur, & ouurier de vrayes merueilles. Les diables se monstrent si ordinairement parmy ces Idolatres, qu'outre les oracles, qu'ils rendent par la bouche de plusieurs

Idoles, desquels ces pauures aueuglez Gentils font tres-grand cas. Ils vont encore si frequemment par la ville, en forme humaine, qu'ils ne sont point redoutez, mais on se trouue bien volontiers aueceux, & ces priuautez passent par fois si auant, qu'il se trouue parmy eux plusieurs incubes, & succubes. Et entre les plus qualifiez, & honnestes, les maris se tiennent pour bien fortunez, quand ils sçauent que leurs femmes, car il est à remarquer pour dire cecy en passãt qu'ils ne hantent d'ordinaire, que les personnes mariées, sont aimées de quelques vns de ces esprits malins, loüants tout haut la condition de celles qui meritent de traiter si priuement, auec vne nature d'vn ordre si excellent, & releué comme sont les demons. Et arriua de mon temps, qu'vne femme de qualité, mere de deux enfans Chrestiens, que les autres enuioyent dauantage, pour cet infame commerce, qu'elle auoit auec le diable, que pour sa beauté, & bonne grace, & que pour neant nous tachâmes d'induire a receuoir le S. baptéme, mourut dans le part de deux œufs, dont elle se deliura, de l'œuure du diable. Et d'autant qu'ils tenoient pour tout asseuré, que ce demon son incube, estoit le Dieu des fleuues, le corps de ceste femme morte, ne fût point enterre com-

me les autres en quelque grotte à la mode du pays, auec vne chappelle au dessus: mais fût porté en procession solemnelle dans vn fleuue auec les deux œufs, qu'on ietta, & enseuelit au fond de l'eau, auec ce corps, en disant que celle là, s'en aille au seigneur des fleuues, qui de son viuant a merité de conuerser si priuement auec luy. Le menu peuple ne se tient pas honoré de ces ordures, & vilenies, ains estime pour aussi grande maladie, quand leurs femmes sont ainsi molestées du diable, comme seroit parmy nous, de les en voir possedees. C'est pourquoy ayants sceu que la loy des Peres estoit ennemye des diables, ils penserent, qu'ils auroient aussi quelque medecine contre ceste maladie, appellants medecines les choses benistes, ou sacramentales, comme seroyent l'eau beniste l'Agnus Dei, & autres semblables deuotions. Ils s'en vinrent donc à nostre maison nous prier de leur donner de ces remedes, & par la grace de nostre Seigneur toutes les personnes qui portoient sur elles, quelque petite piece d'Agnus Dei, ne receurent plus aucune incommodité du diable, auec ceste difference toutefois, que celles qui n'estoient pas Chrestiennes, voyoient venir le diable iusques à leur lict, mais ils n'auoyent pas le pouuoir de s'approcher d'elles, ny de

les toucher. Les Chrestiens les voyoient venir iusques à la porte de leur chambre, sans pouuoir passer outre, ce qui fut cause que plusieurs vinrent pour receuoir le Baptesme.

Et combien que ces demons incubes, qui se font voir en forme humaine, soient si courtois, & affables, qu'ils ne facent aucun tort aux corps, il s'en presente cependant d'autres aucunesfois en figures si horribles, & espouuantables, qu'ils baillent beaucoup de frayeur. Et les Cochinchinois, qui les voyent si souuent le depeignent à la façon que font les Chrestiens, comme seroit auec des ergots de coq, vne longue queuë, des aisles de chauuesouris, auec vn visage farouche, des yeux estincellants, rouges, & enflammez, & lors qu'il se fait voir en ceste figure, on le craint horriblement, ne venant pour lors que pour faire du mal aux hommes, qu'il porte par fois sur le haut des toicts des maisons, pour les culbuter, & precipiter en bas. Vn iour nous entendîmes vn grand bruit de personnes attrouppées en nostre quartier, qui crioient tant qu ils pouuoient *Maqui Maquo*, qui veut dire, voila le diable en figure horrible. Et pourtant quelques vns de ces pauures idolatres vinrent à nous, tous courants, & effarez, nous disants que puis que nous auions des armes contre ces

malins esprits, que nous prissions la peine d'aller au secours de ces pauures miserables, qui en estoient infestez, & trauaillez. Nous allâmes deux Peres que nous estions, apres nous estre recommandez à Dieu, armez de croix, d'Agnus Dei, & de reliques, au lieu ou estoit le diable. Mais comme nous en approchions si pres qu'il ne restoit plus qu'a tourner vn petit coing de rue pour le rencontrer, en moins de rien il disparût, laissant trois de ses pas, & vestiges bien imprimez sur le paué, lesquels ie vis, longs de plus de deux palmes, auec les marques des ongles, & ergots de coq. Quelques vns attribuerent ceste fuite du diable, à la vertu de la Saincte Croix, & reliques que nous portions auec nous.

Dieu à l'occasion des apparitions diaboliques, à attiré beaucoup de ces gentils à nostre saincte Foy, ne laissant pas, d'en enuoyer encore de bonnes, comme il se verra és rencontres suiuants, qui sont arriuez en ma presence, tandis que i'estois en ce Royaume la. Le premier est, que comme nous estions vn iour dans nostre maisõ, nous vîmes paroistre dãs vn champ, vne fort belle procession de grande quantité de personnes, qui venoient droit a nous, ou estants enfin venus, nous leur demandâmes ce qui les amenoit en ce lieu, & ce qu'ils nous

vouloient. Ils nous respondirent, qu'ils auoiēt veu en leurs pays vne tres-belle dame dans l'air, en vn throsne de nuées resplendissantes, qui leur auoit dit qu'ils allassent en telle ville, ou ils rencontreroient les Peres, desquels ils seroient informez du droit, & asseuré chemin de la gloire, & auroient cognoissance du vray Seigneur du Ciel. Tellement qu'apres que nous eûmes rendu nos actions de graces, à la tres-saincte vierge, comme tenants de sa main liberale ce grand benefice, ils furent instruits, & catechisez pour receuoir le Baptesme, & renuoyez contents dans leurs maisons.

Le second fut que nous en retournants vne autre-fois au logis, le Pere Buzome, & moy nous vimes venir d'vn autre endroit vne semblable multitude de gens, lesquels nous ayant faits de grandes reuerences, & tesmoigné beaucoup de courtoisies, dirent au Pere François Buzome, qu'ils estoient venus, à ce qu'il leur enseignast ce que la nuit d'auparauant estant en leur pays, il leur auoit promis. Le Pere s'estonna à ce discours, estant bien asseuré de n'auoit iamais esté en ce lieu la. Cependant comm'eu bien examiné le tout de pres, ie trouuay que nostre Seigneur par sa grande bonté, & misericorde auoit fait, que quelque Ange en forme du Pere, ou bien en songe, auoit donné

à ces perſonnes cognoiſſance de noſtre ſaincte Foy.

Il ſe conuertit vn ſi grand nombre de perſonnes au bruit de ces merueilles, que l'Egliſe, que nous auoit baſtie le Gouuerneur, eſtant demeurée trop petite, il fut beſoin de l'agrandir, & augmenter. A quoy la femme du Gouuerneur, ſes enfants, & parents, auec pluſieurs Chreſtiens nous aiderent beaucoup.

CHAPITRE X.

DES EGLISES, ET CHRESTIENTÉ, de Faïfo, Turon, & Cacciam.

LE Pere François de Pina eſtant allé à Faïfo, ville des Iaponois, comme nous auons dit cy-deuant, la il ſe ioignit au Pere Pierre Marquez, & tous deux enſemble firent vn grand profit en ceſte ville la. Celuy cy comme ſçauant en la langue Iaponoiſe, reforma dans peu de temps quelques vns des Chreſtiens, qui eſtoient deuenus fort licentieux, & cocubinaires, & amena de nouueau à la foy, beaucoup d'Idolatres. Celuy la auſſi n'eſtant pas ignorant de la langue Cochinshinoiſe, en

appella encore plusieurs de ceste nation au Christianisme, & ayant conuaincu d'erreur quelques Bonses, & Onsays, plusieurs autres se conuertirent à la foy à ceste occasion, tant des Iaponois, que des Cochinchinois, & marchoient tous d'vn tel pié, qu'on pourroit dire auec verité, que ceste Eglise alloit du pair, & pour le nombre, & pour les bonnes mœurs, auec celles d'Europe, tant la pieté, & religion, la frequance des saincts Sacrements, & autres bonnes œuures, y estoient sainctement pratiquées. Et quant à l'Eglise de Turon, dont il a esté parlé, au second chapitre de ce narré, que les Gentils auoient bruslée durant la premiere persecution, il a pleu à Dieu qu'elle aye esté rebastie, par le moyen des Peres de la Compagnie, & qu'ils ayent plusieurs Chrestiens en ceste ville la.

Plusieurs se sont conuertis pareillement à la saincte Foy en celle de Caccian l'Omgné y contribuant beaucoup, lequel depuis qu'il eût veu, ainsi que nous auons dit au chapitre 6. de ceste seconde partie, ce que les Peres auoient asseuré de l'Eclipse, ne cessoit de publier par tout, qu'il n'y auoit loy plus certaine, que celle qu'ils enseignoient. Voila en quel estat estoient les affaires en ces pays-la, quand i'en partis pour retourner en Europe l'année mil

ſix cens vingt & deux.

Depuis, i'apprens par les lettres annuelles qu'en eſcriuent nos Peres mes compagnons, que le nombre des Chreſtiens, s'accroiſt tous les iours, & qu'on en baptiſe quelques mille tous les ans, & en particulier à Caccian, ou la Chreſtienté à pourſuiui de fleurir plus que iamais. Seulement auions nous ouy de nouueau, que le Roy auoit defendu, qu'il ne ſe fit plus de Chreſtiens, & meſme qu'il auoit menacé de chaſſer les Peres de tout ſon Royaume, & ce d'autant que les marchands Portugais, n'y venoient plus traffiquer auec leurs vaiſſeaux. Ce neantmoins noſtre bon Dieu a permis que ceſte perſecution n'aye pas paſſé plus auant, & que le Roy ſe ſoit contenté, qu'vn de nos Peres s'en allaſt à Macao, pour faire en ſorte que les Portugais continuaſſent leur traffic, comme il appert qu'il s'eſt fait depuis, les choſes s'eſtants pacifiées, & les Peres continuants dans leur fonctions, & exercices ordinaires, faiſants des Chreſtiens comme auparauant.

CONCLVSION.

IL n'eſt pas poſſible, que ceux la meſme qui ſont moins portez à la deſcouuerte des nouueaux pays, & qui n'ont affection que pour leur propre patrie, & pour leurs maiſons particulieres, ne ſe ſentent picquez par ce petit narré, de quelque deſir de voir, non ſeulement la varieté, mais encore la verité de tant de belles choſes, leſquelles bien qu'elles ne paſſent point la portée, & les bornes ordinaires des choſes naturelles, peuuent bien toutes-fois s'appeller miracles de nature. Car telles ſont celles que i'ay rapporté, comme les ayant veuës de mes yeux en la Cochinchine. Terre quant à ſon climat, & pour la varieté des ſaiſons tres-aggreable en ſa demeure. Terre en outre foiſonante en ſes larges, & riches campagnes, en toute ſorte de viures, de ris, de fruits, doyſeaux, & d'animaux, & dont la mer abonde en poiſſons de pluſieurs eſpeces & d'vn gouſt tres-excellent. Terre, ou l'air eſt ſi benin, que ce peuple ne ſçait encore que c'eſt que de peſte. Terre tres riche en or, en argent, en ſoye, en Calamba, & autres choſes

de tres-grand prix, & valeur, qui s'y retrouuent. Terre, marchande au possible à raison de ses ports, & de l'abord de toutes sortes de nations. Terre enfin ou les peuples sont sociables, affectueux, & liberaux à merueille, & auec lesquels on peut traiter, & viure en toute seureté, non seulement à cause de la valeur, & grandeur de courage des Cochinchinois, recogneus pour tels dans tous les Royaumes voisins, & des munitions de guerre dont ils sont bien pourueus, & de toutes sortes d'armes, qu'ils manient auec vne addresse, & dexterité nompareille : mais encore pour autant que la nature mesme, semble en auoir pris la defense, les ayant entourez d'vn costé de la mer, qu'elle leur a baillé pour fossé, & de l'autre des Alpes, & Pyrenees inaccessibles des Kemoîs. Telle est ceste partie de la terre qu'on appelle Cochinchine, à qui rien autre chose ne manque, pour estre vne partie du ciel, sinon que Dieu y enuoye ses Anges, ainsi S. Iean Chrysostome appelle-il les hommes Apostoliques, & Predicateurs du S. Euangile. O que la foy s'estendroit aisement & promptement en ce Royaume de la Cochinchine, ou les Peres de nostre Compagnie, qui sont espandus par tout l'Orient, n'ont pas à combattre les difficultez qu'ils esprouuent

en tous les autres Royaumes, par ce qu'il n'est pas besoin d'aller en ce pays en habit desguisé, & trauestis, ny de se cacher: Ces beaux naturels estants si faciles à receuoir bien volontiers toutes sortes d'estrangers en leur Royaume, & estants bien aises que chascun y viue en sa loy, il n'est pas non plus necessaire d'estudier à fond leur sciences, & hierogliphes auant que de les prescher, en quoy les Peres de la Compagnie qui vont à la Chine, sont contraints d'employer & consommer leurs premieres & meilleures années, car il suffit d'apprendre leur langue, laquelle est si aisee, comme nous auons dit, qu'en vn an on la peut parler auec facilité. Les personnes du pays sont encore accostables, elles ne s'enfuyent point à la veuë des estrangers, comme les autres peuples des Royaumes de l'Orient: ains ils les caressent, s'affectionnants aux personnes, prisants ce qu'ils apportent, louants, & estimants leur doctrine. D'abondant ils n'ont pas parmy eux ce si puissant obstacle à la primiere grace de l'Euangile, ie veux dire, cest abominable peche contre nature, qui regne auec plusieurs autres, presque par tout l'Orient, du nom duquel, & plus encore de la chose, les Cochinchinois ont vne horreur naturelle. En fin il ne sera mal aisé d'instruire les Cochinchinois

ſur les principaux myſteres de noſtre ſaincte foy, puiſque comme il s'eſt veu deſia, ils n'adorent quaſi qu'vn ſeul Dieu, prenants les idoles pour interceſſeurs, enuers celuy qu'ils recognoiſſent pour vray Dieu. Ils auouent l'immortalité de l'ame. Ils croyent vne eternité de peines pour les mal viuants, & vne beatitude perpetuelle pour les bons, ſe ſeruants de temples, ſacrifices, & proceſſions. De maniere qu'en changeant ſeulement les obiects, il n'y aura point de difficulté à introduire la cognoiſſance de la vraye religion, & culte diuin. Quant au myſtere de l'Euchariſtie, il ſe pourra prouuer facilement, de la ſeparation qu'ils font des accidents, d'auec la ſubſtance ez viandes qu'ils ſeruent aux morts, dans les banquets qu'ils leur preparent, comme nous auons dit en ceſte ſeconde partie. Tout cela allumera encore dauantage les enflambez deſirs, & le zele ardant des Enfans de la Compagnie de Iesvs, leſquels quoy que reſerrez dans les Colleges, & maiſons que nous auons en Europe, eſtendent neantmois leurs affections ſur tout l'vniuers, & bruſlent d'enuie de ſe voir employez au loing, aux pays plus reculez, à la conqueſte des ames. Car encore que quelques vns d'entre eux y ſoyent enuoyez de temps en temps, & s'y occupent courageuſement

assistez du Sainct Siege Apostolique, qui prend vn soin vrayement paternel de la mission du Iapon, & contribue largement à son entretien, ce que fait aussi de sa part, le Roy Catholique pour les Indes Orientales, & Occidentales. Toutes-fois il est impossible qu'ils fournissent suffisament à tous les endroits, & pays, qui tous les iours se descouurent de nouueau. C'est pourquoy mon esperance est, que Dieu ayant à son seruice, quantité de grandes & nobles ames, qui n'ont rien plus à cœur que l'auancement de sa gloire, sa diuine prouidence en suscitera quelques vns, qui seront tres aises de secourir d'vne pattie de leurs biens, bon nombre d'hommes Apostoliques, qui ne demandent qu'vn simple & religieux entretien, pour aller porter le pain de la parolle de Dieu, à tant de pauures affamez, non seulement dans la Cochinchine, mais encore dans le grand Tunchim, ou ils pourront fonder vne Eglise, & vne Chrestienté qui ne cedera en rien aux plus illustres, & celebres du monde,

PRIVILEGE du Roy.

NOvs Barthelemy Iacquinot, Prouincial de la Compagnie de Iesvs, en la Prouince de France suiuant le Priuilege qui nous a esté octroyé par les Roys tres-Chrestiens, Henry III. le 10 May 1583. Henry IV. le 20. Decembre 1606. & Louys XIII. à present regnant le 14. Feurier 1612. par lequel il est defendu à tous Imprimeurs, ou Libraires, de n'imprimer ou faire imprimer aucun liure de ceux qui sont composez par quelqu'vn de nostredite Compagnie, sans permission des Superieurs d'icelle. Permettons à Iean Hardy, Marchand Libraire iuré à Rennes, de pouuoir imprimer pour six ans, *La Relation de la nouuelle mission des Peres de la Compagnie de IESVS, au Royaume de la Cochinchine.* Traduite de l'Italien du R. Pere Christofle Borri de la Compagnie de Iesvs, par le P. Antoine de la Croix de la mesme Compagnie. En foy dequoy nous auons signé la presente, à Rennes ce 22. Iuin. 1631.

B. Iacqvinot.

O. Renazoe,